

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS

Faculté des lettres et sciences humaines

Université de Sherbrooke

LE VOYAGE ENGAGÉ :

Pour une lecture politique du roman de la route actuel québécois

par

Marie-Claude Masse

Bachelière ès Arts (études littéraires et culturelles)

de l'Université de Sherbrooke

Mémoire présenté pour l'obtention de la Maîtrise ès Arts

(études françaises profil littérature)

Sherbrooke
MAI 2010

I-2416



Library and Archives
Canada

Published Heritage
Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Direction du
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-65651-8
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-65651-8

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

Composition du jury

LE VOYAGE ENGAGÉ :

Pour une lecture politique du roman de la route actuel québécois

Marie-Claude Masse

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Pierre Hébert, directeur de recherche
Département des lettres et communications,
Faculté des lettres et sciences humaines

Jaap Lintvelt, examinateur
Université de Groningue, Pays-Bas

Patrick Nicol, examinateur
Collège de Sherbrooke

RÉSUMÉ

Indéniablement « fille de son temps », force médiatrice entre l'imaginaire et le social, la littérature ne peut être dissociée des grandes idéologies - ou courants de pensée -, qui caractérisent son époque. Le roman de la route, qui se manifeste au Québec principalement depuis la décennie 1960, possède la capacité de présenter un état du monde complexe pour une raison évidente : reposant sur le thème de la *rencontre*, il met de l'avant une pluralité de voix qui s'entrechoquent fournissant, ainsi, une prise de parole sur une société donnée. Véritable catalyseur de consciences plurielles et ennemi de la pensée univoque, le roman de la route apparaît comme le genre pouvant le mieux (trans)figurer les discours culturels, sociaux et politiques de son époque.

L'actuelle fascination pour *l'Autre* et *l'ailleurs* permet en outre de croire que le roman de la route, que d'autres nomment le récit de voyage fictif, tend à devenir une pratique courante dans l'univers littéraire. La question que pose ce mémoire est donc celle-ci : à la suite d'une présence marquée de la place de l'intime et des préoccupations plus personnelles dans la littérature depuis principalement vingt-cinq ans, et dont la plus fidèle représentante est sans doute l'autofiction, est-il juste de pressentir un certain retour du politique dans le genre romanesque? Et si oui, peut-on considérer le roman de la route comme un discours littéraire permettant la représentation du politique?

Trois études permettent de mesurer le poids politique du roman de la route à travers l'analyse de thèmes bien ancrés dans le discours social actuel, soient l'environnement, les questions du commerce - et plus largement la mondialisation -, ainsi que la migration. *Le joueur de flûte* de Louis Hamelin (2001), *La logeuse* d'Éric

Dupont (2006) et *La conjuration des bâtards* de Francine Noël (1999) servent de support à cette analyse qui vise avant tout à une réflexion sur l'espace et le discours politiques que permet le roman de la route.

Mots-clés : Roman de la route, voyage dans la littérature, littérature et politique, écocritique, sociocritique, Francine Noël, Louis Hamelin, Éric Dupont.

REMERCIEMENTS

D'abord, mes remerciements vont à Pierre Hébert, mon directeur de recherche, mon ami, qui a su trouver le mot juste au moment où un doute trop grand s'emparait de moi... Merci Pierre de m'avoir entourée de ta sagesse et de ton savoir. Un merci ensuite à Élise Salaün, qui, avec sa vision du littéraire, m'a outillée pour toute une vie. À mes ami-e-s, ma famille, merci de m'avoir écoutée, stimulée et bercée avec vos paroles réconfortantes; vous saurez, je l'espère, vous reconnaître. Je tiens enfin à remercier messieurs Jaap Lintvelt et Patrick Nicol d'avoir accepté d'évaluer ce mémoire.

J'exprime également mon entière reconnaissance à Jean-François Salaün qui, tout au long de ce voyage, m'a encouragée à me dépasser et à sans cesse poursuivre ma réflexion. Enfin, à mon petit Émile et à toi qui n'es pas encore née : merci tout court. Simplement par vos présences, vous avez été un maillon important dans cette chaîne de soutien.

SOMMAIRE

	Page
INTRODUCTION	
La littérature, « fille de son temps »	9
<i>Sur la route</i>	12
De l'intime au social : le cas du roman de la route	17
Le choix du corpus	19
CHAPITRE I	
VISIONS DOUBLES DU TERRITOIRE DANS <i>LE JOUEUR DE FLÛTE</i> DE LOUIS HAMELIN	22
DE L'ÉCOLOGIE DU TERRITOIRE	23
Entre l'Éden et l'Utopie et le phénomène de résonance	24
DE L'EXPLORATION DU TERRITOIRE	27
L'île Mere ou la cité idéale	27
DE LA PROTECTION DU TERRITOIRE	30
Voyage identitaire	31
Affirmation de soi	35
L'épreuve du résistant	37
Le discours écologiste ou la microsociété du spectacle	39
Le discours des Autochtones	43
DE L'EXPLOITATION DU TERRITOIRE	47
La forêt des Lumières	48
L'art de persuader	49
UN UNIVERS DYSPHONIQUE	52
CHAPITRE II	
DE LA DÉTRESSE ET DE L'ENCHANTEMENT DANS <i>LA LOGEUSE</i> D'ÉRIC DUPONT	54
DE LA GÉOGRAPHIE HUMAINE	55
En pays d'utopie	57
Voix rurales, voix urbaines	63
Du sublime de la nature	67

ENTRE EXIL ET EXODE.....	70
La révolution personnelle de Rosa	71
« Silhouettes d'un exode rural ».....	76
L'ARGENT OU « LA GANGÈNE DU MONDE ».....	79
David contre Goliath	79
<i>Material girls</i>	81
La récupération de l'Histoire : une <i>plus value</i>	83
LA LOGEUSE, UN « ROMAN TRAGIQUE »	85

CHAPITRE III

PLURALITÉ ET IMPERMÉABILITÉ DES MONDES DANS *LA CONJURATION DES BÂTARDS* DE FRANCINE NOËL

87

UN MONDE AUTREMENT	89
Rêver mieux.....	90
DES VISIONS IMPERMÉABLES.....	93
Quand l'utopie rencontre le Marché	93
Dérives du marché globalisé	97
MÉTISSAGES ET MUTATIONS.....	100
Des tribus nomades	101
De l'intolérance	103
De l'impureté des liens	106
QUAND LE MONDE SE FAIT DOS.....	108

CONCLUSION

Voies/x parallèles	111
De la perte de sens	113
Soyons réalistes : exigeons l'impossible !	115
Et le roman de la route?	117

ANNEXE – GLOSSAIRE DES PERSONNAGES DE FRANCINE NOËL.....

119

BIBLIOGRAPHIE.....

121

Le voyage commence dans une bibliothèque ou dans une librairie.

Michel Onfray,
Théorie du voyage. Poétique de la géographie.

Que l'on adopte une position qui fait de la littérature un pur reflet, un témoignage direct de l'état (surtout passé) de la société québécoise, ou que l'on cherche plutôt à mettre en lumière les réseaux, les thèmes, les obsessions qui finissent par créer, à même la variété des textes, l'unité fondamentale de la conscience ou de la vision du monde qui nous est propre, la lecture est ici un acte fondateur, qui recueille le sens à travers l'histoire, et le présente à la conscience d'une manière sinon toujours polémique, du moins active, « engagée ».

Pierre Nepveu,
L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine.

INTRODUCTION

Toute œuvre est fille de son temps, toute création authentique constitue une réponse, ou du moins une tentative de réponse, aux défis personnels et historiques que pose l'existence. Les productions littéraires, comme l'ensemble des manifestations artistiques, s'inscrivent ainsi comme des répliques singulières dans le grand dialogue culturel et idéologique qui caractérise une époque.

Jacques Pelletier,
Que faire de la littérature? L'exemple de Hermann Broch.

La littérature, « fille de son temps »

La littérature est-elle être vraiment « fille de son temps » au sens où l'entend Jacques Pelletier ? Une chose semble sûre, le roman entretient des liens indéniables avec le « réel » : « nos récits sont essentiellement historiques [...] et indissociables des mouvements sociaux, politiques et idéologiques¹ », soutient pertinemment Micheline Cambon dans *Une société, un récit*. Évidemment, la littérature est avant tout une production *esthétique*, mais il n'en demeure pas moins que, dans sa pratique, elle s'approprie en partie l'univers social duquel elle émerge; voilà ce Régine Robin désigne par la « socialité » du texte².

¹ Dans *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1989, p. 41.

² Voir Régine Robin, « Le sociogramme en question. Le dehors et le dedans du texte », *Discours social/Social discourse*, Vol. 5, nos 1-2, p. 7-32.

Le domaine du politique est intrinsèquement lié à la littérature. En effet, n'ayons pas peur d'affirmer que les productions littéraires sont par essence *politiques*, parce que leurs structures organisent des vies sociales et illustrent, inévitablement, les relations de pouvoir que ces dernières entraînent. Or la tendance, depuis quelques années, veut que la littérature, et principalement le roman, soit engloutit dans un immense « terrain de Je » où pullulent témoignages, confessions et récits intimistes évacuant le discours politique au profit des étalages du moi. Atténuons cette généralité en affirmant, comme les féministes l'ont fait durant les années 70, que quoi qu'il en soit, « le privé est politique. » Néanmoins, force est d'admettre qu'avec la montée de « l'extimité³ » et, aussi, de l'apogée d'un genre où le repli sur soi s'avère un puissant leitmotiv – l'autofiction, le roman actuel semble bien loin de se préoccuper d'enjeux sociaux, voire politiques. Pourtant, dès 1983, Jacques Pelletier laisse entendre que la publication récente de quatre romans influencés par le réalisme « annonc[e] peut-être un retour [...] à cette tradition longtemps dominante dans le discours romanesque⁴. » Dans un même ordre d'idée, Lise Gauvin avance dans *L'âge de la prose* que les années 1980 ont fait « succéder le « je » au « nous », l'intime au collectif [...] on réécrit, déchiffre et corrige l'Histoire par des histoires⁵ », comme c'est le cas avec *Maryse* de Francine Noël qui symbolise le parfait alliage entre histoire personnelle et critique sociale. Si une certaine couleur « sociale » teinte plusieurs romans de la décennie 80, celle-ci est toutefois promptement écartée des projecteurs par l'arrivée de l'écriture jeune et désinvolte de la génération X qui produit

³ « L'art d'exposer dans l'espace public son intimité ». Néologisme emprunté à Vincent Colonna dans *Autofictions & autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004.

⁴ PELLETIER, Jacques, « Renaissance du roman social? », *Voix et Images*, Vol. 8, no 2, hiver 1983, p. 377.

⁵ GAUVIN, Lise, *L'âge de la prose*, Montréal/Rome, VLB éditeur/Bulzoni editore, 1992, p. 10-11.

davantage des fictions mettant en scène des personnages en rupture complète avec leur univers social. Dans la revue *Québec français*, Julien Desrochers allègue en 2004 que deux principaux courants se sont côtoyés dans les années 1980 : le premier, où la quête identitaire des personnages est fortement influencée par leur univers social, notamment *La vie en prose* de Yolande Villemaire et *Maryse* de Francine Noël, le second, caractérisé par des personnages totalement repliés sur eux-mêmes et narcissiques, comme c'est le cas avec *Vamp* de Christian Mistral et *La rage* de Louis Hamelin⁶. Il est légitime de croire que le roman des décennies suivantes est nettement plus influencé par le deuxième courant, d'une part, parce que la publication d'autofictions biographiques⁷, ces fictionnalisations du soi « propre[s] aux grands narcissiques⁸ », ne cesse de croître et, d'autre part, parce que le genre autofictif gagne une certaine reconnaissance dans le milieu du livre. Pensons seulement à Christian Mistral, Marie-Sissi Labrèche, Nelly Arcan et Maxime-Olivier Moutier, quatre auteurs d'autofictions qui, dans leur pratique, offrent des récits se préoccupant davantage du sort de leur personnage que de la condition du monde. En outre, quelques-uns de ces auteurs se sont retrouvés en lice pour de prestigieux prix littéraires⁹.

⁶ Voir DESROCHERS, Julien, « De l'engagement collectif au repli narcissique. Représentation et influence de l'univers social dans quatre romans québécois des années 1980 », *Québec français*, no 134, été 2004, p. 48-51.

⁷ Vincent Colonna recense cinq types d'autofictions, la plus connue étant l'autofiction biographique : « L'écrivain est toujours le héros de son histoire, le pivot duquel la matière narrative s'ordonne, mais il affabule son existence à partir de données réelles, reste au plus près de la vraisemblance et crédite son texte d'une vérité au moins subjective – quand ce n'est pas davantage. Certains contemporains [...] revendiquent une vérité littérale et affirment vérifier dates, faits et noms. D'autres quittent la réalité phénoménale, mais restent plausibles, évitent le fantastique; font en sorte que le lecteur comprenne qu'il s'agit d'un « mentir-vrai », d'une distorsion au service de la véracité. », dans *Autofictions & autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004, p. 93.

⁸ *Ibid.*, p. 94

⁹ Notamment Maxime-Olivier Moutier, finaliste pour le Prix des libraires du Québec en 1999 pour son « roman d'amour » *Marie-Hélène au mois de mars* et Nelly Arcan, en lice pour les prestigieux prix Femina et Médicis en 2001 pour son roman *Putain*.

Nous ne referons pas l'éternel débat à savoir si la littérature se *doit* d'être combative, voire engagée. Laissons le soin aux professeurs d'espoir d'argumenter sur cette question pour le moins difficile¹⁰. Pour notre part, nous dirons seulement que la richesse d'une littérature relève de son caractère foisonnant et pluriel et, entre le *devoir* et le *pouvoir* de celle-ci, nous préférons de loin la dernière avenue. Dans ce mémoire, nous avons fait le choix délibéré - et tout personnel, il faut le reconnaître, de cibler des fictions qui portent en elles un poids politique et qui évacuent, dans une certaine mesure, les tyrannies de l'intimité. Dans la partie suivante, nous tenterons de montrer en quoi la dimension spatiale peut parfois favoriser la présence du politique dans l'imaginaire fictionnel.

Sur la route

N'ayons pas peur de ressortir un cliché : la littérature, et plus particulièrement le roman, est une puissante fenêtre ouverte sur le monde. Force médiatrice entre l'imaginaire et le social, il offre fréquemment un regard multiple sur l'état actuel d'une société. Nous savons maintenant, grâce aux théories de Mikhaïl Bakhtine, que s'il est un lieu qui encourage cette multiplicité de points de vue, c'est bien celui de la *route*. Dans *Esthétique et théorie du roman*, le formaliste russe s'est intéressé entre autres à la notion de chronotope, c'est-à-dire à « la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature¹¹ », pour ensuite établir une typologie de ces

¹⁰ Francis Dupuis-Déry a défendu cette idée dans *Pour une littérature de combat* aux éditions du Silence en 1998.

¹¹ BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman* (trad. de Daria Olivier), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978, p. 237.

chronotopes présents dans la littérature. Pour le bien de notre analyse, nous avons retenu celui de la route, duquel Bakhtine donne cette définition :

Dans le roman, les rencontres se font, habituellement, « en route », lieu de choix des contacts fortuits. Sur la « grande route » se croisent au même point d'intersection spatio-temporel les voies d'une quantité de personnes appartenant à toutes les classes, situations, religions, nationalités et âges. Là peuvent se rencontrer par hasard des gens normalement séparés par une hiérarchie sociale, ou par l'espace, et peuvent faire naître toutes sortes de contrastes, se heurter ou s'emmêler diverses destinées. Les séries des destins et de la vie de l'homme sous leur aspect spatio-temporel peuvent y connaître des combinaisons variées, concrétisées par des distances *sociales*, ici dépassées. En ce point, se nouent et s'accomplissent les événements. Il semble qu'ici le temps se déverse dans l'espace et y coule (en formant des chemins), d'où une si riche métaphorisation du chemin et de la route [...] ¹².

Poussant un peu plus loin l'argument de Bakhtine, nous pouvons ajouter que la route est l'espace privilégié de la rencontre vers *l'Autre*. D'ailleurs, pour bien saisir le chronotope de la route, Bakhtine soutient que l'on ne peut passer à côté du thème essentiel de la *rencontre* :

Particulièrement significatif est le lien étroit du thème de la rencontre avec le *chronotope de la route* [...] L'importance du chronotope de la route est énorme dans la littérature; rares sont les œuvres qui se passent de certaines de ses variantes, et beaucoup d'entre elles sont directement bâties sur lui, et sur les rencontres et péripéties « en route ¹³ ».

Bref, à la lumière de ces propos, il nous apparaît clair que la route est propice à la réunion de personnages *différents*. Cette diversité, plus précisément cette *altérité*, encourage inévitablement les opinions, les regards et les pensées hétérogènes. Dans cette optique, peut-on concevoir la route comme un puissant catalyseur de consciences plurielles? Assurément, et c'est pourquoi nous nous intéressons particulièrement à la présence de la

¹² BAKHTINE, Mikhaïl, *op. cit.*, p. 384-385.

¹³ *Ibid.*, p. 249.

route dans le roman actuel et, singulièrement, à sa capacité de présenter un état du monde complexe.

Au Québec, le roman de la route se manifeste depuis quarante ans et c'est Claude Jasmin qui inaugure le genre avec *Éthel et le terroriste* qu'il publie en 1964. Le roman de la route a longtemps été associé à *la beat generation*, notamment grâce au classique *On the road* de Jack Kerouac, mais force est de constater que le thème de la route, intrinsèquement lié à celui du voyage, fascine encore et toujours les romanciers. D'ailleurs, ce que Jean-Pierre Thomas et Marie-Élaine Bourgeois nomment le « récit de voyage fictif », connaîtrait un véritable envol au Québec depuis la décennie 1960 et ne cesserait de croître depuis¹⁴. Il a subi quelques métamorphoses avec le temps, car si le roman de la route était autrefois l'apanage d'écrivains masculins produisant plus souvent qu'autrement des fictions à la limite du discours misogyne, rarement trouve-t-on écho aujourd'hui de cette idéologie machiste. C'est du moins ce que constate Céline Legault dans son mémoire « 40 ans sur la route : l'évolution de la représentation de la femme dans le roman de la route au Québec de 1964 à 2004 » :

Le rôle du personnage féminin a certainement évolué au sein de la littérature québécoise et continue de le faire. Enfin, des romans tels que ceux de Guillaume Vigneault et de Marc Rochette sont très encourageants en ce qui concerne l'avenir du rôle et de la représentation de la femme sur la route¹⁵.

Si traditionnellement ce sont les hommes qui ont mis en fiction le voyage, l'errance et le déplacement, les femmes adoptent aujourd'hui à leur tour le roman de la route en créant

¹⁴ Voir le tableau de la « production du récit de voyage au XXe siècle » dans RAJOTTE, Pierre (dir.), *Le voyage et ses récits au XXe siècle*, Québec, Éditions Nota bene, 2005, p. 338.

¹⁵ LEGAULT, Céline, « 40 ans sur la route : l'évolution de la représentation de la femme dans le roman de la route au Québec de 1964 à 2004 », [S.I. : S.N], Université d'Ottawa, 2006, p. 88.

des univers tout à fait singuliers : « la répartition traditionnelle des rôles sexués de l'homme nomade et de la femme sédentaire n'existe plus¹⁶ », soutient Jaap Lintvelt dans *Romans de la route et voyages identitaires*. Pour nous convaincre, on n'a qu'à penser aux écrits de Monique LaRue et *Copies conformes* (1989), à Nicole Brossard et *Le désert mauve* (1997) ou encore, plus récemment et dans une forme complètement éclatée, à *L'immense fatigue des pierres* (1999) de Régine Robin. Ainsi, en plus de s'être transformé des points de vue extra-textuel (la main qui écrit) et intra-textuel (les idéologies), les moyens de transports utilisés ont évidemment eux aussi beaucoup évolué. Bien sûr, l'automobile demeure fortement liée au roman de la route, mais le train, le bateau, l'avion et même le cyberspace occupent désormais une présence non négligeable dans ce type de fiction. Tous ces changements nous amènent maintenant à définir le roman de la route en regard de ce contexte de transformation.

À notre connaissance, aucune définition canonique ne s'est imposée jusqu'à ce jour au sujet du roman de la route, même si plusieurs d'entre nous avons une idée générale de ses principaux paramètres. Marc-Antoine Godin, dans son mémoire de maîtrise portant sur le roman de la route, propose la sienne :

Le roman de la route est un genre littéraire du XXI^{ème} siècle, essentiellement nord-américain. Il consiste en un récit de voyage, doublé d'un rituel d'initiation au cours duquel le héros, mis en contact avec le monde, remet son identité en question. Le roman de la route combine les influences du *bildungsroman*, du roman picaresque et du récit de voyage, les adapte à la réalité nord-américaine du XXI^{ème} siècle (par les clichés narratifs tels que le culte de l'automobile), et témoigne d'une recherche des

¹⁶ LINTVELT, Jaap, « Le voyage identitaire aux États-Unis dans le roman québécois », MORENCY, Jean, DEN TOONDER, Jeanette et LINTVELT, Jaap (dir.), Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 82.

origines définie par le vœu d'une culture séparée du Vieux Continent. Il s'agit dès lors d'une quête à la fois personnelle, collective et spirituelle¹⁷.

Cette définition est juste, mais ne tient pas compte des diverses transformations que le roman de la route a subies depuis principalement les deux dernières décennies. En effet, le roman de la route n'est plus aussi rattaché aux valeurs nord-américaines tel qu'il l'était à ses débuts. Désormais, il est garant d'une réalité mondiale, ou du moins occidentale, et s'inscrit dans la mouvance des nombreux déplacements et rencontres interculturelles qui s'effectuent un peu partout dans le monde. Encouragée par l'ouverture des « frontières », la fascination de l'Autre et l'ailleurs est représentée de façon croissante dans la fiction; pensons seulement aux nombreux écrivains migrants qui nous offrent le récit de leur expérience par l'intermédiaire du genre romanesque. Ainsi, même l'expression « roman de la route » semble un peu désuète dans ce contexte de globalisation, puisque la route, celle fabriquée de bitume, fait presque aujourd'hui figure d'exception : l'air, l'eau et même la voie virtuelle concourent désormais au déplacement. Voilà qui prouve combien, pour reprendre l'expression de Jacques Pelletier, la littérature est bel et bien « fille de son temps ».

Ces précisions nous amènent maintenant à proposer une description personnelle du roman de la « route » tel que nous le concevons en regard de ces nouvelles réalités. Selon nos observations, le roman de la route actuel suit habituellement le schéma selon lequel un personnage quitte son milieu d'origine pour aller à la recherche d'un ailleurs généralement inconnu, réel ou virtuel. En chemin, mais aussi à destination, la diversité

¹⁷ GODIN, Marc-Antoine, « Dérappages suivi de Vers une définition du roman de la route », [S.I. : S.N], Thèse de maîtrise, Université Mc Gill, 1999.p. 54.

des gens qu'il rencontre provoque en lui une métamorphose de son identité. Finalement, ce n'est ni le moyen de transport utilisé qui est signifiant, ni la destination, mais plutôt *l'effet* que produit le déplacement sur le voyageur lorsqu'il entre en contact avec un monde pluriel. Cette définition, toute singulière soit-elle, pose néanmoins le roman de la « route » comme une pratique évolutive qui offre une place de choix au thème de la rencontre et ses effets directs sur le voyageur. C'est donc dans cette perspective que nous l'aborderons dans le contexte actuel québécois.

De l'intime au social : le cas du roman de la route

Nous avons insisté sur le fait que le roman de la route possède la qualité de mettre en relief un monde où les discours sont multiples et c'est pourquoi nous nous intéressons particulièrement à lui. Ce genre, qui met en scène des personnages bien ancrés dans leur univers social et en constante interrelation avec les autres, gagne à être examiné de plus près par quiconque se préoccupe de la portée politique des fictions. La question pertinente est celle-ci : à la suite d'une présence marquée de la place de l'intime et des préoccupations plus personnelles dans la littérature depuis principalement vingt-cinq ans, et dont la plus fidèle représentante est sans doute l'autofiction, est-il juste de pressentir un certain retour du politique dans le roman? Si oui, peut-on considérer le roman de la route comme un discours littéraire permettant la représentation du politique? Étant donné que le chronotope de la route possède la qualité de réunir des personnages normalement séparés par une distance sociale et fait s'entrechoquer des voix hétérogènes, nous prétendons que oui. Pour le vérifier, nous analyserons les sociogrammes, « [c]es thèmes dominants, autour desquels s'articule un ensemble vague, instable et multiples de

représentations partielles qui interagissent entre elles¹⁸ » de trois romans de la route québécois actuels. Robert Barsky, dans son *Introduction à la littérature*, compare avec pertinence le sociogramme à « un système solaire : le thème dominant en constitue le centre, comme un soleil, autour duquel graviteraient une multitude de planètes ou de satellites reliés par des rapports divers¹⁹ ». Pour mener cette analyse, nous avons fait le choix de nous arrêter sur trois thèmes qui, vu les relations de pouvoir sur lesquelles ils reposent, possèdent une charge politique : l'environnement, la migration et la question du commerce.

Autour de ces centres gravitent ce que Barsky nomme, nous l'avons vu, des « planètes » ou « satellites ». En ce qui nous concerne, nous emploierons plutôt le terme de *voix* ou *discours* dans une optique bakhtinienne. En effet, ces multiples voix, tantôt concordantes, tantôt discordantes autour d'un thème dominant sont ce que Mikhaïl Bakhtine nomme le « dialogisme ». Paul Aron et Alain Viala proposent une définition somme toute assez simple de ce concept trop souvent malmené. Ils présentent ainsi le dialogisme comme

l'existence et la concurrence de plusieurs « voix » dans un texte où s'expriment des points de vue idéologiques ou sociaux divergents, voire incompatibles. Son genre paradigmatique serait le roman [...]. En reproduisant la parole de personnages qui sont autant d'agents sociaux déterminés, le langage romanesque représente des langages particuliers qui sont autant de points de vue sur le monde, des idéologèmes²⁰.

¹⁸ BARSKY, Robert (dir.) avec la collaboration de Dominique FORTIER, *Introduction à la théorie littéraire*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1997, p. 208.

¹⁹ *Idem.*

²⁰ ARON, Paul et Alain VIALA, *Sociologie de la littérature*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », no. 777, 2006, p. 38.

Si, comme le suggèrent les analystes, le roman est le genre paradigmatique du dialogisme, il en découle que le roman de la route possède également, et sinon plus, les codes nécessaires favorisant l'existence de discours hétérogènes et qu'ainsi, il appelle à l'analyse sociocritique. Au terme de cette mise au point théorique, le moment est maintenant venu de présenter les œuvres littéraires sur lesquelles nous comptons apporter un regard nouveau, en l'occurrence politique.

Le choix du corpus

Recenser des fictions qui possèdent une charge politique n'est sûrement pas une mince affaire en soi, puisque les préoccupations personnelles dominent encore largement aujourd'hui le corpus romanesque. Cibler une pratique, le roman de la route, et espérer trouver des œuvres qui offrent un point de vue critique sur des enjeux politiques pourrait s'annoncer tout aussi ardu. Pourtant, nous n'avons pas eu de difficulté à repérer trois fictions québécoises où la volonté des auteurs d'offrir une critique sociale par le biais de leur récit se manifeste, à des degrés différents bien sûr, autour des thèmes de l'environnement, du commerce et de la migration. Il s'agit du *Joueur de flûte* de Louis Hamelin, de *La logeuse* d'Éric Dupont et de *La conjuration des bâtards* de Francine Noël.

Écrit par Louis Hamelin en 2001, *Le joueur de flûte* offre un bilan critique des cinq dernières décennies de la contre-culture nord-américaine en plus d'être incisif envers des enjeux plus contemporains. Sa trame est assez simple. Il s'agit de l'histoire de Ti-Luc Blouin, personnage central du roman, qui effectue une traversée d'est en ouest du Canada dans l'espoir de retrouver son père, un écrivain mythique qui se terre sur l'île Mere. Arrivé au bout du continent, Blouin est témoin d'affrontements entre une

multinationale de l'industrie forestière et plusieurs groupes écologistes. C'est là pour lui l'occasion de s'engager dans la cause environnementale et de se créer, ainsi, un fragment d'identité. Louis Hamelin fait bien plus que raconter les périples d'un homme sans trop d'ambition : il déconstruit, parodie et même caricature plusieurs figures et mouvements associés à la contre-culture passée et actuelle. Sorte de bilan satirique, *Le joueur de flûte* possède la qualité de remettre en question non seulement tout le discours d'une gauche idéaliste, mais aussi de faire voir les travers d'une économie guidée par la recherche absolue du profit au détriment de l'environnement et des êtres humains.

Éric Dupont, auteur du très remarqué *Voleurs de sucre* en 2004, publie deux années plus tard *La logeuse*, un récit qui souligne l'importance du lien social et de la vie en communauté. Ce dernier roman raconte l'histoire de Rosa, une jeune femme qui, après la mort de sa mère, quitte pour la première fois son village gaspésien natal afin de ramener le vent qui y a cessé de souffler. Notre-Dame-du-Cachalot, dernier bastion socialiste (!), est menacé d'asphyxie en plus de connaître plusieurs problèmes dans son milieu manufacturier. La jeune Rosa se dirige donc à Montréal où elle fait la rencontre de Jeanne Joyal – la logeuse nationaliste, une troupe d'effeuilleuses joliment nommée les arrière-petites-filles de Lénine avec qui elle se lie d'amitié, ainsi qu'un policier duquel elle tombe amoureuse ! Récit satirique, *La logeuse* insiste néanmoins sur le bonheur des rencontres fortuites et l'ouverture à l'Autre.

Francine Noël écrit quant à elle en 1999 *La conjuration des bâtards*, roman dense qui succède à *Maryse* et à *Myriam première*. Dans ce tome, une partie de la joyeuse bande montréalaise se retrouve au Mexique afin de participer aux diverses activités organisées par le Sommet de la Fraternité de Mexico. Sorte de rencontre pied de nez à la

mondialisation néolibérale, ce Sommet réunit la gauche de tout acabit qui tente de trouver tantôt des pistes de réflexions, tantôt des solutions à la mise en place d'une plus grande justice sociale à l'échelle mondiale. Mais tout n'est pas rose dans le monde des utopies, car le personnage le plus stable du cycle romanesque de Francine Noël, Maryse, meurt dans un attentat terroriste. Cette fin tragique ne marque pas pour autant la fin de la saga, puisque vient de paraître la suite, *J'ai l'angoisse légère*, un récit qui repose cette fois-ci sur les thèmes de l'échec et de la solitude.

En substance, ces romans de la route ont été retenus dans notre projet de mémoire non seulement pour leurs qualités littéraires et le plaisir de lecture qu'ils procurent, mais aussi, voire surtout, parce que leurs auteurs ont adopté une posture critique vis-à-vis de la société actuelle en montrant ses nombreux travers et contradictions. Nous proposons, dans les trois prochains chapitres, de faire l'analyse des diverses voix qui s'y entrecroisent à propos des thèmes de l'environnement, de la migration, ainsi que de la question du commerce.

*

CHAPITRE I

Visions doubles du territoire dans *Le Joueur de flûte* de Louis Hamelin

[D]epuis la fin des années 1960, la « contre-culture » aurait remplacé le socialisme comme fondement de la pensée politique radicale. Les mouvements contre-culturels, loin d'être un facteur de subversion sociale, auraient depuis longtemps été récupérés par le capitalisme.

Joseph Heath et Andrew Potter,
Révolte consommée. Le mythe de la contre-culture.

Le joueur de flûte, roman de Louis Hamelin, est une fiction dense où s'entrecroisent une multitude de personnages aux discours les plus contradictoires. Ce foisonnement cause parfois l'impression que le romancier a voulu trop en dire, si bien que le fil du récit s'avère parfois décousu. D'ailleurs, dans une entrevue que Hamelin accordait au journaliste Alexandre Vigneault de *La Presse* au moment de la sortie de son livre, il avouait sans gêne avoir retranché au moins la moitié de son manuscrit initial. Cette logorrhée explique sans doute pourquoi le lecteur, aussitôt après avoir refermé le livre, est victime d'essoufflement. En vertu de notre cadre d'analyse, nous nous limiterons toutefois à l'examen des trois thèmes présentés précédemment, bien que le roman en contienne une quantité étonnante malgré ses 225 pages.

La bataille que livrent les écologistes et les Amérindiens à une compagnie forestière exploitant les forêts de l'île Mere, la Westop-Pacific, constitue le noyau

principal du roman. Ce conflit, qui trouve son origine dans la vision antagonique du territoire que possèdent de part et d'autre les deux camps, semble voué à l'impasse; pour les uns, les forêts et eux forment une entité intouchable, pour les autres, elles sont envisagées en termes d'utilité dans une logique purement économique. Comme nous le constatons, les thèmes de l'environnement et du commerce constituent des éléments essentiels du roman de Hamelin. Afin de mieux comprendre cette dynamique pour le moins problématique, nous aborderons d'abord quelques notions que le géographe Luc Bureau a développées sur le rapport à l'espace. À la suite de cette précision théorique, nous présenterons brièvement le thème de la migration, motif essentiel de tout roman de la route. Bien que le passage à l'ouest effectué par le personnage principal se résume en deux pages afin, comme le prétend Jean Morency, « de souligner l'absurdité de ce mouvement dans l'espace et la médiocrité profonde du pays traversé²¹ », le thème de la migration trouve toutefois sa véritable signification dans les nombreux déplacements effectués vers l'île Mere, véritable territoire magnétique.

De l'écologie du territoire

Formée des termes grecs *oikos* et *logos*, signifiant respectivement « maison » et « science », l'écologie étudie la relation des êtres vivants avec leur environnement. Depuis peu, les études littéraires peuvent, quant à elles, compter sur l'écocritique pour comprendre « les différentes modalités d'interaction des humains avec leur habitat²² »

²¹ MORENCY, Jean, « Un voyage à travers les mots et les images », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 30.

²² LE NARRATIF ET LE NATUREL. *Le site de l'écocritique au Québec*, [En ligne], 16 décembre 2008, <http://www.ecocritique.ca/> (Page consultée le 16 décembre 2008).

dans le cadre fictionnel. Il est donc tout indiqué, pour nous qui comptons exposer les différentes visions du territoire forestier des personnages du roman de Hamelin, d'utiliser quelques concepts de cette approche pour l'élaboration de notre analyse.

Entre l'Éden et l'Utopie et le phénomène de résonance

Dans son essai sur les fondements de l'imaginaire de l'espace québécois, Luc Bureau isole deux grandes tendances relatives à la conception du territoire qu'il nomme respectivement « Éden » et « Utopie²³ », ces « deux voies extrêmes dans la recherche de la cité idéale²⁴ » :

Entre ces deux pôles, l'Éden et l'Utopie, oscillent les idées les plus anciennes et les plus actuelles sur l'aménagement de l'espace. Tantôt l'on bouscule la nature pour l'appriivoiser, la domestiquer, et c'est l'utopie du contrôle, de la planification et de l'aménagement dirigiste. Tantôt l'on souhaite recouvrer cet état soi-disant primitif où l'homme vivait dans un rapport harmonieux avec son environnement, et c'est la réactivation du mythe de l'Éden²⁵.

Évidemment, le spectre est beaucoup plus large que cette dynamique dualiste, mais il demeure toutefois que la pensée territoriale tend à s'orienter vers l'une *ou* l'autre de ces visions. Bureau voit en l'Éden « le pays de la nature originelle, des forces insoumises, des forêts excessives et indisciplinées [...] le royaume rêvé des écologistes enragés, des communautés beatnick [*sic*]²⁶ », alors que l'Utopie relève quant à elle du « domaine de la culture, de l'organisation des forêts en quinconce des champs rectangulaires bien

²³ Le concept d'utopie, ici élaboré par le géographe, diffère de la définition de celui qui fut le premier à entreprendre une histoire littéraire de l'utopie, Raymond Trousson. Nous aurons l'occasion de présenter ce second angle dans notre deuxième chapitre.

²⁴ BUREAU, Luc, *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Dossiers Documents », 1984, p. 12.

²⁵ *Idem.*

²⁶ *Idem.*

alignés²⁷. » Bref, nous dit le géographe, une fois de plus *nature* et *culture* s'affrontent ! Pour mieux saisir les pôles qui se trouvent au centre du *Joueur de flûte*, il convient de les schématiser en paradigmes :

Éden	Utopie
Nature	Culture
Passion	Raison
Désordre	Ordre
Nature « naturelle »	Nature « humanisée »
Liberté	Contrôle
Hasard	Déterminisme
Mutualisme	Domestication
Identité	Différence

Tableau 1.1 – Paradigmes de la conception du territoire naturel

Ainsi, nous verrons chez Hamelin que les principaux discours environnementaux réactivent ce fameux mythe de l'Éden dont nous entretient Bureau, mythe selon lequel la nature est exclue de toute visée utilitaire, alors que les discours commerciaux résultent d'une vision utopique du territoire, Utopie qui se manifeste dans le roman par l'appétit démesuré d'exploiter les ressources forestières de l'île Mere.

Dans un autre essai portant cette fois-ci sur le rapport que l'humain entretient avec la Terre, le géographe aborde un second concept tout aussi essentiel à l'analyse de la relation à l'environnement, soit le phénomène de résonance. Il explique que

²⁷ BUREAU, Luc, *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Dossiers Documents », 1984, p. 12.

l'homme et ses lieux ne sont donc rien d'autre qu'une série de résonances. Les lieux se nourrissent des empreintes de l'homme, et ce dernier est habité par les lieux. Le principe de séparation de l'homme avec son environnement – sa terre, son pays, son milieu – n'est qu'un préjugé, le pire de tous. Car il permet tous les déracinements, manipulations, soumissions : la réalité devient fiction²⁸.

Autrement dit, d'après Bureau, l'homme et la Terre ne peuvent se saisir l'un *sans* l'autre, car ils forment une entité indissociable. Il ajoute qu'il existe néanmoins deux modes de penser ce rapport au monde qui reposent respectivement sur les principes de *différence* et *d'identité*. Le premier mode, probablement hérité du Siècle des Lumières²⁹, prétendrait que la Terre n'est qu'un simple support aux humains qui s'y sont déclarés maîtres; le second, quant à lui, insiste sur l'interdépendance, voire la « non-différence » entre l'homme et la Terre : ni maîtres, ni esclaves ne sont donc envisagés dans cette conception du monde.

En bref, Bureau développe une seconde fois sa pensée autour de deux grands axes. Il faut toutefois retenir que toutes les nuances sont possibles, surtout dans le monde de la fiction ! Nous verrons chez Hamelin que la vision du territoire des personnages est multiple, mais qu'elle est encouragée par l'un ou l'autre de ces principes écologistes.

*

²⁸ BUREAU, Luc, *La Terre et Moi*, Montréal, Les éditions du Boréal, 1991, p. 16

²⁹ Nous apporterons quelques éclaircissements à propos de cette question dans notre partie intitulée « Exploitation du territoire ».

De l'exploration du territoire

Le récit utopique choisit fréquemment l'île comme lieu d'accueil de la cité idéale. *Utopia* de Thomas More est certainement le cas le plus connu, mais *L'île mystérieuse* de Jules Verne, *L'île au trésor* de Robert Louis Stevenson et *L'île du docteur Moreau* de Herbert George Wells ne sont que quelques exemples parmi tant d'autres où l'île a participé à l'érection du territoire utopique. Comme le remarque Claude G. Dubois dans *Problèmes de l'utopie*, « la géographie insulaire rend possible la réalisation en vase clos d'une société miniature. Dans l'île, il ne peut y avoir de fuite : elle permet une expérience sans interférences extérieures possibles³⁰. » Voilà qui explique pourquoi elle peut, de préférence à tout autre lieu, soutenir la terre des utopistes. Dans le roman de Hamelin, l'île symbolise également ce lieu de tous les possibles dont nous entretient Dubois, raison pour laquelle elle est si convoitée.

L'île Mere ou la cité idéale

Dans *Le joueur de flûte*, l'île Mere agit comme un puissant aimant pour une quantité de groupes nourrissant le projet de jouir de ce territoire idéal. Les Onani's, célèbre clan autochtone présent depuis des générations, vivent en interdépendance avec la nature foisonnante de l'île, mais sont maintenant menacés de délogement en raison d'une compagnie forestière qui effectue des coupes à blanc sur le riche territoire. Dans cette perspective, si la tribu ne parvient pas à mettre un frein à ce sabotage, elle sera forcée de

³⁰ G. DUBOIS, Claude, *Problèmes de l'utopie*, Paris, Archives des lettres modernes, coll. « Études de critique et d'histoire littéraire; 85 », 1968, p. 24.

quitter l'île et ses richesses nécessaires et, conséquemment, d'abandonner son mode de vie ancré dans la nature. En plus d'attirer le marché forestier, l'île, qui symbolisait autrefois pour toute une génération de beatniks un passage obligé, est aujourd'hui le théâtre enchanteur d'esprits rebelles et parfois même illuminés. Forcément, cette diversité d'horizons idéologiques ne peut que mener à la discorde...

On peut lire dès le début du roman une affirmation de Ti-Luc, le personnage principal, qui constate que depuis toujours l'Utopie se trouve à l'ouest. Ce qui était vrai lors des premières traversées vers le Nouveau Monde, il y a de cela 500 ans, l'est encore aujourd'hui dans *Le joueur de flûte* :

L'île de Vancouver était un paradis où un homme avait le droit de tuer cinq chevreuils par année, où n'importe quel jeunot pouvait se présenter au bureau d'une compagnie forestière et se retrouver une heure plus tard en train de nouer des câbles d'acier autour des gigantesques *bicifir*. Et puis, là-bas, le premier venu pouvait se faire cinq cents dollars par jour en plantant des arbres³¹.

Avec cette description de l'île, le narrateur réactive sans contredire le mythe du Paradis.

Sorte de *Canadian dream*, la migration vers ce territoire promet l'opulence et la jouissance.

D'ailleurs, il ajoute que c'est en ce lieu que

le moindre petit cueilleur de fruits québécois de l'Okanagan [a] l'impression, encore aujourd'hui, de partir pour une contrée merveilleuse où la vie [est] facile et abondante, où le lait coul[e] des hautes terres et le miel des arbres. (JF : *id.*)

L'histoire biblique permet de saisir le jeu intertextuel que le narrateur établit avec les paroles d'un Yahvé s'adressant à Moïse :

³¹ HAMELIN, Louis, *Le joueur de flûte*, Montréal, Éditions du Boréal, 2001, p. 38. Toutes les références se rapportant à cet ouvrage seront désormais présentées dans le corps du texte, entre parenthèses et désignées par le sigle JF, suivi du numéro de page.

J'ai vu la misère de mon peuple en Égypte... et je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter de ce pays vers une terre fertile et vaste, une terre où ruissellent lait et miel...³²

Selon toute vraisemblance, le texte donne à lire l'Ouest canadien comme une Terre promise, c'est-à-dire comme la métaphore d'un lieu protecteur où richesses et salut attendent les nomades qui franchissent la frontière. Par contre, nombreux sont les peuples élus dans cette histoire ! En effet, se côtoient chez Hamelin, pour le meilleur mais surtout pour le pire, Autochtones, compagnies forestières, anciens beatniks, groupes occultes religieux, cellules anarchistes et écologistes, tous guidés par une vision singulière du territoire. L'humain, comme l'écrit si bien le géographe Luc Bureau, « porte en lui le germe d'une cité idéale qui ne pourra jamais prendre forme³³ » et l'île Mere symbolise, encore plus que simplement le passage à l'ouest, cette perfection inatteignable. Comme nous l'avons précédemment mentionné, l'île est la scène d'un vif conflit entre un exploitant forestier et des Autochtones soutenus par des militants écologistes. Afin d'apporter leur soutien aux Onani's, ces derniers migrent sur l'île et établissent des campements de fortune servant de carrefour à divers personnages épousant la cause des Autochtones; c'est dire qu'ici, le déplacement sur le territoire insulaire est en soi un acte politique, puisqu'il vise l'arrêt des coupes à blanc draconiennes perpétrées par la Westop-Pacific.

En somme, l'île offre la possibilité d'une perfection terrestre : elle incarne à elle seule la cité idéale qu'évoque Bureau et se voit convoitée et surtout disputée par de nombreux agents aux valeurs les plus contradictoires. Dans la partie suivante, nous nous

³² *Ancien testament*, Ex 3,8.17.

³³ BUREAU, Luc, *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Dossiers documents », 1984, p. 11.

attarderons à relever les discours qui réactivent le mythe de l'Éden, discours émanant principalement des Autochtones et des écologistes qui adoptent, évidemment, un rapport d'identité avec l'environnement de l'île Mere.

*

De la protection du territoire

Motif majeur du roman de Hamelin, le discours sur l'environnement se manifeste par une panoplie de voix écologistes qui s'opposent au déboisement de l'île Mere. Cette polyphonie a pour effet de quelquefois brouiller l'harmonie au sein de ce groupe même si, *a priori*, tous partagent une vision édénique du territoire insulaire. D'autres voix se font également entendre dans ce conflit. Il s'agit de celles des Autochtones qui occupent une position sociale élevée puisqu'en théorie, l'île leur appartient. Ce segment de notre analyse s'intéressera principalement à dévoiler la portée de ces principaux discours afin de montrer en quoi ils sont motivés par un désir de protéger l'environnement de l'île Mere.

Mais avant tout, on ne peut passer sous silence l'un des aspects les plus signifiants du roman de la route, soit la transformation identitaire du voyageur. En effet, comme l'affirme Eric Landowski à ce sujet, « toute exploration du monde, tout « voyage », en tant qu'expérience du rapport à un ici-maintenant sans cesse à redéfinir, équivaut à un procès de construction du Je³⁴ ». Cette « construction du Je », en constante évolution

³⁴ LANDOWSKI, Eric, *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 91.

puisque l'identité individuelle est un « long processus qui s'exprime fortement de la naissance à l'adolescence, et se poursuit à l'âge adulte³⁵ », est encouragée plus qu'en un quelconque lieu dans l'*ailleurs*. Une équipe de chercheurs l'ont d'ailleurs déjà bien souligné dans leur ouvrage *Romans de la route et voyages identitaires* : « Sur le plan de l'identité personnelle, les protagonistes se transforment de sédentaires en nomades pour entreprendre un voyage identitaire qui les inspire à découvrir leur voie dans la vie³⁶ », lit-on en introduction. Ainsi, l'idée de transformation identitaire du protagoniste est intimement liée au voyage que celui-ci effectue, et nous verrons qu'il en va également de même pour le personnage de Ti-Luc Blouin.

Voyage identitaire

Bref, la sagesse réside vraisemblablement dans un attachement et un détachement modérés; dans une distance un peu ironique envers le groupe et ses valeurs, envers la culture commune, dont il faut apprécier ce qu'elle comporte de fictionnel.

Albert Memmi,
« Les fluctuations de l'identité culturelle »,
dans *Esprit*.

Suis-je venu régler mes problèmes ou sauver
la forêt? Et si c'était la même chose?

Ti-Luc Blouin,
Le joueur de flûte.

³⁵ RUANO-BORBALAN, Jean-Claude, « La construction de l'identité », *L'identité, L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, 1998, p. 3.

³⁶ MORENCY, Jean, Jeanette DEN TOONDER et Jaap LINTVELT (dir.), *Romans de la route et voyages identitaires*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 7.

« Ce n'est pas pour me vanter, mais je suis seul au monde » (*JF* : 17), affirme sans rire Ti-Luc Blouin au tout début du roman. Orphelin d'une mère qui a péri sous les roues d'un camion-citerne transportant de l'ammoniaque et d'un père inconnu autrefois célèbre chez les beatniks, Ti-Luc se fait larguer par une amoureuse qui lui reproche son manque de caractère. Ce segment d'anthologie témoigne de sa profonde absence de personnalité :

De fait, j'ai très peu d'identité. En plus, j'ai un problème de colonne vertébrale. [...] Avoir des goûts affirmés est quelque chose qui me fatigue. Mes besoins eux-mêmes, la plupart du temps, me laissent plutôt sceptique. Même chose pour un plat cuisiné, les femmes, les films et les tableaux pendus aux cimaises des musées. J'attends que le verdict tombe pour me mettre au diapason. Je suis coulant comme une anguille, accommodant comme tout. [...] J'étais sans cesse menacé d'indifférence et de dissolution. Faute d'avoir une personnalité en forme de château fort, comme les autres, j'allais dans le monde en présentant mon flanc le plus vulnérable. (*JF* : 18-19)

Ce défaut d'affirmation le suit jusqu'à son travail de chargé de projet en environnement, une tâche qu'il effectue les yeux fermés devant les nombreuses erreurs professionnelles dont il est témoin. Complètement désabusé par ce nouvel emploi, il doit toutefois patienter un mois avant de pouvoir le quitter, car il s'est fait embaucher dans le cadre « d'un programme gouvernemental baptisé Jeunesse à l'ouvrage, mis sur pied pour permettre à une poignée d'exclus du système d'accéder à la dignité du chômage. » (*JF* : 25); tel un poisson agonisant, il suit le courant et se laisse porter sans effort par celui-ci. Un événement vient toutefois briser cette monotonie lorsqu'il rencontre autour d'un verre son ami Don Gren, président de la lutte antitoxique. Au cours de cette discussion arrosée, Ti-Luc évoque son père inconnu, « un écrivain fucké sur l'acide » (*JF* : 35) qui habite à l'île Mere, et dont il aimerait peut-être un jour retrouver les origines. Dès lors, l'ami lui apprend qu'il aurait tout intérêt à se dépêcher, car l'île est le théâtre d'un important conflit :

Ils vont la raser ton île... Même que c'est la bataille environnementale de l'heure! La compagnie s'appelle Westop-Pacific et c'est une forestière géante avec un dossier long comme ça d'entorses aux lois, pour pratiques abusives et gaspillage éhonté... À l'île Mere, ils ont en face d'eux une poignée d'Indiens soutenus par les écolos. L'île fait partie de l'écosystème pluvial nord-ouest du Pacifique. Elle est couverte d'une des dernières forêts vierges encore intouchées de la région. La zone humide tempérée, comme on l'appelle... (JF : 35-36)

À la suite de cette conversation, Ti-Luc constate l'absurdité de son travail et décide alors de se rendre en pèlerinage sur l'île Mere : « Et moi, que faisais-je dans ce foutu bureau, alors? Pourquoi n'étais-je pas déjà là-bas? » (JF : *id.*), se demande-t-il. À la lumière de ces propos, si la quête de la rencontre du père mythique apparaît comme le motif de la course folle vers l'Ouest, on doit surtout noter le fait que la lutte environnementale s'avère le prétexte qui initie *véritablement* le départ du personnage.

La vision des immenses coupes à blanc le long de la chaîne côtière constitue l'un des premiers contacts de Ti-Luc avec l'Ouest canadien. Devant ce paysage dantesque, il se joint à une troupe de contestataires écologistes pour qui cette façon de gérer le territoire forestier est tout à fait inadmissible. Ti-Luc, mollasson sympathisant à la cause environnementale, vit son « baptême de feu » (JF : 73) lorsqu'il « participe » bien malgré lui à une manifestation : « tout le monde courait dans la même direction, et je n'ai eu qu'à suivre le mouvement » (JF : *id.*), dit celui qui a la fâcheuse habitude de se laisser entraîner par le flot des masses. Au campement des écolos, Ti-Luc, peu bavard, en profite néanmoins pour récolter des informations à propos de son père qui aurait autrefois habité la commune de *Love Mountain* située sur l'île. Pour tout dire, Ti-Luc bénéficie des avantages du camp improvisé – vaste choix de menus « végétarien, végétalien, lacto-végétarien et ichtyo-végétarien » (JF : 61) et « scéance [*sic*] de voyeurisme » (JF : 67), mais ne participe en rien au combat écologiste. D'ailleurs, dans les cartes postales qu'il adresse

à Marie, son « ex », il relate les actions des protestataires en prenant soin de marquer une distance entre *eux* et *lui* par l'usage du déterminant « ils » :

Après leur départ [les bûcherons], des protestataires sont allés vaporiser de la peinture d'une autre couleur sur les marques, *ils* (nous soulignons) ont arraché les rubans avec lesquels ces pauvres Petits Poucets avaient balisé leurs sentiers... Puis *ils* (nous soulignons) ont lacéré à la hache les chiffres entaillés sur les troncs, de manière à les rendre illisibles. Demain, tout sera à refaire. La guerre des nerfs continue. (JF : 85)

C'est non sans raison que Ti-Luc s'exclut de cette armée, car son degré de solidarité avec les contestataires est somme toute assez mince, voire inexistant. En effet, sa présence au camp est davantage marquée par son désir d'en apprendre sur son père que par sa volonté d'être un acteur de premier plan de la lutte écologiste. D'ailleurs, l'unique occasion où il « collabore » au combat, c'est lorsque Paul Watchcock, autrefois partisan de Greenpeace, « [l']empoigne par un bras pour [l']entraîner dans son Zodiac » (JF : 105), l'obligeant ainsi à foncer à toute allure sur le « bateau de la westop » (JF : 104). Dans cet épisode burlesque, Ti-Luc se retrouve sur le pont de l'ennemi avec une bannière SAVE MERE ISLAND et se fait prendre à la gorge par Paul Bunyan, le directeur de la forestière. Les médias captent l'image saisissante et publient, le lendemain, la photo où « on voit un type gigantesque essayer de [l']étrangler, Watchcock qui tire de son côté, et [lui], au milieu, invisible sous un drap blanc de fantôme, avec le mot *ME* (nous soulignons) qui [lui] barre la poitrine » (JF : 111). Assurément, ce cliché renforce à gros traits à la fois toute la dimension individualiste et la « nature si coulante » (JF : 127) du personnage. À n'en point douter, Ti-Luc appartient à la catégorie de voyageurs que Eric Landowski nomme les « Passagers programmés ». Tel un homme d'affaires pressé, ce type de voyageur « guère enclin à se confier corps et âme au génie des lieux qu'il va parcourir [...] [est] suffisamment programmé pour que la question même de l'identité du

lieu et du moment n'ait pour ainsi dire pas même le temps ou la place de se poser³⁷ ». Le programme de Ti-Luc - aller à la rencontre de son père - est si essentiel à son parcours qu'il mine ainsi tout rapprochement avec la communauté écologiste, voire tout lien d'appartenance au groupe. Ajoutons finalement que si Ti-Luc se trouve *physiquement* au campement, en réalité il n'y est pas, parce que trop occupé par l'urgence d'enfin reconnaître ses origines paternelles. En somme, le séjour de Ti-Luc au campement de l'île Mere est fortement empreint d'une solide *absence de présence*, un trait caractéristique du passager programmé.

Affirmation de soi

Aussitôt que Ti-Luc recueille suffisamment d'informations à propos de son père, il quitte le campement « sur la pointe des pieds, à l'aube, comme toujours » (JF : 128), tel un voleur, afin de se rendre à *Love mountain*. Dans ses rêves les plus fous, son père « [le] reconnaît, [...] s'approche, se penche, [lui] étreint l'épaule de sa large main virile habituée à caler des slam dunks et à décocher des tirs francs » (JF : 129). Cette solide image stéréotypée du paternel sera très loin de celle qu'il aura l'occasion de rencontrer. En effet, c'est sans grande difficulté que Ti-Luc le retrouve et voit brisé à jamais le modèle de masculinité qu'il s'était créé. Son père, du nom de Forward Fuse, étire ses journées à écouter des films pornographiques tout en avalant une quantité astronomique de vodka et de cachets de codéine. Soliloquant sur son magnétophone avec des propos pour la plupart incongrus, Fuse est un modèle d'égoïsme pur, ce qui fait dire à Irene, sa

³⁷ LANDOWSKI, Eric, *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Formes sémiotiques », 1997, p. 92.

colocataire, qu'il « a tellement un gros nombril... Depuis dix ans, la seule chose que Big ait partagée sans calcul avec moi, c'est son insomnie » (JF : 159). Issu de la génération beatnik et ayant connu autrefois la gloire, Fuse collectionne désormais les échecs tout en espérant un jour faire renaître l'ancien génie en lui.

Cette rencontre s'avère toutefois déterminante pour Ti-Luc, car elle brise à jamais ce lien paternel impossible et, ainsi, l'encourage à partir à la conquête de sa propre identité. Si trop longtemps il s'est considéré comme le simple fruit d'une partie de jambes en l'air qui s'est soldée par l'échec de sa naissance, ce rendez-vous avec Fuse est l'occasion ou jamais de « l'affronter. Pas en [s]on nom propre, mais pour rendre justice à la simple vérité, et faire de [lui] un homme » (JF : 178). Pour ce faire, c'est sans détour qu'il révèle à son père sa véritable identité : « T'as baisé ma mère, Fuse. Tu comprends maintenant? » (JF : 187). Et le père, se contentant de lui répondre un insignifiant : « Fuck... » (JF : *id.*). Voilà bien quatre lettres qui prédisent à quel point Ti-Luc peut désormais tirer un trait sur cette filiation paternelle qui n'existera de toute évidence jamais. Jean-Claude Ruano-Borbalan note dans *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, que « la construction autonome de l'identité s'effectue pour l'individu dans le rapport d'adhésion ou de rejet qu'il fonde avec ses groupes d'appartenance³⁸ ». Ainsi, l'éjection de ce puissant symbole ne représente rien de moins que la seconde naissance de Ti-Luc qui s'affirme pour la toute première fois en tant que sujet autonome. Depuis longtemps, ce paternel qui ne vivait que dans l'imaginaire a eu une incidence sur les

³⁸ RUANO-BORBALAN, Jean-Claude, *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, 1998, p. 8.

comportements et l'identité de Ti-Luc, et nous verrons bientôt que cette rupture marque une étape nouvelle dans l'existence de ce dernier.

L'épreuve du résistant

Rappelons un instant la grande passivité qui engourdissait Ti-Luc, l'homme du camp qui n'était pas vraiment là, le passager simplement programmé. Maintenant qu'il a réglé ses comptes avec son père qui n'en sera jamais un, il peut désormais se vouer à la cause des écologistes. C'est avec une véritable passion qu'il multiplie désormais les actes de résistance à l'encontre de « l'ennemi ». À preuve, se faisant surprendre par un hélicoptère de la Westop-Pacific qui le filme à son insu, il s'arme d'une carabine et tire en direction de l'appareil :

J'ai pris bien mon temps pour remplir le chargeur. Puis, je l'ai glissé dans la culasse. La grosse libellule s'était un peu éloignée quand j'ai mis un genou en terre pour viser. J'ai vu apparaître l'habitacle brillant de lumière, traversé d'une croix. Le recul m'a enfoncé la crosse dans l'épaule. J'ai tiré sept coups bien détachés, juste en guise d'avertissement. À chaque détonation, le temps s'arrêtait autour de moi, puis repartait. Je visais la bulle de plexiglas qui étincelait dans le froid soleil de l'automne. L'hélico a effectué un écart, une sorte de bond de côté. Pendant un moment, il a paru glisser comme un caillou qui ricoche. De toute façon, il était déjà loin. J'ai ramassé une à une les douilles fumantes qui avaient roulé sur les galets. (JF : 195).

Incontestablement, quelques vertèbres se sont ajoutées à la colonne de Ti-Luc depuis son passage à *Love Mountain* ! Lors de son retour au camp, il apprend que « les policiers étaient finalement débarqués en force [et que] [d]epuis le matin, ils arrêtaient tout le monde » (JF : 200). Toujours accompagné de sa carabine, Ti-Luc se fait surprendre par les forces de l'ordre et se réfugie alors dans l'énorme brèche d'une pruche centenaire. Les hommes lui disent qu'il aurait tout intérêt à « quitter son trou lentement,

en leur montrant [s]es mains vides » (*JF* : 211), ce qu'il refuse obstinément : « je rest[e] là et j'arrach[e] la tête au premier qui voudrait entrer » (*JF* : *id.*), leur dit-il d'un ton autoritaire. Devant ce refus entêté, les autorités font appel à un employé de la Westop afin d'abattre l'arbre. Entendant les grondements de la scie mécanique, Ti-Luc escalade le tunnel et atteint la cime, mais il est déjà trop tard :

Tiiiiiiiiibeeeeeeeeer! Je ne sais pas comment je suis passé par ce trou. Je glissais dans l'ouverture. En même temps, j'aperçus autour de moi, l'île sombrement touffue, ses rivages, le vert violacé des mamelons de Love Mountain et de sa jumelle au loin, le phare de Deep Point, Edge Bay sillonnée d'embarcations et la mer à perte de vue, les côtes lointaines, la réserve indienne et l'anse toute proche abritant Virago, regardant cela pour la première fois, l'englobant, l'embrassant enfin dans la grande paix immobile de son étendue. (*JF* : 218).

Cette image de Ti-Luc résistant à l'autorité montre combien le vieil arbre et lui ne forment qu'un tout indissociable où l'homme et la nature se protègent mutuellement : Ti-Luc en se livrant au combat pour la préservation des forêts de l'île Mere, l'arbre agissant comme une matrice enveloppante qui évite la mort au rebelle.

À la suite de cette mésaventure, il erre dans les bois et regagne finalement le rivage où un chef Indien batelier le conduit de l'autre côté de l'île, sur la terre ferme : « Comment t'appelles-tu, fils? » (*JF* : 221). Et Ti-Luc de lui répondre : « Luc... Luc Blouin » (*JF* : *id.*). Ainsi, le préfixe qui rappelait toute la petitesse du personnage se voit éliminé après que Luc eut pour la première fois passé à l'action et offert un magistral acte de résistance. Dans ces circonstances, il appert que l'action politique, encore plus que le rejet du père, participe à l'érection d'une solide identité individuelle.

En somme, la transformation de Luc Blouin montre, comme des critiques l'ont d'ailleurs déjà remarqué, que le voyage a une incidence directe sur la dimension identitaire du routard. De toute évidence, en l'absence de cette migration en territoire

inconnu, Luc serait demeuré un individu faible présentant inlassablement son flanc le plus vulnérable. C'est dire que le déplacement dans l'ailleurs où il s'est affranchi du père et a milité pour la protection de l'environnement lui fut salutaire.

Le discours écologiste ou la microsociété du spectacle

Une panoplie de groupes environnementalistes, dont diverses organisations politiques, cellules écoterroristes et associations pour la protection de l'environnement, unissent leurs forces afin de contraindre la Westop-Pacific à abandonner l'exploitation forestière de l'île Mere; on s'en doute, cette multitude d'acteurs leur rend par moment la tâche difficile, même si tous partagent *a priori* une vision édénique du territoire. Il n'est sûrement pas aisé de relever le discours des écologistes dans cette œuvre, car Hamelin a préféré nous les montrer dans leurs plus spectaculaires actions. On n'oserait affirmer de façon catégorique que ce choix découle d'une posture critique de l'auteur à l'égard des militants qui réduisent parfois leur engagement en de puissants coups d'éclat, mais force est de reconnaître que ce portrait quasi univoque n'est peut-être pas impartial. Ainsi, dans *Le joueur de flûte*, le militantisme écologiste se déploie majoritairement dans l'*action* et non dans le discours, ce qui a pour effet d'attirer systématiquement la jungle médiatique.

Les écologistes érigent un campement de base sur les berges de l'île qui leur sert à la fois de quartier général et de lieu de protection. En effet, les militants viennent s'y réfugier pour se protéger, entre autres, des travailleurs forestiers fâchés de voir leur travail constamment saboté. Le combat entre écologistes et bûcherons adopte parfois l'allure d'une véritable guerre, si bien que le camp s'apparente à un bunker improvisé :

Une carte topographique s'étalait à un bout, maintenue en place par une lampe de poche et un cendrier plein. L'autre moitié du rez-de-chaussée était encombrée d'un bric-à-brac : gilets de sauvetage, avirons, matelas de sol, duvets, moteurs hors-bord, boîte à outils, bottes, haches, agrès de pêche, scies mécaniques, binoculaires, filins d'Acier, cordes, gants de travail, pelles, machettes, couteaux de chasse, rouleaux de ruban adhésif, lampes halogènes, réservoirs d'essence, contenants d'huile à moteur, bidons de naphta liquide, bouteilles de gaz propane. Des vêtements imperméables achevaient de sécher sur des chaises [...] Plus loin, une carabine munie d'un télescope complétait le tableau. Un feu crépitait sourdement dans le poêle. Personne en vue (*JF* : 78).

Cette description pour le moins précise montre combien le campement sert de base où diverses stratégies peuvent être développées pour vaincre l'ennemi grâce à l'arsenal ici présenté. Également, usant de tactiques guerrières, les protestataires possèdent des espions disséminés partout le long de la côte du pacifique et même au sein de la Westop. Cette organisation, bien que par moment chaotique, est constituée de militants écologistes qui ont à cœur la cause de la préservation du territoire forestier de l'île Mere; selon eux, la nature ne doit en aucun cas être « humanisée » dans une optique commerciale. Comme lecteur, nous sommes témoins de ce lien passionné qui unit l'homme à la nature à plus d'une reprise. Quelques personnages risquent même leur vie pour défendre la cause : « Un médecin de Vancouver a commencé une grève de la faim... Un autre se dit prêt à s'étendre devant les bulldozers avec tous ses patients » (*JF* : 70), peut-on lire. Ce possible sacrifice humain expose l'impossibilité pour ces personnages de penser autrement l'humain que dans l'union qu'il forme avec la Terre; s'ils sont décidés à mourir pour leurs idées, c'est évidemment parce que le sort des forêts leur est inextricablement lié.

Ainsi, les principales actions des écologistes se résument à de bruyantes manifestations et au sabotage du travail des bûcherons de la Westop. Cette dernière stratégie provoque rapidement la dissension chez le clan des militants :

Les *spikers*³⁹ connaissaient le territoire à fond, opéraient de nuit, et demeuraient insaisissables.[...] Cette tactique était loin de faire l'unanimité, y compris chez les opposants à la coupe. Une porte-parole des Amis du détroit de Cloquat se dissocia publiquement des actions des *spikers*, en qualifiant le procédé de « répugnant » (JF : 86).

Voilà bien le grand paradoxe des écoterroristes : afin de protéger les arbres des scies mécaniques de la Westop, ces radicaux sont prêts à blesser les résineux, voire à contribuer à leur mort. C'est dire qu'ils vivent en complète contradiction avec le principe de solidarité profonde censé les relier à la nature. Les écologistes réalisent leur combat de façon si spectaculaire qu'ils deviennent rien de moins qu'une véritable attraction touristique. Du moins, c'est ce que constate Ti-Luc :

À travers la lentille, je vis apparaître un des bateaux normalement utilisés pour l'observation des baleines, avec une douzaine de visiteurs à son bord. L'un d'eux pointait ses jumelles dans ma direction, comme dans la célèbre toile de Colville.[...] le bateau de la Northwest Pacific Cruises était venu virer à une soixantaine de mètres du bord, et les touristes mitraillaient la rive. » (JF : 106-107).

Par ailleurs, il n'est pas surprenant d'apprendre par la bouche d'un personnage que les contestations sont depuis leur début établies sous le signe du spectacle :

[L]e premier jour, je suis tombé sur une petite mise en scène. Une *simulation*, comme ils disent. Les bûcherons tenaient des scies mécaniques, mais ce n'étaient pas des vrais bûcherons. Les écologistes, eux, étaient des vrais écologistes jouant leur propre rôle. Ensuite, t'avais les types de la police montée. Eux aussi étaient des faux. Les vrais agents, eux, suivaient l'action le long des lignes de côté, et ils prenaient des photos. Il y avait même des spectateurs qui applaudissaient! Et moi, je regardais tout ça, et

³⁹ Cellule écoterroriste qui plante de longs clous spiralés dans le tronc des arbres, rendant ainsi le matériau invendable.

je me disais : tout le monde joue à quelque chose, ici, alors. Et presque tout le monde arrive à prendre son pied. (JF : 107).

Si « tout le monde arrive à prendre son pied » (JF : *id.*) dans ce grand jeu incarné par la bataille de l'île Mere, il faut savoir que les contestataires seront sévèrement blâmés par le Hope four, un groupuscule anarchiste et écologiste qui se dissocie du mouvement qu'il accuse d'être guidé par un esprit de commerce. Le Hope four expose ainsi sa position dans un interminable communiqué qui, vu sa longueur, est ici retranscrit en partie :

[N]ous nous voyons dans l'obligation de nous dissocier de la manière la plus véhémente des événements ayant présentement cours à Edge Bay, événements que des scribes naïfs et persistants s'entêtent à appeler *bataille* de l'île Mere. Les protestataires qui y campent, et les membres de l'Association des amis du détroit de Cloaquat, font fausse route, et ils s'en apercevront bien assez tôt, mais nous tenons tout de même à faire cette mise au point : nous n'avons rien à voir avec cette organisation, ni avec ses dirigeants, ni avec aucun occupant du prétendu campement non-violent établi sur les rives de l'île Mere.[...] Nous considérons que ce n'est pas en invitant des experts manipulateurs des désirs de la masse comme Brett Gore et Gloria Grace Greenway [...] que les protestataires vont arriver à régler leurs problèmes. Attirer l'attention, ça oui! Mais grâce à quoi? À encore plus de manipulation! Avec ces invitations adressées aux plus grosses pointures du Marché des illusions, les Amis du détroit semblent donc avoir bel et bien choisi leur camp. Ils se rangent désormais sans aucune vergogne du côté des manipulateurs des désirs de la masse, et nous ne pouvons que manifester notre surprise incrédule devant les méthodes qui rappellent davantage les procédés d'abrutissement global propres à la publicité sous toutes ses formes qu'une action non-violente dirigée contre une cible qui le mérite, soit les exploiters et usurpateurs sans scrupules de nos richesses naturelles [...] (JF : 120-121).

Pour paraphraser les paroles de Forward Fuse, il est évident que dans le roman « le mal qui ronge toute chose à la base, c'est le commerce » (JF : 183). Incontestablement, le roman expose bien comment ce « vice » atteint même les militants écologistes qui se battent, rappelons-le, paradoxalement contre cette idéologie du commerce.

On le remarque, le mouvement écologiste présent dans *Le joueur de flûte* s'avère en fait une microsociété de spectacle où le discours, quasi absent de tout le récit, se voit

évacué par son penchant plus clinquant, l'action militante. Néanmoins, nul ne peut prétendre que ces opérations ne sont pas guidées par une volonté politique des écologistes de faire cesser le massacre des forêts de l'île. Dans le meilleur des mondes, ils aspirent à retrouver un état primitif où l'homme et la nature parviendraient à vivre dans un rapport harmonieux. Pour reprendre les mots de Luc Bureau, les écologistes rêvent au « pays de la nature originelle, des forces insoumises, des forêts excessives et indisciplinées⁴⁰ »...

Le discours des Autochtones

La dépossession est avant tout un problème d'ordre colonial et politique. C'est un processus d'élimination systématique de l'attachement d'un peuple à sa terre, d'anéantissement de sa mémoire et de sa culture.

Basma El Omari,
Le Soi et l'Autre. L'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels.

Contrairement aux écologistes qui n'hésitent pas à confronter les autorités et même à saccager le travail des bûcherons de la Westop-Pacific, les Autochtones résistent pacifiquement au déboisement de l'île Mere. Toutefois, cette posture ne signifie pas pour autant qu'ils incarnent une figure de « sage », trait que l'imaginaire leur attribue trop souvent. En effet, à plusieurs reprises nous apprenons que « les mauvaises langues prétendent [que le chef Boile] a un arsenal planqué quelque part » (JF : 69), ce qui laisse

⁴⁰ BUREAU, Luc, *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Dossiers Documents », 1984, p. 12.

présager que les Autochtones pourraient à tout moment se rebeller avec violence. D'ailleurs, devant cette éventualité, le chef Boile déclare avec aplomb que « s'il devait y avoir un bain de sang, ce sera la faute à l'homme blanc » (JF : 58). Pour l'instant, toutefois, la résistance des bandes se manifeste calmement, malgré la menace d'un exode forcé qui plane constamment sur eux.

C'est avec une économie de mots que les Indiens revendiquent leurs droits territoriaux, mais chacun des termes qu'ils emploient possède une réelle charge politique. Ainsi, quand on lit qu'un chef déclare aux autorités et aux travailleurs forestiers que l'île « est [leur] jardin, et [que] ces arbres [leur] *appartiennent* (nous soulignons) » (JF : 73), on saisit dès lors que, sur le plan légal, les Autochtones pourraient à tout moment obtenir le droit de propriété de l'île Mere s'ils parviennent à prouver qu'ils ont occupé ce territoire bien avant l'arrivée des Blancs. Par ailleurs, la métaphore du jardin apporte un point de vue lumineux sur la vision du territoire des Autochtones, parce qu'elle renvoie directement à l'idée du paradis terrestre où les arbres poussent non seulement pour les fruits qu'ils offrent, mais aussi parce qu'ils sont agréables à contempler. Voilà qui traduit bien le lien édénique qui unit la tribu Onani's à cette nature insulaire.

Au cours du combat, les écologistes et les Autochtones feront face à un porte-parole du ministère des Forêts leur déclarant que le campement occupe un site illégal et qu'à la première occasion, il devra être démoli. C'est encore le chef Boile qui riposte en proclamant Edge Bay⁴¹ « *parc tribal* » (JF : 77). Cette appellation, créée et employée véritablement par les Premières nations de la Colombie-Britannique en 1984, est « un

⁴¹ Nom de la baie où se trouve le campement.

moyen de protéger leurs territoires ancestraux contre l'extraction des ressources⁴²», garantissant ainsi la survie de leur culture. On le voit, le poids politique des Autochtones est manifeste dans ce roman de Hamelin et, au-delà d'un simple conflit entre exploiteur et exploité, c'est toute la dimension d'appartenance et de dépossession qui se joue. Mais malgré tout le pouvoir des Autochtones, la Westop-Pacific, appuyée par différents paliers du gouvernement, ne plie pas l'échine devant ces protestations, car elle sait pertinemment que « si [elle] cède ici, à l'île Mere, elle va se retrouver avec un paquet d'autres foyers de rébellion sur les bras » (*JF* : 83), car les Autochtones « réclament 90 pour cent de la Colombie-Britannique » (*JF* : *id.*). L'île, qui « est en train de devenir un symbole » (*JF* : *id.*), est fixée du regard par plus de trois cents bandes autochtones qui n'attendent qu'une capitulation de la compagnie pour revendiquer à leur tour leurs droits ancestraux. Nous verrons dans la prochaine partie de notre analyse que les efforts des Onani's auront été vains, parce qu'il existe un pouvoir plus grand que le droit légal, à savoir, la Loi du marché.

En terminant, nous nous en voudrions de laisser figurer que Louis Hamelin a peint un portrait sans nuances où « bons » et « méchants » s'entredéchirent. L'écrivain, qui prétend que « le romancier est une sorte de critique social⁴³ », dit vouloir se méfier de condamner uniquement « l'ennemi, qu'il s'agisse d'une compagnie forestière, des grandes banques ou des politiciens⁴⁴ ». De toute évidence, il a réussi ce pari, car bien qu'il exhibe le lien fusionnel qui unit les Autochtones à la nature et expose leur résistance passive, il

⁴² AFFAIRES INDIENNES ET DU NORD CANADA, [En ligne], 17 mars 2009, <http://www.ainc-inac.gc.ca/> (Page consultée le 19 mars 2009).

⁴³ Voir VIGNEAULT, Alexandre, « L'imagination au pouvoir », *La Presse*, 4 novembre 2001, p. B2.

⁴⁴ *Idem.*

s'arrête également à les présenter comme « ceux qui ont pratiquement inventé la course à la consommation » (JF : 117)⁴⁵. En effet, collaborant à l'industrie touristique par la vente de petits totems et divers souvenirs « exotiques », les Onani's possèdent également une scierie sur la côte du Pacifique; c'est dire qu'ils sont eux aussi happés par la frénésie du Marché. D'ailleurs, on constate également cette dimension mercantile dans l'extrait où Ti-Luc monte dans l'embarcation du « passeur », un vieil Autochtone :

L'Indien qui se trouvait à la barre annonça sans me regarder : « Vingt dollars par personne. » Le trajet dura une dizaine de minutes. L'Onani's me vendit deux fois le prix une bière en cannette pêchée dans une glacière sous un des bancs de la chaloupe. (JF : 136).

Chez Hamelin, cet art de nuancer amène la fiction au-delà du simple roman à thèse, piège qu'il vaut mieux éviter : le romancier présente ainsi les idéologies comme des cases qui peuvent s'interpénétrer tout en montrant que, finalement, l'humain vit parfois en pleine contradiction avec ses convictions qu'il croit pourtant profondes. Nous verrons par contre dans le prochain segment que l'auteur a peut-être échoué dans sa tentative d'éviter tout manichéisme, car il est difficile de tracer un portrait plus noir que celui qu'il offre de la compagnie forestière.

*

⁴⁵ Rappelons-nous qu'il en est de même chez les écologistes avec la présence plus sombre des écoterroristes..

De l'exploitation du territoire

Les lignes droites de la géométrie pénètrent dans les forêts des Lumières, et les chemins de la méthode l'emportent.

Robert Harrison,
Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental.

Le mal qui ronge toute chose à la base, c'est le commerce.

Louis Hamelin,
Le joueur de flûte.

La Westop-Pacific, compagnie forestière fictive, suscite l'ire de nombreux groupes environnementalistes alors qu'elle s'apprête à « raser 90 pour cent des huit mille hectares de l'île » (JF : 112). Possédant « un dossier long comme ça d'entorses aux lois, pour pratiques abusives et gaspillage éhonté » (JF : 35), elle ne lésine pas sur les moyens pour convaincre les gouvernements et la population générale du bien-fondé de son entreprise. Pur produit de la conception utopique de la nature, la forestière réduit les arbres à « leur statut le plus littéral : le matériau bois⁴⁶ » et revendique son droit de coupe par le recours aux lois du marché. En effet, nous verrons que se déploie une puissante rhétorique persuasive servant à appuyer la légitimité du projet, rhétorique où prédomine évidemment l'argument économique. Mais avant de passer à cette étape de notre analyse,

⁴⁶ HARRISON, Robert, (trad. de Florence Naugrette), *Forêts : essai sur l'imaginaire occidental*, Paris, Flammarion, 1992, p. 167.

quelques précisions concernant les origines de l'exploitation forestière doivent d'abord être apportées.

La forêt des Lumières

Dans son ouvrage *Forêts : essai sur l'imaginaire occidental*, Robert Harrison explique la genèse de la culture arboricole telle que nous la connaissons aujourd'hui en situant ses origines au siècle de Diderot. Ses travaux nous apprennent effectivement que c'est durant cette période que « la méthode et les lois de l'économie conspirent pour s'appropriier les forêts sous couvert du concept général d'utilité⁴⁷ » et que naît la mathématique des forêts, « une science technique permettant aux forestiers de calculer le volume de bois d'un site donné, de prévoir à long terme le taux de croissance des forêts, et d'établir un calendrier d'abattage des arbres d'après des tables mathématiques⁴⁸ ». On le constate, la foi humaniste engendre une nouvelle mentalité qui érige l'Homme « comme maître et possesseur de la nature⁴⁹ ». Ce point de vue anthropocentrique se traduit notamment par un essor fulgurant de l'exploitation des forêts à partir de la fin du XVIII^e siècle et qui marque, dès lors, le triomphe de la science au détriment de la nature. De toute évidence, il semble que les chemins de la Méthode l'aient emporté, puisqu'encore aujourd'hui, le domaine de la déforestation est largement dominé par cet héritage culturel.

⁴⁷ HARRISON, Robert, *op. cit.*, p. 167-168

⁴⁸ *Ibid.*, p. 186.

⁴⁹ DESCARTES, René, *Discours de la méthode* (1637), 6e partie, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1966, p. 168.

Les gestionnaires forestiers du *joueur de flûte* sont évidemment guidés par cette idéologie vieille près de trois siècles et, comme l'écrit Luc Bureau à propos du discours utopique, il « assimile la nature aux lois de la *raison* (nous soulignons)⁵⁰ ». Cette genèse de l'exploitation forestière permet d'interpréter les discours des différents agents de la compagnie.

L'art de persuader

Tout au long du récit, la Westop-Pacific se retrouve bien malgré elle au centre d'une polémique : les Autochtones, soutenus par des écologistes, refusent que l'île Mere, « couverte d'une des dernières forêts vierges encore intouchée de la région » (*JF* : p. 36), soit exploitée par une quelconque compagnie forestière. L'ampleur du conflit est telle que la Cour supérieure accorde à la Westop une injonction visant à interdire aux nombreux protestataires la nuisance aux opérations. Le recours légal n'apportant pas l'effet escompté – les protestataires refusent de quitter l'île – plusieurs représentants de l'entreprise tentent d'augmenter leur capital de sympathie par l'entremise d'une large campagne médiatique. Paul Bunyan, le chef des opérations, accorde une entrevue à un journal où il affirme que

la controverse qui entoure cette île touche à la vocation future de nos sociétés... En plus des emplois dont dépend la santé économique de toute une région, elle remet en cause la volonté même de maintenir une société industrielle. (*JF* : 82)

⁵⁰ BUREAU, Luc, *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Dossiers Documents », 1984, p. 35.

On le constate, la nature des arguments relève essentiellement du discours économique, car le dirigeant tente de faire comprendre que, dans une logique néolibérale, s'opposer à l'idée de profit relève du contresens, voire de l'aporie. Fin démagogue, Bunyan séduit les masses afin de gagner leur faveur à plus d'une reprise, la plus remarquable se trouvant dans un communiqué faisant le point sur la position officielle des dirigeants de la compagnie à la suite d'attentats écoterroristes commis par une cellule radicale du clan écologiste :

Cette situation est extrêmement épineuse et regrettable, puisque, non contents de priver de leur gagne-pain de braves pères de famille dont les emplois supportent l'économie de toute une région, voilà maintenant qu'on attende à leur vie et à leur sécurité. C'est exactement comme si on mettait du poison dans leur nourriture. (JF : 87).

Ce discours populiste rappelle que derrière chaque bûcheron se cache un père de famille garantissant la sécurité financière à ses enfants. Une fois de plus, la compagnie tente de mettre au jour la méprise des écologistes et n'hésite pas à les accuser, de façon à peine dérobée, d'être de potentiels assassins. Les responsables de l'entreprise cherchent principalement à discréditer les actions de ceux qui s'opposent à l'exploitation des forêts de l'île Mere en insistant vigoureusement sur les retombées économiques d'un tel projet d'envergure. Il faut dès lors préciser que si la pêche procurait autrefois bon nombre d'emplois et générerait d'immenses profits, ce n'est malheureusement plus le cas à ce moment. En effet, la région tente de se redresser en misant désormais sur un tourisme de masse qui propose restaurants, auberges, observations des baleines et boutiques de souvenirs. L'économie étant fragilisée depuis la disparition des bateaux de pêcheurs, résister au défrichement de l'île Mere revient à se ranger contre la vertu, soit la survie de toute une région.

Il est fascinant de constater à quel point la nature est complètement évacuée de l'argumentaire de la Westop-Pacific, qui envisage avant tout la forêt en termes de production et qui ne se soucie en aucun temps de l'empreinte écologique de ses opérations. D'ailleurs, le récit nous apprend que la compagnie

ras[e] tout et ramass[e] seulement les plus gros arbres avant de mettre le feu au reste pour cause de *non-rentabilité* (je souligne). Après, histoire de préserver son image publique, elle empêch[e] les petites compagnies sous-traitantes de venir profiter des restes. On laiss[e] pourrir assez de bois pour bâtir une maison sur chaque acre exploitée. (JF : 62).

À ce propos, le seul moment où elle évoque la possibilité de ménager certaines friches, c'est dans le but avoué « d'épargner, dans la mesure du possible, les zones les plus exposées aux regards des touristes » (JF : 112).

Dans cette recherche de contrôle absolu, nous devons retenir que les responsables de la Westop-Pacific adoptent un point de vue anthropocentrique en se dressant *au-dessus* de la Terre : ils agissent, ainsi, « comme des pirates sur un navire étranger dont [ils se sont] rendus maîtres⁵¹ », navire incarné dans le roman par le territoire forestier de l'île Mere. Cette posture nous rappelle évidemment que le célèbre énoncé de Descartes – rendre l'Homme « comme maître et possesseur de la nature » –, apparaît comme le leitmotiv de cette compagnie. Finalement, le roman de Hamelin nous montre assurément que ces utopistes de l'aménagement de l'espace sont guidés par un désir de domestication de la nature encouragé par l'appât du gain immédiat.

Même si la Westop-Pacific perd quelques avantages au terme de cette bataille – elle dit vouloir maintenant être prête à se contenter de seulement « trois mille cinq cents hectares, à raison d'une centaine par année pendant trente-cinq ans » (JF : 112), le roman

⁵¹ BUREAU, Luc, *La Terre et Moi*, Montréal, Éditions du Boréal, 1991, p. 16.

laisse présager qu'elle remporte néanmoins la victoire. En effet, tout porte à croire que la loi du commerce pourrait triompher, car à la fin du récit les forces policières pénètrent l'île et arrêtent tous les protestataires. Finalement, pour reprendre les mots d'un personnage, le roman nous montre que « la grande victoire du pouvoir [...], c'est d'avoir réussi à privatiser l'Utopie » (*JF* : 36). En somme, il résulte en grande partie que dans ce conflit territorial, la puissance des utopistes l'emporte sur la vision édénique des environmentalistes et des Autochtones.

*

Un univers dysphonique

Le joueur de flûte de Louis Hamelin expose magistralement comment le roman de la route est florissant d'un point de vue strictement *dialogique*. En effet, nous avons vu qu'un même enjeu politique pouvait être perçu, interprété et émis par diverses voix, tantôt en accord, tantôt en désaccord. Le romancier a fait le choix de placer au cœur de son roman un conflit idéologique qui reposait essentiellement sur une vision antagonique du territoire et cette multitude de points de vue ne pouvait qu'apporter une richesse à la lecture des trois thèmes politiques que nous nous étions proposé d'aborder.

Tout au long de ce chapitre, nous avons donc tenté de mettre au jour les diverses relations qu'entretenaient les personnages à l'égard du territoire de l'île Mere. L'analyse du thème de la migration aura permis de comprendre en quoi l'île, symbole de toutes les utopies, agissait comme un véritable aimant pour une quantité de personnages et, surtout, pourquoi elle était considérée par plusieurs comme l'ultime *cité idéale*. Nous devons

également souligner que la migration, ce merveilleux voyage dans l'ailleurs, aura eu un effet bénéfique sur Ti-Luc, personnage central du roman. Effectivement, comme tout voyage transforme l'identité du nomade, Ti-Luc ne fait pas exception puisque s'est déroulée sous nos yeux une véritable métamorphose identitaire; partir vers l'ouest fut, pour lui, partir véritablement à la conquête de soi.

Mais surtout, nous avons étudié deux thèmes majeurs qui coiffent le roman en entier, soit la question de l'environnement et du commerce. Nous avons montré que les discours environnementaux réactivent essentiellement le fameux mythe de l'*Éden* selon lequel la nature doit être protégée de l'humain cartésien, et que les discours commerciaux, quant à eux, sont fortement encouragés par une vision utopique du territoire, *Utopie* qui se concrétise par une ultime domestication des forêts de l'île Mere.

Cette lecture du *Joueur de flûte* aura mis au jour au moins deux aspects importants : d'abord présenter une vision du territoire plurielle et démocratique et, ensuite, apporter une lumière sur les origines des conflits environnementaux qui ne sont pas, comme chacun le sait, uniquement l'apanage de la fiction.

* * *

CHAPITRE II

De la détresse et de l'enchantement dans *La logeuse* d'Éric Dupont

Le texte est (devrait être) cette personne désinvolte qui montre son derrière au *Père Politique*.

Roland Barthes,
Le plaisir du texte.

Éric Dupont livre, avec *La logeuse*, un roman où la beauté poétique côtoie la satire grotesque. Tout comme *Le joueur de flûte*, ce deuxième ouvrage du jeune auteur regorge de péripéties et de scènes totalement inoubliables, tout en proposant de nombreuses réflexions sur des sujets concernant autant la Révolution tranquille que la floraison des cactus de Noël ! Bref, ce roman à tiroirs emprunte divers sentiers qui rendent parfois difficile la tâche d'en faire une analyse concise et cohérente. Toutefois, cet éclatement, cette surenchère et même ces digressions n'enlèvent rien à l'immense plaisir que procure la lecture du roman qui « se lit d'un trait, comme on fait cul sec d'un alcool rare et particulièrement enivrant⁵² ».

La forme qu'empruntera ce chapitre sera donc en partie à l'image du roman de Dupont, plus éclatée que celle de notre chapitre précédent. Nous aborderons toutefois nos trois thématiques politiques avec la même rigueur. Ainsi, dans le volet « Environnement », nous proposerons une écologie des principaux milieux humains et

⁵² FORTIN, Marie-Claude, « *La logeuse*. Un bonheur de lecture », *La Presse*, dimanche, 23 avril 2006, p. 13 du cahier « Arts et spectacles ».

une analyse des voix qui les peuplent, pour ensuite nous attarder aux nombreux rôles actantiels de la nature. Le thème de la « migration » se dévoilera, quant à lui, essentiellement à travers le voyage initiatique qu'effectue Rosa et le problème de l'exode rural dont souffre Notre-Dame-du-Cachalot. Pour finir, nous aborderons la question du « commerce » par le biais de l'étude des dures réalités économiques propres aux régions rurales et à la métropole.

*

De la géographie humaine

La nature et l'art sont trop grands pour viser des fins particulières.

Goethe,
cité dans *Rousseau, Kant, Goethe. Deux essais*
d'Ernst Cassirer.

Le *Joueur de flûte* de Louis Hamelin était tout indiqué pour l'analyse écocritique, puisque son intrigue reposait essentiellement sur un drame environnemental. Même si tout militantisme écologiste est évacué de ce roman de Dupont, il n'en demeure pas moins qu'il possède une portée écocritique, car la notion de « médiance » y est manifeste.

Augustin Berque apporte la définition suivante du concept :

Ce terme de médiance vient du latin *medietas*, « moitié ». Il signifie que notre être est constitué de deux « moitiés » indissociables, et relatives l'une à l'autre, dont l'une est notre corps (individuel), et l'autre notre milieu

(collectif), à savoir une combinaison de systèmes écologiques, techniques et symboliques⁵³.

Ainsi, comme le souligne un peu plus loin Berque, « nous sommes notre milieu⁵⁴ », ce qui revient à dire que l'environnement a une incidence directe sur la construction identitaire des humains. Dans cette analyse de la thématique environnementale, nous proposons donc de montrer en quoi Notre-Dame-du-Cachalot, petit bastion socialiste, incarne un idéal utopique qui encourage le sentiment d'appartenance. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur quelques bases théoriques de Raymond Trousson, l'un des premiers penseurs à avoir offert une histoire de la pensée utopique dans une perspective littéraire⁵⁵.

Dans *La logeuse*, deux principaux milieux s'opposent : le monde rural, incarné par Notre-Dame-du-Cachalot, et le monde urbain, symbolisé par Montréal. Nous présenterons les principaux discours entretenus par ces deux solitudes à propos de leur milieu opposé. Nous y verrons que la force des préjugés encourage indubitablement les propos réducteurs et stéréotypés. Finalement, parce que « la littérature constitue une formidable prise sur l'imaginaire humain en ce qui concerne la nature⁵⁶ », nous mettrons en lumière les différentes implications de celle-ci dans l'existence des principaux personnages en étudiant les rôles actantiels de divers éléments naturels, tels que le vent, la mer et la course migratoire des oies blanches.

⁵³ BERQUE, Augustin, « Milieu et identité humaine », *Annales de géographie*, nos 638-639, 2004, p. 394.

⁵⁴ *Ibid.* p. 395.

⁵⁵ TROUSSON, Raymond, *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1975, 296 p.

⁵⁶ LE NARRATIF ET LE NATUREL. *Le site de l'écocritique au Québec*, [En ligne], 16 décembre 2008, <http://www.ecocritique.ca/> (Page consultée le 26 mai 2009).

En pays d'utopie

Dans *Voyages aux pays de nulle part*, Raymond Trousson recense les nombreux caractères généraux du genre utopique⁵⁷. *La logeuse* en renferme plusieurs mais, aux fins de notre analyse, nous en retiendrons cinq principaux, soit *l'insularisme*, *le Législateur*, *l'uniformité sociale*, *le bonheur collectif* et *le dirigisme*. Mais d'abord, quelques précisions concernant Notre-Dame-du-Cachalot doivent être apportées.

Ce village gaspésien, mais totalement fictif⁵⁸, représente « l'achèvement le plus méconnu du rêve politique socialiste d'inspiration marxiste⁵⁹ ». Effectivement, au cours des années 1970, dans une volonté de préserver et encenser l'idéologie marxiste, le MERDIQ (le ministère des régions désolées et isolées du Québec !), instaure « à l'échelle d'un village la preuve irréfutable que le paradis socialiste [est] réalisable, et ce, sans faire subir à la population les navrantes persécutions staliniennes » (L : 12). Ainsi, les habitants de Notre-Dame-du-Cachalot deviennent de véritables rats de laboratoire d'une expérience politique dont ils ignorent complètement l'existence :

Le jour où tous croiraient le communisme mort et enterré, le jour où le grand « M » jaune illuminerait même La Havane et Pyongyang, le jour où la dernière cellule du parti disparaîtrait faute d'adhérents, on dévoilerait la vérité sur Notre-Dame-du-Cachalot ; et le monde entier, honteux de son erreur, renverserait le courant de l'Histoire pour reproduire à l'échelle globale le succès de ce petit village de la côte gaspésienne. (L : 12-13)

⁵⁷ Au chapitre précédent, nous avons eu recours à « l'utopie » selon la conceptualisation qu'en a faite le géographe Luc Bureau. Cette fois-ci, bien qu'il s'agisse encore une fois d'utopie, la définition que propose Trousson en est une tout originale.

⁵⁸ Il est évident ici que l'auteur crée un jeu intertextuel, car sa biographie indique qu'il a grandi à Notre-Dame-du-Portage, un petit village côtier de la Gaspésie...

⁵⁹ DUPONT, Éric, *La logeuse*, Montréal, Marchand de feuilles, 2006, p. 12. Toutes les références se rapportant à cet ouvrage seront désormais présentées dans le corps du texte, entre parenthèses et désignées par le sigle L, suivi du numéro de page.

Le roman nous transporte presque trente ans plus tard où l'on constate que les fruits de la victoire tardent toutefois à venir. Dans les prochaines lignes, nous verrons que, dans ce monde quasi totalitaire, utopisme ne rime pas nécessairement avec humanisme.

Raymond Trousson soutient que la caractéristique la plus commune de l'utopie est l'*insularisme*. Cependant, il précise que

l'insularisme utopique est avant tout une attitude mentale, dont l'île classique n'est que la représentation naïve. Il relève de la conviction que seule une communauté à l'abri des influences dissolvantes de l'extérieur peut atteindre la perfection de son développement⁶⁰.

Malgré que Notre-Dame-du-Cachalot soit un village côtier, il est néanmoins « insulaire » en raison de son caractère fermé sur lui-même. Par exemple, tous les habitants franchissant les limites du territoire sont photographiés par le fou du village et certains jugent que les parents devraient bannir leurs enfants qui quittent le nid, tout comme le font les goélands. Aussi, rappelons que la victoire de ce projet introduit en douce n'est réalisable qu'en l'absence d'influences extérieures, ce que le MERDIQ s'applique à mener. Bref, ce peuple trompé et manipulé possède cette « attitude mentale » dont nous entretient Trousson, attitude qui encourage grandement les chances de réussite du projet utopiste.

Cette utopie socialiste est implantée, comme on le sait maintenant, par le MERDIQ qui fait figure ici de *Législateur*. À la recherche d'un monde meilleur, c'est lui qui instaure « de bonnes lois qui, agissant sur un peuple neuf, feront des hommes bons et dignes de ces lois immuables⁶¹ ». Il n'est pas exagéré de considérer le programme

⁶⁰ TROUSSON, Raymond, *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1975 p. 20.

⁶¹ *Ibid.*, p. 22.

socialiste comme une utopie institutionnaliste, car la population doit suivre un certain nombre de règles que nous proposons d'examiner. *L'uniformité sociale* est l'une de ces lois auxquelles s'attachent spécifiquement les utopistes. Garante de l'Idéal, cette caractéristique implique que « chaque citoyen soit assimilé, identifié à l'État [...] [et] évit[e] à tout prix les divergences, les exceptions, les dissidences⁶² ». Dans ce monde où il vaut mieux refouler ses désirs de revendications, un personnage dérange énormément : Thérèse Ost, ancienne chef du Syndicat des travailleurs du papier. Là où la soumission est le mot d'ordre, cette tête forte ne craint cependant jamais de réclamer davantage pour les employés de la Petticoat Paper Co, une industrie qui garantit un salaire à quelque huit cents personnes, soit la quasi-totalité des citoyens de Notre-Dame-du-Cachalot. Mais dans les années 1980, les dirigeants sont contraints de fermer l'usine à cause de la chute vertigineuse de la valeur du papier. À partir de ce moment, presque tout le village s'entend pour faire

porter la responsabilité de la fermeture de l'usine de papier à Thérèse qui, au dire des anciens travailleurs, les avait entraînés à trop exiger de leur employeur. Pour ce lumpenprolétariat, la décision de la Petticoat prenait l'allure d'une punition divine plutôt que d'une décision d'affaire liée à la poursuite de profit. (L : 20)

Cette haine collective entraîne bien des malheurs pour la fille de cette syndicaliste détestée, Rosa Ost, nommée ainsi en l'honneur de la célèbre révolutionnaire Rosa Luxemburg. La jeune fille récolte en effet « chaque jour des échos de vieilles rancoeurs de la part des autres travailleurs » (L : 20). Mais puisqu'en pays d'utopie les dissidents doivent être éliminés – ils sont une menace pour la réussite du projet, Thérèse sera la première et unique victime d'une fuite de gaz. La mort précipitée de ce personnage hors

⁶² TROUSSON, Raymond, *op. cit.*, p. 22.

norme n'est certes pas innocente dans cette contrée où seule l'uniformité sociale doit régner.

Le principe de *bonheur collectif* doit également dominer, car en utopie, « chacun y sera heureux, mais à condition de l'être avec les autres⁶³ ». Cette prémisse apporte toutefois son lot de malheurs, car elle implique un devoir de transparence absolue; l'utopiste a en effet horreur du secret, parce qu'il renferme une trop grande part d'individualisme. Il n'est alors pas difficile d'imaginer tous les dérapages que peut entraîner cette doctrine totalitaire mais, à Notre-Dame-du-Cachalot, tous semblent s'accommoder de pratiques parfois dignes d'un scénario orwellien. À titre d'exemple, le courrier est une propriété collective et, à moins que la lettre ne porte la mention « secret », elle est lue à voix haute devant tout le village convié. Le bonheur collectif ne peut également s'atteindre qu'en l'absence d'inaction : « la cité utopique [doit] ressembl[er] à une ruche en activité incessante⁶⁴ », nous informe Trousson. La fermeture de la Petticoat Paper Co, condamnant « les habitants du village [...] à l'oisiveté » (L : 23), ébranle une fois de plus l'expérience de cette Utopie.

Si la description de ce village côtier s'apparente parfois à un théâtre burlesque, il faut savoir que le petit paradis socialiste ressemble par moment à un enfer. « L'utopie est par nature contraignante⁶⁵ » et un *dirigisme* resserré à l'endroit des habitants de la cité est alors de mise, à l'instar de toute utopie :

La vertu, devenue réflexe conditionné, y enserme l'homme dans un carcan, fait des automates évoluant dans des ruches géométriques. [...] Au nom d'un bonheur coercitif, l'homme est partout enchaîné, comptable à l'État de ses actes et même de ses pensées. Partout les décrets tombent comme

⁶³ TROUSSON, Raymond, *op. cit.*, p. 23.

⁶⁴ *Ibid.* p. 24.

⁶⁵ *Ibid.* p. 23.

des couperets dans une sorte d'ivresse de réglementation et d'uniformisation, où le moindre cas est prévu, où rien n'est laissé au hasard ni à l'initiative personnelle⁶⁶.

Un exemple flagrant de la répression qui sévit à Notre-Dame-du-Cachalot réside dans le triple assassinat de camarades ayant suscité l'envie ou la colère des utopistes. Le premier, dont la floraison hâtive du lilas avait agacé tous les habitants du village, fut lapidé à mort pour cet horrible crime horticole ! La seconde, quant à elle, fut aussi assassinée sauvagement, car « elle avait pris l'habitude de prophétiser les pires blizzards » (L : 14). Le troisième, un garçon de huit ans (!) condamné pour une « impardonnable trahison phonétique » (L : 16), fut atteint mortellement à l'occiput après s'être éveillé un matin « sans la moindre trace d'accent gaspésien » (L : 15). Voilà bien un dur constat d'échec pour ces utopistes qui souhaitaient créer le paradis socialiste en l'absence des horreurs staliniennes... De plus, dans une volonté de protéger l'esprit collectiviste du village, le MERDIQ veille à ce que Notre-Dame-du-Cachalot ne soit pas « pollué par les ondes radios et [l]es télé contemporaines » (L : 149). Il est clair que cette tactique sert une seconde fois à garder le bon peuple socialiste dans l'ignorance « de toutes les détresses et de tous les enchantements » (L : 148) du monde extérieur.

La soif de réglementation est également omniprésente dans cette contrée utopiste. En effet, à la frontière du village se dresse « un panneau de deux mètres sur trois mètres que le maire « élu à vie » (L : 25) et « Thérèse Ost avaient érigé, il y a longtemps, sur les ordres du MERDIQ » (L : 48), panneau sur lequel est indiquée la marche à suivre pour ceux et celles qui renonceraient à l'utopie socialiste :

⁶⁶ TROUSSON, Raymond, *op. cit.*, p. 23.

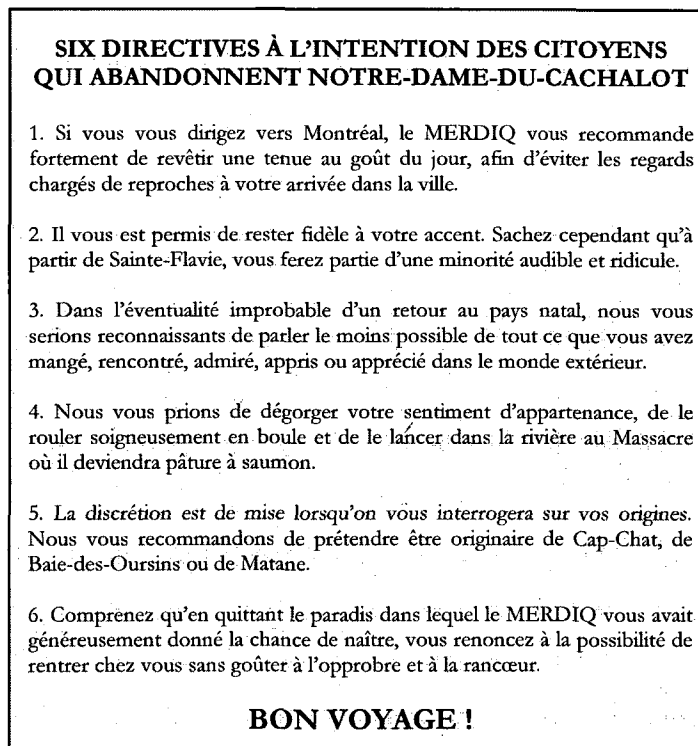


Figure 3.1 – Exemple de *dirigisme*

À Notre-Dame-du-Cachalot, peut-on constater, tout est entièrement codifié et réglé telle une montre suisse. Les libertés individuelles et la nature insoumise de ses citoyens sont sévèrement punies, car l'utopie exige une stricte obéissance au législateur tout-puissant.

Enfin, il faut très certainement voir dans ce portrait loufoque une métaphore de l'étroitesse d'esprit dont souffrent parfois les petits milieux. Cette utopie, bien que caricaturale, reproduit néanmoins la mentalité *main street*, cet « esprit provincial de gens qui, faisant partie d'une petite communauté très orthodoxe, s'attendent à ce que tous les habitants se conforment aux normes déjà établies⁶⁷ ». Ce portrait montre également les conséquences navrantes qui découlent de cette mentalité : l'intolérance, la peur de

⁶⁷ LEBLANC, Gisèle, « La mentalité "Main Street" dans "Each Man's Son" de Hugh MacLennan et "Poussière sur la ville" d'André Langevin », *Revue de l'Université de Moncton*, 21, no 2, 1988, p. 47-48.

l'Autre, le rejet de l'excentrique et la fabrication de ghettos s'avèrent en effet être le fruit de l'ignorance de cette communauté rurale. Éric Dupont pose certes un jugement sévère envers les habitants d'un milieu qu'il a connu, mais nous verrons dans la partie suivante qu'il sait être tout aussi incisif à l'endroit de la population urbaine.

Voix rurales, voix urbaines

La ville et la campagne sont, depuis toujours, victimes de préjugés. Les uns ont une vision folklorique du milieu rural et de ses « habitants », tandis que les autres perçoivent le territoire urbain et sa population comme un carrefour abritant maniaques, voleurs et nombreux lieux de suspicion; c'est dire que se construisent autour de ces espaces plusieurs légendes provoquées par la méconnaissance de l'Autre. Dupont s'amuse à caricaturer cette vision naïve, voire carrément réductrice, qu'ont les personnages de ces deux milieux respectifs. C'est ainsi qu'avec tout l'humour dont il sait faire preuve, le romancier écrit dans les premières pages de son roman que le Québec tout entier reconnaît les gens de Notre-Dame-du-Cachalot

par leur incapacité à prononcer le phonème « k » qu'ils remplac[ent] presque toujours par le son « g », plus doux à leur gosier. Au village, on associ[e] toute prononciation plus dure du « k » à Montréal, donc à la *perdition* et à la *trahison* (nous soulignons) (L : 26).

Il est dès lors clairement établi que cette population perçoit la métropole non seulement comme un lieu maudit, mais aussi *ennemi*. Ainsi, lorsque Rosa se porte volontaire pour aller retrouver le vent d'ouest dans la grande ville, certains de ses concitoyens qualifient la jeune fille de « folle » (L : 45) tout en craignant que les Montréalais ne « l'abîment » (L : 45). Après tout, l'inexpérimentée rurale risque fort d'y « rencontrer

toutes sortes de gens bizarres » (L : 46), car « les choses sont tellement plus « kompliquées », en ville » (L : 46) ! Bien que risibles, ces jugements trahissent néanmoins une construction idéologique fondée sur l'inexpérience du contact de l'Autre, altérité représentée dans le cas qui nous occupe par le territoire urbain et sa jungle foisonnante.

On aurait tort de laisser croire que seuls les habitants de Notre-Dame-du-Cachalot tiennent des discours simplistes et empreints d'*a priori*, car tout au long du séjour de Rosa dans la métropole, les Montréalais ne cessent de souligner les différences de la campagnarde en plus de ressortir moult banalités sur les ruraux. Dans *L'idéologie raciste*, Colette Guillaumin explique bien ce phénomène : « Les catégories minoritaires sont dites et décrites, elles sont toujours annoncées, et à défaut de savoir *ce que* sont concrètement les minoritaires nous savons du moins *quels* ils sont. Ce sont précisément les nommés⁶⁸. » Mais nommés par qui? demande plus loin Guillaumin. Précisément par « le sujet social [qui] constitue le terme de référence de la relation entre le catégorisant et le catégorisé⁶⁹ », nous informe-t-elle. Ainsi, le caractère hétéronome de Rosa lui confère le statut d'objet de railleries de la part des Montréalais d'origine qui incarnent, dans ce cas-ci, le sujet social légitime⁷⁰. Mais *que nomment-ils* exactement? Plusieurs choses entre autres – ses robes à la mode de 1912, sa naïveté, voire son ignorance – mais plus spécifiquement son *accent* ou plutôt, comme un Acadien lui fait joliment remarquer, son « chant » (L : 195).

⁶⁸ GUILLAUMIN, Colette, *L'idéologie raciste : genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais ; 410 », 2002 Folio, 2002, p. 291.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 294.

⁷⁰ Le narrateur omniscient ajoute, quelques lignes plus loin, ce commentaire à propos du caractère hétéronome des ruraux en paysage urbain : « Nous les connaissons ces enfants des régions, nous voyons leurs gestes ruraux, leur manière de s'adresser à des étrangers comme à un frère. Ils envahissent nos villes. Ils parlent le sépia et suivent des yeux les ambulances que nous n'entendons même plus. » (L : 50).

La première rencontre de Rosa avec une Montréalaise se produit sur la route 132, alors qu'elle fait de l'auto-stop. La jeune gaspésienne demande gentiment à la conductrice si elle peut l'emmener « jusqu'à Rimousgui » (L : 51). Il n'en faut pas davantage pour qu'elle se fasse répondre d'un ton moqueur : « Rimousgui? Vous êtes du gouin vous han? » (L : 52). Jeanne Joyal, la chauffeuse, ajoute :

Écoute, Rosa, moué ça m'dérange pas là, mais là, tu t'en vas à Montréal, ok? Moué là, si j'étais toué, ch'frais mon gros possib' pour prononcer mes « k » comme du monde. Sinon ch't'avertis, tu vas passer pour une épaisse. Conseil d'amie ! (L : 55-56)

Alors qu'avant de quitter son berceau socialiste Rosa n'avait même pas conscience de cette différence phonétique pourtant fondamentale, elle est maintenant constamment confrontée à des remarques désobligeantes qui lui rappellent sans cesse sa *différence* : « On dit SPECTACLE ! (L : 85) », lui crie-t-on, ou encore, on lui offre de la morue salée alors qu'elle demande des « gongombres » (L : 97)... Rosa, à force d'exercices quotidiens, réussit toutefois à se débarrasser presque complètement de ce maudit accent qui la range dans le clan des minoritaires risibles et perd, ainsi, un fragment de son identité gaspésienne. Cette volonté d'assimilation l'incite même à « travers[er] le rue Jean-Talon au feu rouge, sans même regarder à gauche et à droite » (L : 151) afin de prouver à tous qu'elle peut être aussi Montréalaise qu'eux.

Le chant particulier de Rosa ne lui attire pas uniquement des railleries, car c'est grâce à lui qu'elle trouve rapidement un boulot aussitôt qu'elle pose les pieds dans la grande ville. En effet, cette berceuse gaspésienne évoque à l'oreille de son futur employeur, le propriétaire du *Butler Motor Hôtel*, « l'émerveillement qu'il avait ressenti quand il avait découvert la colonie de Fous de Bassan de l'île Bonaventure [...] le rocher Percé, les falaises de Forillon, un bateau de pêcheurs » (L : 67). La jeune fille, qui

comprend qu'une autre gaspésienne a auparavant « garanti un accueil chaleureux » (*L : id.*) à l'homme, possède donc un avantage sur les Montréalais d'origine, car ses paroles ressuscitent un doux souvenir. C'est également ce chant gaspésien qui charmera Réjean, un Acadien : « [...] quand j'ai entendu ton accent pour la première fois, c'est comme si je t'avais reconnue parmi mille autres oies », lui déclare-t-il, presque solennellement. Comme l'explique Janet M. Paterson dans *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, « l'altérité est un concept *relationnel* qui se définit uniquement par opposition à un terme du même genre⁷¹. » L'altérité de Rosa est pour ainsi dire à ce point remarquée, critiquée, voire dévalorisée par la majorité des urbains, que nous verrons la jeune fille complètement transformée à la fin du récit⁷². Assimilée aux majoritaires qui établissent les codes sociaux, elle pourra désormais se fondre dans la masse urbaine.

En terminant, il convient d'ajouter que Dupont expose magistralement tout au long de son roman combien la bêtise humaine est un phénomène universel : qu'elle n'est pas uniquement l'apanage des ruraux ou des Montréalais, mais qu'elle rejoint tout un pan de l'humanité. On le constate particulièrement dans ce passage où les colocataires de Rosa offrent une rude charge contre les habitants de leur pays d'accueil :

- Ils conduisent comme des fous !
- Ils ne respectent pas les piétons !
- Ils n'apprennent rien à l'école !
- Ils baragouinent une langue qu'ils veulent imposer à tout le monde !
- Ils sont gros !
- Leurs femmes sont des matrones !
- Leurs hommes sont des pleutres !
- Leurs hôpitaux tombent en ruines !
- Ils n'ont aucune classe !

⁷¹ PATERSON, Janet M., *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2004, p. 21.

⁷² Quelques nuances et précisions seront toutefois apportées dans la section « La révolution personnelle de Rosa ».

- Ils ont un humour exsangue !
- Ils ne comprennent rien, à part le hockey et les frites !
- Ils se font vivre par les immigrants !
- Ils n'arrêtent pas de se plaindre !

Au moment exact où cet échange crépitait dans la salle à manger de Jeanne Joyal, à des milliers de kilomètres de là, trois étudiants aïnais, assis dans un bar de Berlin venaient d'en arriver aux mêmes conclusions au sujet des Allemands en remplaçant le mot « hockey » par le mot « soccer ». À Toronto, deux Brésiliennes proféraient le même acte d'accusation envers la population du Haut-Canada en omettant le mot « frite ». En fait, en prêtant bien l'oreille, on discernait partout dans le monde un concert d'accusations adressées à tous par tous. (L : 202-203)

Enfin, *La logeuse* se donne véritablement à lire comme une fiction grinçante où la méconnaissance de l'Autre conduit ses personnages à proférer les pires stéréotypes. Ce portrait, généralement malheureux, ne gagnerait-il pas mieux à être plutôt lu comme un appel à la tolérance ou, mieux encore, comme un plaidoyer à l'ouverture de l'Autre? Voilà, nous semble-t-il, deux discours moraux essentiels dans le roman de Dupont et c'est précisément l'utilisation du mode humoristique qui épargne à l'œuvre l'étiquette peu enviable d'appartenir à une littérature de « bons sentiments ».

Du sublime de la nature

Divers éléments de la nature occupent un rôle signifiant dans la vie des personnages de *La logeuse*. Tantôt, l'absence de vent suscite la crainte des villageois de voir leur contrée annihilée, tantôt une nuée d'oies en plein boulevard Saint-Laurent hypnotise la foule qui vit un véritable moment épiphanique à la vue de ce paysage surréel. Dans un cas comme dans l'autre, il en ressort que le caractère sublime de la nature renvoie aux personnages le miroir de leur propre faiblesse.

Emmanuel Kant, dans *Critique de la faculté de juger*, soutient que la *grandeur* est la caractéristique qui définit le mieux le sublime. Le spectacle du chaos, les désordres sauvages ou encore la violence destructrice sont des phénomènes naturels dits sublimes, car leur théâtre en est un à la fois attirant et effrayant⁷³. Alors que le *beau* est simplement agréable à contempler, le sublime, quant à lui, confronte l'œil de celui qui regarde en lui reflétant toute son impuissance. Dans *La logeuse*, le sublime s'observe à plusieurs reprises et provoque en majeure partie un sentiment d'horreur dans l'esprit des personnages. Rappelons entre autres que Notre-Dame-du-Cachalot « devint une immense chambre à gaz à ciel ouvert » (L : 37) lorsque s'échappa l'Ennui et que Thérèse Ost, la mère de Rosa, fut victime « des vapeurs mortelles [qui] s'échappèrent du geyser » (L : 35). C'est également la nature qui enlève à la jeune gaspésienne son père, noyé en mer lors d'un jour brumeux. Mais l'exemple le plus manifeste du pouvoir sublime de la nature sur l'humain se trouve dans l'enjeu central du roman, celui qui précipite Rosa dans sa folle excursion à Montréal. C'est en effet l'addition de deux phénomènes naturels incompatibles - une fuite de gaz et la disparition du vent, qui transforme Notre-Dame-du-Cachalot en mouvoir. Il est clair que dans ce « paysage de désolation » (L : 38), les habitants ne possèdent aucun pouvoir sur ce déchaînement naturel. Ainsi, l'horrible spectre de la mort rôde tout autour et seul le retour du vent peut assurer la survie des citoyens socialistes; voilà qui prouve combien l'humain est impuissant devant le soulèvement d'une nature rebelle.

⁷³ Voir KANT, Emmanuel, « Analytique du sublime », dans *Critique de la faculté de juger* (trad. de Alexandre J.-L. Delamarre, Jean-René Ladmiral, Marc B. de Launay, Jean-Marie Vaysse, Luc Ferry et Heinz Wismann), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio essais », 1985, p. 181-207.

Si la nature s'avère parfois hostile, elle apporte néanmoins aussi ses moments de grâce, notamment pour le personnage de Rosa. Bien que ce soit la mer déchaînée qui lui enlève un père, c'est aussi elle qui lui rend par la suite une grand-mère, Zénoïde, qui ne s'exprime que par proverbes : prise dans un bloc de glace échoué sur le rivage, la petite vieille finit malgré tout par retrouver l'usage de la parole grâce aux « eaux glaciales du golfe Saint-Laurent [qui] l'avaient préservée de la putréfaction » (L : 10). Thérèse Ost la sacre alors « Grand-mère à titre honorifique de sa fille » (L : 11) et les trois femmes vivent désormais sous le même toit. La jeune Rosa, à la recherche du vent d'ouest perdu, s'aventure une fois de plus sur le rivage où un bigorneau lui sert d'oracle : « Montréal, le vent vient de Montréal » (L : 38), lui murmure le coquillage. Se sentant « investie d'une mission de vie » (L : 41), elle part donc vers la métropole afin de ramener le précieux vent et, ainsi, honorer la mémoire de sa mère. Finalement, si l'absence de vent transforme Notre-Dame-du-Cachalot en chambre à gaz, c'est aussi grâce à ce phénomène inusité que le trajet migratoire des oies sera dévié en plein boulevard Saint-Laurent. Cette scène, l'une des plus magnifiques du roman, fera vivre au flot présent un véritable moment de communion :

Personne ne pensait à parler. On essayait de trouver une main à prendre, peu importe laquelle. Des Serbes tenaient la main de Croates, une millionnaire obèse tenait la main d'un pouilleux rachitique et osseux. La foule égrainée tout le long de l'autoroute 40 regarda passer pendant deux heures un demi-million d'oies blanches dans leur course vers l'été. [...] La dernière oie traîna son vol lent devant la foule en état d'hypnose. On ne respirait plus. On ne croyait plus. On ne narguait plus. On était. (L : 190-191).

En somme, *La logeuse* montre à voir l'extrême pouvoir des éléments naturels sur la plupart des existences des personnages. En effet, la nature ne se complait pas dans un rôle de potiche où sa beauté suffit en elle-même : tout au long du récit, elle influence de

nombreuses trajectoires sociales en occupant deux principales fonctions actantielles : tantôt complice, tantôt hostile, il est incontestable qu'elle personnifie un agent important dans la constellation des personnages de ce roman de Dupont.

Enfin, cette analyse multiforme de la thématique environnementale nous aura permis d'observer qu'au-delà du caractère risible des différents milieux humains dépeints dans ce roman, Éric Dupont relève avec brio le défi de rapprocher la fiction de l'ethnographie. Effectivement, il n'est sûrement pas exagéré de prétendre que *La logeuse*, sous ses apparences de grotesque farce, exploite de façon achevée les nombreux travers de l'humain. Ainsi, entre la satire ethnographique et la fiction purement littéraire, la ligne apparaît bien mince...

*

Entre exil et exode

[...] je pense plutôt que nous devrions imiter les goélands [...] Ils ne passent pas leur vie au même endroit à se morfondre. Ils sont toujours en mouvement et ils s'occupent de leurs oisillons. Ils ne leur permettent pas de quitter le nid. S'ils osent transgresser cette règle, ils sont bannis à jamais. Et si, après une fugue, ils osent rentrer, ils sont avalés tout rond par leurs parents.

Le maire Duressac, personnage coloré de *La logeuse*.

La logeuse est, dans notre corpus, le roman qui se rapproche le plus du *bildungsroman*, car le parcours semé d'épreuves qu'accomplit Rosa la métamorphose littéralement; comme le remarque un personnage, ce voyage à Montréal fait vivre à la

jeune fille une véritable « révolution personnelle » (L : 250). Dans le chapitre précédent, nous avons souligné que l'incursion dans le monde inconnu transforme l'identité du voyageur. Dans cette perspective, le personnage de Rosa ne fait pas exception. Le premier segment de notre analyse s'attardera donc à mettre en lumière l'exploration du territoire urbain effectué par la jeune fille ainsi que les nombreuses incidences sur son identité. Également, dans cette thématique de la migration, nous aborderons la question de l'exode rural, une réalité omniprésente tout au long de ce roman « tragique⁷⁴ ». Éric Dupont, ayant lui-même passé les seize premières années de sa vie en région éloignée, connaît bien ce fléau rural. Peut-être est-ce cette expérience, justement, qui teinte son discours d'une si grande lucidité... Quoi qu'il en soit, ce motif demeure essentiel dans la compréhension du thème de la migration.

La révolution personnelle de Rosa

Au début du récit, Rosa connaît une existence paisible où jouer au Scrabble et lire *Le Capital* de Marx constituent ses deux principales activités. Éduquée par une mère socialiste et habillée « à la mode du tournant du XX^e siècle » (L : 11) par l'habile couturière Zénoïde, la jeune fille doit se satisfaire presque exclusivement de ces rapports familiaux, car les villageois, qui ont une dent contre Thérèse Ost, refusent de voir leur progéniture côtoyer la fille de cette syndicaliste maudite. Le roman nous apprend même que lors d'une fête d'enfant organisée pour l'anniversaire de Rosa, « des vingt-quatre petits invités, aucun ne se présenta » (L : 29). C'est dire que l'héritage familial marque au

⁷⁴ C'est ainsi que les éditions Marchand de feuilles présentent le roman de Dupont.

fer rouge la petite gaspésienne. Malgré toute cette rancœur à son égard, bien qu'elle se croie « destinée à vivre en ce pays » (L : 20) à tout jamais, la jeune fille entrevoit son avenir de manière optimiste, car « on ne peut être à la fois communiste et pessimiste » (L : 21). Parmi les habitants du village, il s'en trouve encore quelques-uns qui épargnent Rosa par égard à sa mère qu'ils respectent « encore un peu » (L : 41). Mais au lendemain de la mort tragique de celle-ci et maintenant seule avec sa tante Zénoïde, Rosa « n'est plus rien » (L : *id.*) et court même le risque d'être frappée d'ostracisme par sa communauté. Craignant la colère des villageois et informée par un bigorneau qu'elle trouvera le vent à Montréal, elle décide de partir à la recherche de celui-ci en quittant pour la toute première fois son patelin. L'enjeu est majeur, car si Rosa « réussit à faire lever le vent d'ouest et à sauver son village, la mémoire de sa mère sera honorée » (L : 46).

La jeune orpheline se rend donc sur la route 132 et se joint « à un groupe de jeunes effeuilleuses [...] qui, comme elle, cherch[ent] un moyen de voyager vers la métropole » (L : 48). Leurs accents étrangers charment aussitôt Rosa qui se lie d'amitié avec ces dernières, malgré l'immense océan culturel qui les sépare. Une femme rustre, au volant de sa camionnette, offre à la tribu de la déposer à Montréal : il s'agit de Jeanne Joyal, propriétaire d'une maison de chambres dans le quartier Villeray, et qui deviendra par la suite la logeuse de Rosa. N'ayant que cinq cents dollars en poche, la jeune fille doit toutefois rapidement trouver un emploi, ce qu'elle réussit aisément en mentant à propos de ses aptitudes professionnelles. Réceptionniste de nuit au *Butler Motor Hotel*, « là où le boulevard Saint-Laurent réinvente le sordide » (L : 74), Rosa a pour principales tâches de louer les chambres et vérifier les états financiers, sans se douter un instant que cet

établissement est en fait un « hôtel de passe » (L : 99) ! Le patron remercie le ciel de lui avoir « déposé à sa porte cette naïve personne pour combler un poste mal payé dont personne ne voulait » (L : 68). Ainsi, le commencement de ce travail signifie pour Rosa la fin de son état de villageoise oisive. Par un très grand hasard, elle retrouve la troupe d'effeuilleuses qui loge au même hôtel où elle travaille. Avec ces filles, Rosa apprend non seulement plusieurs mots en langues étrangères, mais aussi que l'hymne de *L'Internationale* possède plus d'une utilité. En effet, les filles produisent un spectacle érotique inspiré de la révolution bolchevique dans lequel le célèbre chant sert de trame de fond entre autres à deux danseuses russes qui enlèvent un à un leurs vêtements de l'armée rouge ! Bien que Rosa trouve cet usage quelque peu blasphématoire, il n'en demeure pas moins qu'elle est emballée par la magie de cette représentation. À partir de ce moment, « plus jamais elle n'accepter[a] de passer un jeudi soir à jouer au Scrabble » (L : 83).

L'univers urbain, à des lieux de l'environnement paisible de Notre-Dame-du-Cachalot, enchante Rosa. Dans la maison de la logeuse, elle fait la rencontre d'étudiantes étrangères avec qui elle tisse des liens étroits; au *Motor Butler Hotel*, elle côtoie les filles de nuit – des putes en vérité – et même au moment où Rosa connaît leur véritable identité, elle leur conserve la même affection. Comme sa mère, Rosa « vo[it] les gens de l'intérieur [et] sa[it] aller chercher leur bonté » (L : 286). Montréal est aussi synonyme des premières amours et c'est l'agent policier Savoie, un acadien, qui obtient ce privilège. Ainsi, en quelques mois, il n'est pas exagéré de dire que l'existence de Rosa effectue un virage radical. Toutefois, c'est le personnage qui donne le titre au roman qui perturbe le plus la trajectoire identitaire de la jeune fille. Jeanne Joyal, agente de francisation et fervente nationaliste, se fixe comme objectif d'éduquer ses locataires en leur proposant des

exposés sur l'histoire du Québec et ne tolère aucune remise en question de ses récits. Si son autorité convainc la majorité des filles d'opter pour le silence, Rosa, quant à elle, interroge, questionne, et ridiculise même parfois les propos de la nationaliste bornée. Cela donne droit à des épisodes tout à fait cocasses où l'on discerne le point de vue de l'auteur envers l'intransigeance d'une frange nationaliste⁷⁵. Plusieurs mystères entourent cette logeuse colorée, le plus important étant que son corps ne projette pas d'ombre. Rosa, découvrant cette particularité inusitée, persuade ses colocataires de fouiller la chambre de la logeuse en son absence. À partir de ce moment, le récit effectue une plongée vertigineuse dans un monde tout à fait surréel : on y apprend que Jeanne Joyal, de son véritable prénom Jean, est un homme à l'allure féminine condamné au bûcher en 1430 et qui aurait choisi l'immortalité en échange de son âme : « Le seul moyen pour [lui] d'en finir [est] d'être tué de [sa] propre épée de la main de [s]a descendance » (L : 283). Rosa, qui a toujours cru que son père s'était noyé en mer, est stupéfaite d'apprendre que la logeuse aurait connu sa mère et que, de cette rencontre, elle serait née :

J'étais à Notre-Dame-du-Cachalot depuis dix ans. J'avais rencontré ta mère, si jeune, si belle, si pleine d'énergie et qui voulait changer le monde. J'étais complètement amoureux d'elle Rosa. Elle se moquait bien que j'aie l'air d'une fille. [...] C'est avec elle que j'avais décidé de te faire. Quand elle m'a annoncé qu'elle était enceinte, je jubilais, je voyais la fin de mon calvaire arriver. Je le savais que je ne devais pas m'impliquer dans ton éducation, je savais que personne ne devait me subir, je me rends bien compte que je suis insupportable... (L : 285-286)

⁷⁵ D'ailleurs, Éric Dupont avoue lui-même dans une entrevue ne pas être tendre « envers une certaine intolérance de la part des indépendantistes. » Voir « Vol plané au-dessus d'une enfance gaspésienne. Un entretien avec le romancier Éric Dupont », *Le Devoir*, 6 septembre 2008, p. f2.

Mais par quel hasard Rosa a-t-elle pu croiser un jour Jeanne Joyal? C'est grâce à la vieille tante Zénoïde qui, informée par Thérèse Ost de l'existence de ce père, prévient la logeuse que la petite Rosa se trouvera aux abords de la route 132, ce jour précis.

Rosa possède toutes les raisons pour tuer ce « père ». En effet, c'est Jeanne Joyal qui a informé les policiers des activités illicites qui se perpétreraient au *Motor Butler Hotel*, anéantissant ainsi la nouvelle « famille marginale » (L : 261) de la jeune gaspésienne. C'est aussi elle qui, dans un scénario tout à fait machiavélique, a convaincu le premier grand amour de Rosa de la quitter en lui inventant une histoire sordide à propos de la folie de cette dernière. Mais c'est surtout elle qui a abandonné sa fille le jour de sa naissance, laissant ainsi la mère « dans la misère en Gaspésie » (L : 287). La jeune socialiste, sentant la colère monter en elle, saisit l'épée et décapite la logeuse. Un épais gaz à l'odeur puissante jaillit du cou et, grâce à lui, le vent regagna Notre-Dame-du-Cachalot. Au lendemain du drame, une chambreuse remarque que Rosa ne possède plus une seule trace d'accent gaspésien... C'est ainsi qu'à partir de ce jour, Rosa Ost perd non seulement son ombre, mais aussi son identité : elle devient la logeuse immortelle chez qui de longues soirées seront désormais consacrées au Scrabble.

En bref, cet épisode rocambolesque dans la vie de Rosa Ost lui en apprend beaucoup plus sur la condition humaine « que toutes les pages de Marx » (L : 262) qu'elle a lues dans sa vie antérieure. En effet, ce voyage, qui a toutes les qualités d'un parcours initiatique, fait vivre à Rosa une véritable *révolution personnelle*. C'est d'ailleurs en ces termes que le lui fait remarquer l'une de ses colocataires :

Penses-y Rosa. Tu as quitté ton village sur les ordres d'un bigorneau géant, tu es devenue la protégée d'une troupe d'effeuilleuses internationales, tu t'es liée d'amitié avec des putes, tu as abouti ici avec nous, tu as su trouver le courage de tenir tête à cette Jeanne [...] Tu en as vu plus en trois mois

que la plupart des gens dans une vie ; ça mon amie, je me fous de ce que tu vas dire, c'est une révolution. Une révolution personnelle d'accord, mais une révolution quand même. (L : 250)

Celle qui croyait que sa « présence à Montréal n'avait pour fondement que la réalisation de la destinée de son village » (L : 295) traçait en vérité son propre apprentissage de la vie. En dernier lieu, ajoutons que la bonne socialiste envoie la somme totale de ses revenus gagnés au maire du village qui l'investit dans l'achat d'une nouvelle éolienne. Ainsi, de la malédiction d'être la fille de Thérèse Ost, Rosa accède au statut de sujet autonome et respecté par la communauté de Notre-Dame-du-Cachalot. C'est donc précisément grâce à la somme de ses rencontres et de ses décisions que Rosa apparaît à la fin du roman littéralement métamorphosée; ce voyage identitaire aura été plus que bénéfique pour ce coloré personnage.

« Silhouettes d'un exode rural »

Éric Dupont, pour s'être lui-même exilé de son patelin gaspésien à l'âge de seize ans, connaît bien la réalité de l'exode rural. Assez en tous les cas pour proposer ce thème en sous texte dans son roman. En effet, bien que la réalité ne soit pas toujours explicitement nommée, on peut certainement voir en le vent qui cesse de souffler à Notre-Dame-du-Cachalot, une métaphore du phénomène. D'ailleurs, dans une séquence des plus poétiques où Napoléon, le fou du village, photographie le départ de Rosa, on peut lire un commentaire qui explique bien la dynamique des exils qui se succèdent au village :

Cette image allait rejoindre les images de centaines d'autres silhouettes de garçons et de filles qui, un jour, transportant dans un sac toutes leurs possessions terrestres, avaient abandonné Notre-Dame-du-Cachalot pour

gagner le monde urbain. Sans le dire à personne, Napoléon épinglait sur un mur de sa demeure les photographies de ces jeunes gens. On n'y reconnaissait personne puisque les sujets se tenaient à l'ombre, de dos, et n'avaient même pas conscience d'être photographiés. Aucun sourire, pas un au revoir de la main, pas une larme, seulement des centaines de départs. Silhouettes d'un exode rural. (L : 44)

Bien que la santé économique des régions soit souhaitable, la survie d'un village dépend avant tout des gens qui l'habitent. D'ailleurs, rappelons-le, le fameux plan de sauvetage imaginé par le MERDIQ n'est possible, bien sûr, qu'en la seule présence des villageois. L'exode de ces centaines de jeunes ajoute ainsi à la « malédiction » (L : 45) qui pèse sur Notre-Dame-du-Cachalot et menace sérieusement la pérennité du bled gaspésien.

Dupont utilise à plus d'une reprise le pouvoir métaphorique des mots. Comme dans cet exemple où l'on apprend que le village côtier profite de quelques retombées économiques grâce à l'exploitation de sa « source d'Ennui » (L : 31), un « précieux gaz » (L : 33). Notons que lorsque le vent disparaît, c'est cette même source qui menace les villageois de mourir asphyxiés. Alors que faut-il comprendre de cette poésie? Que l'ennui qui frappe les régions est l'une des causes qui expliquerait l'exode de tant de jeunes? Nous n'avons pas la réponse à cette question, mais lors de la parution de *La logeuse*, le romancier soulevait à plus d'une reprise le thème de l'exil presque obligatoire des jeunes dans les entrevues qu'il accordait : « Quand on vient des régions, on grandit en planifiant notre déménagement. On sait très jeune qu'on va devoir partir si on veut faire des études, par exemple. Ça va presque de soi⁷⁶ », confiait-il à une journaliste de *La Presse*. Ou encore, lorsqu'il dénonce combien la Gaspésie « le déprime par son manque de

⁷⁶ FORTIN, Marie-Claude, « Oiseau rare », *La presse*, 23 avril 2006, p. 13 du cahier « Lectures ».

ressources culturelles⁷⁷ », on saisit dès lors que quiconque possède un amour de la culture ne peut que perpétuellement souffrir de cette carence propre aux régions éloignées. Ainsi, à la lumière des propos de l'écrivain, il nous apparaît clair qu'au-delà d'une simple histoire farfelue de vent qui cesse de souffler sur le territoire gaspésien, se joue en fait dans ce roman un enjeu beaucoup plus sérieux : l'exode de la jeune génération qui risque d'entraîner la mort d'un village tout entier.

En somme, le roman propose deux principales réflexions autour du thème de la migration. La première est, pour parler en proverbes comme le fait la vieille tante Zénoïde, que les voyages forment non seulement la jeunesse, mais contribuent également à forger l'identité du nomade allant même, parfois, jusqu'à le métamorphoser littéralement. La seconde piste, quant à elle, propose l'idée selon laquelle la dépopulation des villages mène directement ceux-ci vers leur disparition, ce qui participe, ainsi, à concentrer les populations dans le paysage urbain. Maintenant que nous avons observé les deux thèmes majeurs de *La logeuse* – environnement et migration, il nous reste à traiter de la question du commerce, à laquelle Dupont nous invite une fois de plus à réfléchir.

*

⁷⁷ MONTPETIT, Caroline, « Vol plané au-dessus d'une enfance gaspésienne. Un entretien avec le romancier Éric Dupont », *Le Devoir*, 6 septembre 2008, p. f2.

L'argent ou « la gangrène du monde »

Dans *La logeuse*, le commerce nuit aux développements des idéaux : en milieu rural, la fermeture d'une usine fait basculer un village dans la misère, alors qu'en ville le commerce de tous les vices est dénoncé : « Laisse-moi te dire une chose : l'argent, c'est la gangrène du monde » (L : 103), souffle à Rosa Cassandra la pute, ce qui n'est pas sans rappeler une citation du roman de Hamelin : « Le mal qui ronge toute chose à la base, c'est le commerce⁷⁸ ». Bref, dans un roman comme dans l'autre, les lois actuelles du marché sont décriées principalement en raison des ennuis qu'elles causent chez les classes dominées. À ce sujet, nous verrons que le fragile équilibre économique de Notre-Dame-du-Cachalot est justement menacé par l'arrivée d'une nouvelle classe dirigeante attirée par la recherche absolue de profit et ce, malgré les nombreuses tragédies humaines que cette soif de pouvoir engendre chez la petite population.

David contre Goliath

À Notre-Dame-du-Cachalot, région ressource comme bon nombre de villages éloignés, l'économie repose sur deux principales industries : « le papier et l'Ennui » (L : 16). Or, depuis 1980, l'usine de papier Petticoat s'est vue fermée pour cause de non-rentabilité et les huit cents et quelque travailleurs qu'elle embauchait se retrouvaient ainsi sans emploi. Si la chute de la valeur du papier semble à première vue la cause la plus importante de cette fermeture, il faut savoir que c'est principalement en raison des salaires élevés des travailleurs syndiqués que la compagnie s'est vue obligée

⁷⁸ HAMELIN, Louis, *Le joueur de flûte*, Montréal, Éditions du Boréal, 2000, p. 183.

« de concentrer sa production dans des usines situées dans des pays où les entraves au commerce sont moins importantes » (L : 17). Après cette année fatidique, la précieuse source d'Ennui, qui garantit un salaire à une vingtaine de personnes (!), devient donc l'unique industrie du village. Toutefois, pour ajouter à la malédiction qui pèse sur le patelin gaspésien, le jour où le précieux gaz est découvert, « un milliardaire de Boston sentit la bonne affaire, acheta le gisement entier pour une bouchée de pain et entreprit d'exporter l'Ennui de Notre-Dame-du-Cachalot » (L : 32). Alors que l'homme d'affaires fait des millions de dollars de profits en dirigeant le gaz en Amérique centrale où il est transformé en « élégants flacons atomiseurs dessinés par des artistes de renom et commercialisé sous l'étiquette PUR ENNUI® » (L : 33), le village côtier reçoit quant à lui d'insignifiantes redevances...

Il faut observer que ces deux tragédies sont le fruit d'une même logique économique encouragée par un système néolibéral. En effet, le roman montre bien dans les deux cas que la mondialisation, ou plus précisément le néolibéralisme, opprime les habitants de Notre-Dame-du-Cachalot : balayer un syndicat trop puissant ou exploiter une bourgade qui peine à se sortir du borbier financier, voilà bien deux façons de faire de cette idéologie guidée avant tout par la recherche de profits⁷⁹. Ainsi, force est de constater que Notre-Dame-du-Cachalot doit vivre avec les effets immédiats d'un système

⁷⁹ D'ailleurs, Pierre Bourdieu conçoit le néolibéralisme comme une idéologie « qui tend à favoriser la coupure entre l'économie, et à construire ainsi, dans la réalité, un système économique conforme à la description théorique, c'est-à-dire une sorte de machine logique, qui se présente comme une chaîne de contraintes entraînant les agents économiques. » Voilà bien une définition qui correspond à la dynamique présente dans le roman de Dupont. (Voir LE MONDE DIPLOMATIQUE. *L'essence du néolibéralisme par Pierre Bourdieu*, [En ligne], mars 1998, <http://www.monde-diplomatique.fr/> (Page consultée le 14 avril 2009).

néolibéral qu'on lui impose, effets qui se font sentir notamment par un taux de chômage extrêmement élevé et un exode forcé des villageois qui doivent rapidement trouver un emploi ailleurs. Productivité, accroissement, rentabilité et main d'œuvre à bon marché s'avèrent des valeurs commerciales que la petite bourgade ne peut combattre. Devant ce Goliath, la seule solution qui s'offre à Notre-Dame-du-Cachalot est de trouver la spécificité de son terroir pour ensuite la développer. Et quel est ce particularisme qui puisse faire obstacle à la logique du marché et ainsi sortir le village de sa morosité économique? Le vent. En effet, dans ses dernières lignes, le roman nous apprend que le maire achètera une éolienne avec les six mille dollars que Rosa lui a envoyés, nouvelle qui laisse présager une éventuelle reprise économique qui garantira la survivance du petit bastion socialiste.

Material girls

S'il est un domaine qui sous-tend l'existence d'une relation de pouvoir manifeste, c'est bien celui de la prostitution. Or, nous verrons que les prostituées de *La logeuse* n'en pensent rien et que, bien au contraire, elles pratiquent ces échanges en toute égalité. Au *Motor Butor Hotel* et au bar le *Nile*, les effeuilleuses - aussi prostituées, sont par leur définition une marchandise que des clients peuvent acheter et manipuler à leur guise, mais le récit se garde bien de nous les présenter comme des victimes. En effet, loin du stéréotype de la pauvre paumée, ces jeunes femmes sont au contraire éduquées, affirmées et surtout émancipées dans la pratique de ce choix de carrière plutôt inusité. D'ailleurs, leur troupe, véritable PME, n'est en aucun cas redevable à un quelconque proxénète, car « les effeuilleuses n'obéiss[ent] qu'aux ordres de leur chorégraphe en chef,

Jasmine » (L : 76). On retrouve ce même désir d'émancipation lorsqu'elles épousent le rôle de prostituées en totale liberté de choix. Cassandra, qui a fait les hautes études commerciales de Montréal et obtenu un emploi dans une grande firme de comptables où elle « gagnai[t] en un mois trois fois le salaire du premier ministre » (L : 103), a décidé un jour de partir après avoir réalisé qu'elle collaborait « à faire passer des titres les montagnes d'argent qu'ils encaissaient à faire du trafic d'organes » (L : *id.*). Déclarant maintenant préférer sucer « les organes [...] que les vendre » (L : *id.*) et gagner des billets qui ne sont pas « couverts de sang et de larmes » (L : *id.*), la jeune femme embrasse son métier avec affranchissement. Si certains personnages jugent qu'il n'y « a rien de plus avilissant pour la femme » (L : 85) que de s'offrir ainsi en spectacle et jugent que ce divertissement « [...] exploit[e] encore davantage le corps de la femme » (L : 127), les principales intéressées, quant à elles, n'en croient rien. Ici, le commerce du corps de la femme ne se donne jamais à voir comme un échange tyrannique où l'homme domine sa proie. Au contraire, ces solidaires travailleuses du sexe s'approprient un immense pouvoir qui passe certes par le corps, mais s'accomplissent en tout respect d'elles-mêmes.

Ces femmes pratiquent également le métier d'effeuilleuses et proposent chaque soir un spectacle aux accents politiques; c'est dire ici que l'Histoire est récupérée à des fins commerciales, car c'est précisément ce mélange de luxure et de politique qui attire des hommes de tout le pays à venir assister à cette représentation pour le moins particulière. Dans cette thématique commerciale, le dernier point qui sera soulevé sera ainsi la présence de la manifestation du carnavalesque dans le contexte de ce grand théâtre érotique.

La récupération de l'Histoire : une *plus value*

Les Grands récits ne sont pas morts, ils ont seulement changé.

Pierre Ouellet,
« Le temps d'après l'histoire et le postmodernisme », *Tangence*.

Le spectacle des « Arrière-petites-filles de Lénine » (L : 75) ne serait aussi célèbre sans sa chorégraphie inspirée de la Révolution bolchevique. La foule, scandant chaque soir « Lénine ! Lénine ! Lénine ! » (L : 76) avant la représentation, pleure de désir lorsque les artistes interprètent lascivement leurs danses sur fond de musique russe. Tantôt vêtues de l'uniforme des soldats de l'Armée rouge, tantôt coiffées d'une toque de fourrure, les filles se réunissent inmanquablement à chaque fin de spectacle pour entonner en russe et en français « l'hymne glorieux des révolutionnaires du monde entier » (L : 82-83). Ce théâtre érotico-politique prend ainsi l'affiche « deux fois par nuit, du jeudi au dimanche, même les jours fériés » (L : 75), ce qui en soi représente une véritable mine d'or pour cette troupe d'effeuilleuses.

Il serait faux de prétendre que la masse de spectateurs en est une politisée, car, avouons-le, la dimension érotique éclipse pratiquement tout le programme socialiste qui sert uniquement d'accessoire. Ici, l'Histoire avec un grand H, récupérée dans un contexte pour le moins étonnant, collabore non seulement à garnir le portefeuille de ces nymphes, mais contribue également à susciter la curiosité de spectateurs venus de partout. L'originalité du spectacle provient précisément de cet alliage entre érotisme et Histoire où le premier des deux termes supprime évidemment l'autre. Ainsi, ce renversement

hiérarchique des valeurs rappelle assurément la notion de carnavalesque que Mikhaïl Bakhtine développe en étudiant l'œuvre de François Rabelais, concept qui renvoie au

triomphe d'une sorte d'affranchissement provisoire de la vérité dominante et du régime existant, d'abolition provisoire de tous les rapports hiérarchiques, privilèges, règles et tabous [...] [où] tous [sont] considérés comme égaux, et où règn[ent] une forme particulière de contacts libres, familiers entre individus séparés dans la vie normale par les barrières infranchissables que constitu[ent] leur condition, leur fortune, leur emploi et leur situation de famille⁸⁰.

Dans ce bar enfumé qui grouille « de collégiens, d'universitaires, de célibataires, d'hommes mariés en virée, de soldats en permission [et] de quelques députés conservateurs » (L : 76), le plaisir domine dans la subversion la plus pure. Nulle part ailleurs à Montréal un spectacle érotique ne parvient à attirer un public qui en redemande autant !

Enfin, le matérialisme de cet art grotesque - puisqu'il se situe dans le « bas-corporel⁸¹ », ne saurait être aussi populaire sans la récupération de l'un des grands récits de l'Histoire, en l'occurrence la révolution bolchevique. En conséquence, il faut certainement envisager cette réutilisation comme la commercialisation d'un épisode historique qui participe à rendre un événement ordinaire, - un banal spectacle de danse érotique -, en une manifestation *extraordinaire*.

*

⁸⁰ BAKHTINE, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen âge et sous la Renaissance* (trad. de Andrée Robel), Paris, Gallimard, coll. « Tel ; 70 », 1973. p. 18.

⁸¹ Le « bas-corporel » est subversif par rapport au « haut-corporel » guidé par le cœur et la tête. Ces notions sont largement expliquées par Mikhaïl Bakhtine, dans son essai consacré à l'œuvre de François Rabelais et à la culture populaire.

La logeuse, un « roman tragique⁸² »

Au fil des relectures de *La logeuse*, un constat s'est rapidement imposé : Dupont possède la lucidité d'un ethnologue, car il pose un regard sensible sur une région qu'il connaît bien pour y avoir grandi, la Gaspésie, ainsi que sur la grande métropole qu'il a adoptée à l'âge adulte. En effet, nous avons vu que sous des apparences de roman complètement déjanté, *La logeuse* s'affirme presque comme une étude comparative des caractères sociaux et culturels des milieux ruraux et urbains. Bien que le romancier montre les nombreux travers de ces sociétés par le truchement de la caricature, il en ressort toutefois d'étonnantes vérités comme celle voulant que l'humain fige l'*Autre* dans une image complètement faussée en raison de son bagage d'a priori. On aurait envie ici de citer Amin Maalouf qui soutient que « c'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances⁸³ », car voilà bien, nous semble-t-il, une dynamique qui s'avère omniprésente dans cette fiction.

En plus d'être critique envers la propension quasi naturelle qu'a l'humain de se fermer à l'*Autre*, Dupont montre également que l'ignorance des uns, voire l'étroitesse d'esprit de ceux-ci, peut mener aux plus absurdes projets; en effet, comment ne pas remarquer que, derrière la volonté des habitants de Notre-Dame-du-Cachalot de créer l'utopie socialiste, se cache en vérité un désir de se couper du monde extérieur et d'ainsi participer à l'érection de son propre ghetto? Nous le remarquons, le thème de l'environnement se développe essentiellement autour de l'écologie humaine, car le roman présente l'activité sociale et individuelle de ses personnages à travers un environnement

⁸² Rappelons que c'est ainsi que les éditions Marchand de feuilles présentent le roman d'Éric Dupont.

⁸³ Idée qu'il défend dans *Les identités meurtrières*.

qui influence ses propres mouvements. Nous avons également vu que la nature occupe une place de choix dans cet univers déjanté : à la fois complice et menaçante, il est indéniable qu'elle n'est en aucun cas simplement accessoire. De plus, on irait jusqu'à affirmer qu'elle est en soi un personnage, car elle modifie à de nombreuses reprises les trajectoires sociales de la colorée constellation.

Si le thème de la migration s'articule surtout autour du voyage à Montréal qu'effectue Rosa pour sauver sa communauté de l'hécatombe en raison d'une fuite de gaz, nous savons maintenant que métaphoriquement, c'est plutôt le problème de l'exode rural qui est ici responsable de la mort possible du village. Ainsi, on le voit, le romancier aborde de manière loufoque des sujets sérieux, stratégie qui encourage selon nous le lecteur à se questionner sur le véritable sens de ces apparentes digressions. Ajoutons que la question des dérives du multiculturalisme est également une réalité largement abordée dans *La logeuse*, mais c'est un sujet que nous avons été obligée de passer sous silence vu le nombre impressionnant de points que nous voulions réunir dans ce chapitre. Ce thème mériterait à lui seul d'être l'objet d'un futur essai...

Finalement, *La logeuse* soulève de nombreuses questions concernant le fragile équilibre économique des régions ressources. Qui se soucie réellement du sort de ces villages que l'on dit éloignés? Ou encore, jusqu'où le système néolibéral pourrait-il parfois la vie de ces populations? Le romancier nous présente également la face sombre du commerce urbain en s'attaquant notamment au milieu de la prostitution et à la désillusion de certaines de ces travailleuses du sexe quant à leur foi en l'humain d'aujourd'hui corrompu par l'appât du gain. Bref, tout le paradoxe de ce « roman tragique » repose en qui méritent réflexion. Qu'on se le dise, *La logeuse* est une œuvre sérieuse.

Chapitre III

Pluralité et imperméabilité des mondes dans *La conjuration des bâtards* de Francine Noël

La solitude aura été le fléau de cette fin de siècle. En Occident, du moins.

Francine Noël,
La conjuration des bâtards.

Avec *La conjuration des bâtards*, Francine Noël offre une fois de plus une œuvre foisonnante, voire étourdissante par moment, où nombreux sont les thèmes abordés et les voix multipliées : « une petite foule dans laquelle on s'égaré facilement⁸⁴ », estime le critique littéraire Gilles Marcotte dans *L'Actualité*. Noël, tout de même attentive à son lectorat, a jugé bon d'intégrer un glossaire des personnages « pour les gens qui, en cours de lecture, se demanderaient : mais qui est donc cet individu que je n'ai pas aperçu depuis cinquante pages?⁸⁵ »⁸⁶. Ainsi, celle qui dit apprécier « les œuvres baroques⁸⁷ » propose ici, pour demeurer dans la métaphore esthétique, un roman qui emprunte au style rococo, ce

⁸⁴ MARCOTTE, Gilles, « Le millénaire, entre Mexico et Bouctouche », *L'Actualité*, no. 3, Vol. 25, 1^{er} mars 2000, p. 71.

⁸⁵ NOËL, Francine, *La conjuration des bâtards*, Montréal, Leméac, 1999, p. 511. Toutes les références se rapportant à cet ouvrage seront désormais présentées dans le corps du texte, entre parenthèses et désignées par le sigle CB, suivi du numéro de page.

⁸⁶ Voir la présentation du glossaire en annexe.

⁸⁷ PELLETIER, Jacques et SAINT-MARTIN, Lori, « Je suis une femme dans un pays », *Voix et images*, Vol. XVIII, no 2, hiver 1993, p. 228.

qui ne facilite en rien la tâche de l'analyste. Ce troisième tome du cycle romanesque amorcé avec *Maryse* aborde donc largement nos trois axes, environnement, commerce et migration, mais nous devons limiter nos axes d'analyse afin d'éviter l'égarément ou pire, l'étude superficielle. Ainsi, nous examinerons d'abord le discours écologiste des participants du Sommet de la fraternité, ce qui nous permettra de découvrir la relation qu'ils entretiennent au monde. Ensuite, nous verrons que la question du commerce ne peut s'élucider sans l'examen des diverses voix « bâtardes », – ou parallèles – qui traversent le récit, voix altermondialistes qui offrent une résistance à la mondialisation néolibérale. Dans ce segment, nous serons aussi attentive au discours de la nouvelle classe dominante et nous présenterons les positions idéologiques d'un personnage qui rendra la vie difficile à la tribu de *Maryse*, Jim Smith, un riche homme d'affaires qui incarne parfaitement ces nouveaux acteurs du pouvoir. Finalement, le thème de la migration sera observé en regard du thème fédérateur du roman, soit le « métissage » que Noël nomme affectueusement la « bâtardise⁸⁸ ». Bien que ce thème soit modulé autour de plusieurs réalités – affrontements historiques entre religions monothéistes, projet d'écriture de François, domaine d'étude d'Hugo, nous nous pencherons spécifiquement sur le nomadisme du clan de *Maryse* et la représentation de la nouvelle famille que propose Noël.

*

⁸⁸ « Qu'on l'appelle bâtardise ou métissage, c'est la non-pureté et la non-légalité qui m'intéressent [...] Pour moi, ce n'est pas du tout négatif de dire que quelque chose est bâtard. D'ailleurs, dans mes textes, il y a beaucoup d'injures mais jamais le mot bâtard », confie Noël à Raymond Bertin, journaliste à l'hebdo culturel *Voix* (« Francine Noël. La légende du siècle », jeudi 28 octobre 1999, p. 16).

Un monde autrement

La plupart des guerres ont pour origine l'appropriation d'un bien essentiel à la survie : eau, territoire, *et caetera*.

Francine Noël,
La conjuration des bâtards.

Errare humanum est. L'erreur est humaine se risque-t-on d'acquiescer comme à une fatalité honteuse. Et pour ne pas être en reste, nous répétons que la bêtise, qui nous vient de la bête, est ce qu'il y a de plus humain dans l'homme.

Luc Bureau,
L'idiosphère. De Babel au village universel.

Le discours écologiste est omniprésent dans cette conjuration des bâtards, particulièrement dans les nombreuses conférences proposées par les participants du Sommet de la fraternité de Mexico. On pense notamment à Laurent, le conjoint de Maryse, qui aborde « la question de la mondialisation du marché des eaux potables » (CB : 402). Mais au-delà des différentes thématiques environnementales traitées par les participants, il est essentiel de se questionner sur le motif premier qui incite ces humanitaires, philosophes, écologistes, artistes de la rue ou historiens à prendre parole au sein de ce rendez-vous de toutes les causes. Comme nous le verrons, c'est la volonté de créer un nouveau monde sous le signe de l'éthique qui anime en premier lieu ces idéalistes à exprimer le fond de leur pensée. En conséquence, la question de

l'environnement sera abordée dans une perspective générale, c'est-à-dire en mettant au jour la *relation au monde* qu'entretiennent les différents participants⁸⁹.

Rêver mieux

Le Sommet de la Fraternité, rencontre organisée sur une semaine alors que l'entrée dans le XXI^e siècle est imminente, est le fruit de l'effort collectif d'altermondialistes qui souhaitent littéralement recréer le monde en sept jours⁹⁰, Dieu n'ayant pas réussi cette entreprise colossale. Les sujets abordés sont variés (« partage des terres, appartenance, intégrité territoriale, invasions, droits ancestraux, divisions géopolitiques » (CB : 112), mais le principal angle de ce Sommet s'avère

l'ouverture à la différence, la collaboration et l'autodétermination, seules conditions d'une paix et d'un équilibre mondiaux qui ne soient pas imposés par un groupe, mais partagé. (CB : 75)

Bref, pour reprendre les mots d'un personnage, cette rencontre adopte la démarche d'une véritable « pantopie non ordonnée » (CB : id.). D'ailleurs, le mot qu'emprunte Bérénice, l'amie journaliste de Maryse, pour décrire l'ambiance du Sommet est bien celui « [d']utopie » (CB : 127) et ce, non pour les « élucubrations » (CB : id.) auxquelles le terme renvoie, mais plutôt pour « [l']imagination, [la] générosité, [l']enthousiasme » (CB : id.) qu'implique la formule. Autrement dit, ce projet mobilise des individus en quête de l'ultime *cité idéale*. Dans son remarquable essai sur les fondements imaginaires de l'espace québécois, le géographe Luc Bureau décrit ainsi le phénomène :

⁸⁹ C'est donc dire qu'ici, l'environnement est envisagé globalement comme « [l']ensemble des conditions naturelles (physiques, chimiques, biologiques) et culturelles (sociologiques) dans lesquelles les organismes vivants (en particulier l'homme) se développent », *Le petit Robert*.

⁹⁰ D'ailleurs, la seconde partie du roman s'intitule « La restauration du monde en sept jours. »

[L'Homme] est atteint d'un mal incurable, qui constitue peut-être son humanité même : il est un être de désir. Il veut changer le monde. Il porte en lui le germe d'une cité idéale qui ne pourra jamais prendre forme, puisqu'alors il ne la reconnaîtrait pas. C'est là la grande leçon du mythe du Paradis. [...] On assassine les réalités existantes dans le fol espoir d'y accéder ; révoltes, réformes, révolutions et... élections, quelles qu'en soient les enveloppes immédiates, ne se nourrissent-elles pas de cette intentionnalité profonde?⁹¹

À la lumière de ce propos, il est évident que ce « mal incurable » dont nous entretient Bureau décrit les nombreux rêveurs du Sommet qui nourrissent le dessein totalement révolutionnaire de changer l'ordre du monde en rendant maîtres les principes d'égalité et de justice. D'ailleurs, les bases de ce « programme » commun seront jetées dans le manifeste que rédigera Monsieur Quán, un ami intime de la grande tribu. En voici un extrait :

[...] les êtres humains se situent encore mal dans l'univers ; ils sont égocentristes et vaniteux ; ils se mentent à eux-mêmes et entre eux ; quand ils se sentent menacés, ils utilisent l'intimidation et la force ; ils ignorent la gratuité. Pour rendre possibles des démocraties qui ne soient pas nivelées par leurs masses ou dominées par des oligarchies, il est primordial que chaque être humain partage son savoir. Que nul n'abuse de la parcelle d'autorité qu'il détient ; que les lieux de pouvoir soient investis et utilisés pour améliorer l'état du monde. Que soit réaffirmé le droit au doute et à la dissidence, le droit à l'excellence, mais sans la compétition qui l'infantilise. Que le bonheur soit considéré comme essentiel : chaque être humain a droit, non seulement au bien-être, mais à la beauté du monde et au plaisir... (CB : 431)

Ce texte fondateur, qui fournit au roman son titre, constitue l'essence même de la conception du monde imaginée par les participants de ce Sommet. En resituant l'humain dans un univers gouverné par de nouvelles valeurs *éthiques*, les participants estiment possible un éden où « cessent de régner la guerre, l'inégalité, l'ignorance, et que s'installe

⁹¹ BUREAU, Luc, *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Dossiers documents », 1984, p. 11.

la paix là où perdurent des conflits» (CB : id.). Voilà ce qui semble à nos yeux l'essentiel de l'Idéal auquel ces altermondialistes aspirent atteindre.

La manière de rêver et d'habiter le monde des principaux personnages de *La conjuration des bâtards* témoigne d'une relation à l'environnement fondée sur l'espoir et l'esprit de *compassion*. La circulation de ces valeurs à contre-courant du vent pessimiste qui souffle sur la littérature actuelle⁹² agace toutefois certains critiques, dont Gilles Marcotte qui n'a pas lu le roman avec parfait bonheur car, explique-t-il, « le sourire disparaît vite, les bons sentiments et les idées convenues [revenant] à la charge⁹³ ». Malgré quelques défauts de nuances, il est tout de même plus qu'intéressant de lire un univers fictionnel dans lequel l'engagement de ses personnages les invite à repenser un environnement planétaire qui place le principe d'égalité comme postulat suprême. Bref, un peu comme le faisaient les philosophes grecs, la constellation de personnages de cette conjuration réfléchit sur le monde dans lequel elle souhaite se réaliser, et amène des pistes de solution afin que le « vivre ensemble » du nouveau millénaire se concrétise sous le signe de l'éthique. Ainsi, par les questionnements philosophiques qu'il pose, le roman de Noël invite son lectorat à repenser non seulement à la place qu'il occupe dans le monde, mais également à réfléchir sur le type de société dans laquelle il souhaite évoluer. Ne seraient-ce que pour ces raisons, *La conjuration des bâtards* appartient à la classe de romans qu'il « faut » lire...

⁹² Voilà bien un sujet dont se soucie Nancy Huston tout au long de son essai *Professeurs de désespoir* dans lequel elle dénonce que « la sensibilité nihiliste [...] va croissant de Baudelaire/Flaubert jusqu'à la mode de Schopenhauer, rebondit avec Céline après la Première Guerre, pour se renforcer encore après 1945 (c'est tout le paradoxe) et perdurer, *plus forte que jamais* (nous soulignons), de nos jours ». HUSTON, Nancy, *Professeurs de désespoir*, Arles/Montréal, Actes Sud / Leméac, 2004, p. 350.

⁹³ MARCOTTE, Gilles, « Le millénaire, entre Mexico et Bouctouche », *L'Actualité*, no 3, vol. 25, 1^{er} mars 2000, p. 71.

Des visions imperméables

Comme son nom l'indique, les *altermondialistes* du roman de Noël ont une façon *autre* d'envisager le monde et s'opposent féroce­ment à la mondialisation néolibérale qui créée selon eux des inégalités à la fois sociales, économiques, culturelles et politiques sur l'entièreté du globe et particulièrement dans son hémisphère sud. Ainsi, toute l'œuvre donne à voir le combat ultime que mènent ces nouveaux utopistes contre l'actuelle globalisation du marché. Dans les lignes qui suivront, nous proposons d'étudier la vision du commerce des altermondialistes et des néolibéraux afin de déterminer en quoi ces « voix » se destinent à un dialogue de sourds. Ensuite, nous offrirons un portrait de Jim « Shitty » Smith car, de tous les personnages de *La conjuration*, il est celui qui incarne le plus fidèlement la face sombre de la « nouvelle classe dominante⁹⁴ ».

Quand l'utopie rencontre le Marché

Le Sommet de la fraternité de Mexico renferme l'élite intellectuelle de gauche, élite auquel appartient tout le clan de Maryse. Bien que cette gauche ne soit pas uniforme, c'est-à-dire qu'à l'intérieur d'elle-même subsistent parfois des désaccords, l'heure est somme toute à l'esprit d'ouverture et à la discussion. Toutes et tous ne parviennent pas à concevoir qu'un « réseau de deux mille personnes, pas plus, posséderaient la planète » (CB : 249), et c'est pourquoi ils décident de s'aligner pour imaginer la création d'un nouvel équilibre entre les riches et les pauvres, entre le Nord et le Sud. Les apôtres

⁹⁴ Lire à ce sujet PELLETIER, Jacques, L'AUT'JOURNAL SUR LE WEB. *Les enfants de Maryse*, [En ligne], avril 2000, <http://archives.lautjournal.info/autjourarchives.asp?article=692&nojournal=188> (Page consultée le 6 mars 2008).

du nouveau « Marché » mondialisé, quant à eux guidés par des valeurs telles que la rentabilité, la croissance et le profit, n'ont que bien peu à faire des délires de ces rêveurs altermondialistes, car la seule loi à laquelle semblent vouloir se plier ces différents acteurs néolibéraux est la loi de la *productivité*. Jacques T. Godbout, qui a eu l'audace⁹⁵ d'écrire un magnifique essai sur l'esprit du don, résume bien la perte d'éthique qu'entraîne un tel système :

La production devient première, le produit envahit le monde. Production de biens, puis de services. Ces deux mouvements fondent la grande aventure de la libération des liens sociaux, c'est-à-dire cette double tendance à nous délivrer de tout lien social, mais à nous livrer à l'accroissement permanent de la production et à la domination de la marchandise, principalement sous la forme de l'argent⁹⁶.

Du côté des altermondialistes, c'est justement l'esprit du don et de la compassion qu'ils possèdent qui les pousse à revendiquer un partage plus juste des richesses et la fin des inégalités sociales et économiques. Est-ce à dire que la gauche et la droite sont vouées à l'imperméabilité? Noël, en quelques lignes, expose l'impasse créée par ces visions du monde totalement opposées. La discussion a lieu avec François Ladouceur et Jim Smith, un homme d'affaires plutôt louche qui propose d'exposer sa conception du monde à l'intellectuel :

- Donc, dit Jim, une remarque sur la bonté. La bonté n'existe pas. Ou alors, nous sommes tous infiniment bons. Quant à la gratuité, c'est un attrape-nigaud.
- Pour vous, la compassion n'existe pas, dit François.
- Non. Et la naïveté m'agace. Surtout chez ceux qui prétendent être de l'élite intellectuelle.

⁹⁵ En effet, dans un environnement intellectuel où le cynisme généralisé règne, avoir comme sujet d'étude le don, est somme toute très audacieux. À preuve, lorsque Godbout affirmait écrire un essai sur le don, on lui répondait parfois avec arrogance : « Le don, mais ce n'est pas sérieux. Tu veux étudier la charité, la bienfaisance? ». Voir T. GODBOUT, Jacques (en collaboration avec Alain Caillé), *L'esprit du don*, Montréal, Éditions du Boréal, coll. « Boréal compact ; 67 », 1995, p. 10.

⁹⁶ *Ibid.* p. 228.

Alexis se demande si ça va continuer sur ce registre toute la nuit, c'est rasoir, il a le goût d'aller se coucher. Ils en sont rendus à parler d'altruisme.
 - ... le plaisir du don, dit François.
 - Le don n'est jamais gratuit, répond Jim. Tout se monnaie [...] (CB : 50).

Alors que l'un parle « d'imagination, de recherche fondamentale, de liberté de pensée, de l'importance des universités » (CB : 45), l'autre répond : « Il n'y a que l'argent. Et la technologie » (*id.*). La naïveté de ce petit gauchiste irrite sincèrement Smith qui en profite pour lui rappeler que le véritable pouvoir ne se trouve heureusement pas dans les universités, « des vases clos » (CB : 45), mais plutôt entre les mains des riches. François, quant à lui, préfère croire en l'influence des intellectuels et se permet non seulement de rêver une société meilleure, mais propose aussi des pistes de solution par le truchement de la création. Alors que la solution pour une ouverture au dialogue consisterait à faire preuve de sagesse en empruntant à l'une et l'autre de ces visions, les deux hommes se braquent avec un orgueil démesuré et le débat ne peut qu'être ainsi interrompu. Malheureusement, dans *La conjuration des bâtards*, (tout comme dans la vie réelle, serions-nous tentée d'ajouter), le monde est ainsi fractionné en deux :

D'un côté les scientifiques, la production, les affaires, les choses sérieuses, réelles, dominées par l'utilitarisme; de l'autre, la poésie, la grande et la populaire, la chanson, l'art, la religion, l'amour, l'amitié, régis par les sentiments⁹⁷.

Francine Noël, avouant offrir « presque un roman manichéen avec la lutte qu'il présente entre le bien et le mal incarné dans l'agressivité, la violence, le pouvoir et l'égoïsme⁹⁸ », croit « malgré tout, [qu']il reste l'espoir⁹⁹ ». Vraiment? Si c'eût été véritablement le cas, la

⁹⁷ GODBOUT, T., Jacques et CAILLÉ, Alain, *op. cit.*, p. 231.

⁹⁸ ANONYME, « La conjuration des bâtards. Les espoirs de Francine Noël romancés », *La Tribune*, Vendredi, 7 janvier 2000, p. B5.

⁹⁹ *Idem.*

romancière aurait mieux fait de tenter un rapprochement entre cette gauche et cette droite présentées de manière générale comme des entités impénétrables. Ainsi, peut-être aurions-nous été en mesure de déceler ce fol espoir tant désiré...

Dans l'ensemble, il est essentiel de retenir que, tout au long des pages de *La conjuration des bâtards*, un puissant conflit idéologique se joue autour de la question du commerce. Cette fin de millénaire, caractérisée notamment par la mondialisation des marchés, voit en effet des penseurs altermondialistes proposer des *moyens* pour contrer les inégalités sociales, économiques et politiques engendrées par un système basé sur la compétition et la réussite individuelle. Mais comme nous l'avons constaté, la machine bien huilée du marché néolibéral semble imperméable à tout changement et s'impose comme la nouvelle norme dans le paysage commercial. Si Jim Smith, fidèle représentant de ces nouveaux acteurs en quête perpétuelle de profits qui incarne « le monde ancien [...] [caractérisé par] le pouvoir de l'argent, l'impunité des multinationales et le triomphe des trafics de tous genres¹⁰⁰ », se ferme aux discours gauchistes de la tribu de Maryse, ces derniers se cantonnent tout aussi implacablement dans une position qui frôle parfois le dogmatisme. En fait, pour tout dire, le roman de Noël présente un monde divisé en deux et voué à l'incommunicabilité en raison des positions idéologiques antagoniques des « clans » de la gauche et de la droite commerciale.

¹⁰⁰ SAINT-MARTIN, Lori, « La famille et le monde : métissage, bâtardise et nouvelles alliances dans *La conjuration des bâtards* de Francine Noël », dans Jeanette DEN TOONDER (dir.), avec la collaboration de VAN'T LAND, Hilligje, *Les voix du temps et de l'espace*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Convergences; 40 », 2007, p. 300.

Dérives du marché globalisé

Tout se vend et tout s'achète, dit Papagena : le temps, la terre, l'amitié, l'honneur, le respect, la réputation, la force de travail, les bras, le cul, le cerveau.

Francine Noël,
La conjuration des bâtards.

Ces quelques mots, prononcés par une amie des enfants de Maryse et de Laurent, enfoncent une fois de plus l'idée selon laquelle le pouvoir économique accroît la corruption humaine : véritable « gangrène du monde¹⁰¹ » actuel, l'argent engendre les rapports de domination entre individus. De plus, avec l'ouverture des frontières, la circulation des marchandises apparaît de plus en plus comme un jeu d'enfant. Jim Smith, appartenant à la catégorie « méchants officiels et imbéciles » (*CB : id.*) du glossaire des personnages et qualifié « d'homme d'affaire [*sic*] véreux, très riche » (*CB : 512*), triomphe dans plus d'une activité illicite d'import-export : armes, drogues, femmes et enfants ne sont que quelques exemples des nombreux trafics qu'il opère partout sur le globe. De toute évidence, les occupations de Smith illustrent parfaitement à quel point aujourd'hui, dans le nouvel espace géopolitique « mondialisé », plus que jamais « tout se vend et tout s'achète » (*CB : 383*).

¹⁰¹ Rappelons que telle était l'expression utilisée par Cassandra la pute du roman *La logeuse* pour décrire ce « fléau ». Voir DUPONT, Éric, *La logeuse*, Montréal, Marchand de feuilles, 2006, p. 103.

Pour la toute première fois, Francine Noël intègre un élément policier à ses histoires et c'est par le personnage de Smith qu'il apparaît. Ce très riche mafieux fut dans une autre vie un ami du couple Maryse/Laurent. Alors que ces derniers se remettaient lentement de la mort prématurée de leur enfant et d'une tentative d'adoption échouée, l'homme leur proposa de leur faciliter les nombreux chemins qui mènent à l'adoption internationale. Leur choix se posa sur Beyrouth qui, en pleine guerre civile voyait à ce moment-là des centaines de parents donner leurs enfants en échange d'une mince compensation financière; c'est ainsi que la petite Agnès sera « vendue » au couple. Maryse/Laurent, croyant en l'honnêteté de l'homme d'affaires et ignorant tout de cette transaction pour le moins douteuse, apprendront trop tard les véritables intentions qui se cachent derrière la générosité de Smith. Ce dernier, trempant dans mille et une combines illégales, possède en vérité « un réseau d'enfants « donnés » à des gens qu'il pense ainsi tenir en son pouvoir » (CB : 362).

Maryse et Laurent appartiennent à l'élite intellectuelle engagée et côtoient des gens que Smith voudrait voir réduits au mutisme. C'est le cas de leur très grande amie Bérénice, une journaliste qui est sur le point de publier une enquête sur les nombreuses activités illégales et réseaux internationaux de l'homme. Puissant, Smith sort l'artillerie lourde et menace la journaliste :

si vous sortez quoi que ce soit sur moi – ou sur les autres que vous avez ciblés, la délicieuse petite Agnès disparaîtra. Ses parents seront privés à tout jamais de son espièglerie. Bien entendu, ils sauront que c'est à cause de vous. (CB : 39)

Bérénice n'a d'autre choix que de promettre de ne rien divulguer des précieuses informations qu'elle détient. À partir de ce moment précis, Agnès devient réduite à l'état de marchandise, d'otage, de monnaie d'échange. Afin de restreindre au silence tout

l'entourage immédiat de Bérénice, Smith révèle aux parents adoptifs d'Agnès le subterfuge dont ils ont été victimes :

- [...] Vous savez combien elle m'a coûté, votre petite merveille?
- Elle t'a rien coûté, on t'a donné trois mille dollars pour les papiers.
- Pour couvrir les frais de manutention, disons, et la douane. L'ambassade, quoi. – Un temps. Vous n'avez jamais pensé aux parents?
- Les parents étaient consentants. Ils n'avaient pas le choix.
- Justement. Il a fallu les aider. Le kilo de viande était hors de prix à Beyrouth en 1987. Ils l'ont laissé partir pour quinze mille US. Je vous l'ai achetée.
- Elle était « à vendre »? dit Maryse, et tu nous l'as pas dit ! Pourquoi?
- Comme ça. Je pouvais acheter, moi. Quinze mille pour un bébé intact, c'était une aubaine. C'est ça le plaisir du don. (CB : 51-52).

Maryse et Laurent réalisent à cet instant même le véritable « plaisir du don » de Smith : la collaboration de cet homme, qu'ils croyaient leur ami, était en fait motivée par un désir de contrôler des informations éventuellement compromettantes qui pourraient circuler à son sujet. Ainsi, dans le cas où l'enquête sur Smith serait dévoilée au grand jour, la vie d'Agnès « pourrait prendre un autre cours ; elle changerait de pays une autre fois, il lui choisirait quelque chose de bien, de chaud, et de bons parents. » (CB : 52-53). Maryse et Laurent n'ont d'autre choix que de se plier au chantage de Smith, car c'est toute la vie de leur fille qui en dépend. L'homme tient ainsi tout le milieu de Bérénice en otage et s'assure conséquemment de conserver sa réputation d'homme d'affaires « propre ».

En bref, cet épisode montre l'une des dérives de la droite économique dans un contexte précis, soit celui de la mondialisation. Effectivement, les nombreux mouvements migratoires aujourd'hui possibles grâce à l'ouverture des frontières ainsi que l'avènement des progrès technologiques qui facilitent les communications, sont un parfait mélange qui ouvre les portes au plus bas des commerces, soit celui de la marchandisation

des êtres humains. Les activités basses auxquelles participe Jim Smith sont évidemment là pour le prouver...

*

Métissages et mutations

Nous vivons à une époque où règne l'incertitude identitaire. Même la question « qui suis-je? » ou « qui sommes-nous? » ne semble plus légitime, dans la mesure où un soupçon pèse sur le verbe *être* qui ne paraît plus pouvoir capter le « devenir » dont nous nous sentons tributaires : « que devenons-nous? », voilà la vraie question qui ne cesse de nous hanter.

Pierre Ouellet,
Le soi et l'autre : l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels.

La conjuration des bâtards, en plus d'être une œuvre polyphonique collée sur l'actualité¹⁰², met également en lumière les nombreux déplacements aujourd'hui possibles grâce non seulement à l'ouverture des frontières, mais également à l'attrait grandissant pour l'Autre et l'ailleurs. Aussi, en plus d'abriter plus d'une peuplade nomade entre ses pages, le livre se veut un véritable plaidoyer pour le métissage; voilà d'ailleurs un thème central qui se décline autant de fois dans le projet d'écriture de François, le manifeste

¹⁰² Rappelons que la parution de *La conjuration des bâtards* coïncide avec la montée fulgurante du mouvement altermondialiste et de ses grands rassemblements planétaires. Lors de la période d'écriture de son roman, Francine Noël voyait son œuvre dépassée par un « réel historique » qui lui apporta son lot de difficultés. À l'époque, elle confiait d'ailleurs à ce propos : « Quand je l'ai commencé, à l'automne 1995, c'était un roman d'anticipation, et plus je l'écrivais, moins ça l'était; plus ça se rapprochait du journalisme et plus je devais m'assurer que certaines choses étaient conformes à la réalité. » (BERTIN, Raymond, *Voir*, « La légende du siècle », jeudi 28 octobre 1999, p. 16).

rédigé par M. Quán, la dernière pièce de théâtre qu'écrira Maryse, les études d'Hugo et les nombreux affrontements historiques que Noël nous invite à relire. Pour les besoins de notre analyse, nous retiendrons toutefois les plus signifiants, soit celui du métissage identitaire et de la représentation de la nouvelle famille « élective¹⁰³ » que propose Noël.

Des tribus nomades

La conjuration des bâtards, fiction à des lieues de la définition conventionnelle¹⁰⁴ que l'on se fait du roman de la route, allie toutefois quelques procédés propres au genre. Ainsi, nous retrouvons évidemment le thème du voyage mais, alors que dans le roman de la route plus « classique » la trajectoire s'effectue en boucle (départ-arrivée-retour), chez Noël les mouvements migratoires adoptent davantage la forme du ruban de Moebius. En effet, autant les départs sont nombreux, voire interminables, autant certains nomades ne reviennent jamais au « bercail ». D'ailleurs, l'une des particularités intéressantes de *La conjuration* réside dans le fait que la plupart des personnages de ce troisième tome apparaissent détachés de tout patriotisme. Ils adoptent plutôt ce que Nancy Huston nomme un « patriotisme de l'ambiguïté¹⁰⁵ », c'est-à-dire qu'à l'intérieur d'eux coexistent plusieurs identités qui sont la somme de nombreux exils effectués. Le roman de Noël nous apprend ainsi que les membres de la famille de Maryse, probablement les plus nomades de toute la constellation des personnages, sont

¹⁰³ C'est ainsi que Lori Saint-Martin nomme ces nouvelles familles que l'on se « choisit ». Voir « La famille et le monde : métissage, bâtardise et nouvelles alliances dans *La conjuration des bâtards* de Francine Noël », dans Jeanette DEN TOONDER (dir.), avec la collaboration de VANT LAND, Hilligje, *Les voix du temps et de l'espace*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Convergences; 40 », 2007, p. 308-309.

¹⁰⁴ C'est-à-dire avec le départ, la métamorphose et le retour à destination que le genre implique.

¹⁰⁵ Voir HUSTON, Nancy, *Pour un patriotisme de l'ambiguïté. Notes autour d'un voyage aux sources*, Montréal, Fides, coll. « Les grandes conférences », 1995.

partis au Nicaragua en 83, pour un an. Ou deux. Le contrat de Laurent était renouvelable. Maryse était enceinte de lui [Alexis], il est né à Managua. Ils sont revenus ici [à Montréal] deux ans plus tard pour le faire soigner, puis sont repartis. C'est là-bas qu'ils ont adopté l'enfant qui est mort, puis Agnès. Quand il avait cinq ou six ans, Laurent est revenu faire d'autres études, en génie. Il n'a pas trouvé de travail, mais il y en avait au Mexique, ça se présentait comme ça.. Ils ont toujours passé leurs vacances ici. Selon les calculs de Jim, depuis quatorze ans, ils ont vécu cinq ans au Nicaragua, cinq à Mexico et quatre à Montréal. (CB : 48).

Cet hypernomadisme irrite Jim Smith qui emploie à plus d'une reprise l'expression *aubain* pour décrire combien à force de ne jamais se « fixer dans un de ces pays » (CB : *id.*), les membres du clan familial de Maryse finissent par ne plus appartenir à aucune identité : « vous n'êtes plus québécois » (CB : *id.*), leur reproche-t-il, tout à fait conscient de l'insulte. Chez Noël, point de patriotisme, car « le pays où l'on meurt est le seul qui nous attache » (CB : 427). Avant cela, comme le souligne Lori Saint-Martin dans son étude sur le phénomène du métissage, de la bâtardise et des nouvelles alliances dans *La conjuration des bâtards*,

il n'y a plus de norme identitaire figée, plus de pureté, plus de ligne de conduite univoque. [...] De fait, le roman de Noël propose une vision nationaliste fondée non pas sur l'appartenance ethnique de vieille souche (la « pure laine »), mais sur les échanges, les affinités et l'ouverture¹⁰⁶.

Contrairement à Smith qui croit que le mélange des cultures finit par créer une énorme soupe identitaire insipide, les nombreux exilés et métissés qui gravitent dans l'univers de Maryse ont plutôt la conviction que c'est exactement de « là qu'ils tirent leur force » (CB : 434). Mais attention, « c'est pas tout d'être métis. En soi, c'est pas une qualité. On peut être bâtard, métis, exilé... et imbécile » (CB : 448), nous rappelle à juste

¹⁰⁶ SAINT-MARTIN, Lori, « La famille et le monde : métissage, bâtardise et nouvelles alliances dans *La conjuration des bâtards* de Francine Noël », dans Jeanette DEN TOONDER (dir.), avec la collaboration de VANT LAND, Hilligje, *Les voix du temps et de l'espace*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Convergences; 40 », 2007, p. 308-309.

titre la trame narrative ! Francine Noël ne s'en cache aucunement : elle a un parti pris pour les « bâtards » qui détiendraient, selon elle, de puissantes armes de résistance¹⁰⁷. Celle qui dit considérer la marge comme le lieu où peut survenir le véritable changement accorde ainsi naturellement une place privilégiée à la mixité identitaire tout au long de ce troisième volet.

De l'intolérance

L'identité culturelle est mal nommée; le terme prête à confusion: il suggère la stabilité, la pérennité jusqu'à l'absolu, alors que la réalité de l'identité culturelle est faite de fragilités, de relativités et de métamorphoses. L'identité culturelle est au mieux l'ensemble des permanences à travers un continuuel changement.

Albert Memmi,
« Les fluctuations de l'identité culturelle »,
dans *Esprit*.

À l'intérieur d'une seule œuvre, Francine Noël réussit à offrir à la fois un puissant plaidoyer en faveur de l'ouverture à l'Autre et un réquisitoire contre l'intolérance et la violence sous toutes ses formes. À ce propos, le personnage de Mariana, lequel Noël avoue reconnaître son double¹⁰⁸, affirme : « Je veux parler de ces pratiques meurtrières pour qu'elles cessent, et contribuer, en toute modestie, à éclairer certains conflits actuels » (CB : 257). Voilà la raison qui explique pourquoi Noël présente en filigrane les

¹⁰⁷ Lire à ce propos l'entrevue qu'a accordée Francine Noël au journaliste Raymond Bertin de l'hebdomadaire *Voir*, « La légende du siècle », jeudi 28 octobre 1999, p. 16.

¹⁰⁸ Voir LACHANCE, Lise, « Justice pour tous », *Le Soleil*, 27 novembre 1999, p. D9.

multiples visages de l'intolérance qui se déclinent autant dans l'évocation des guerres religieuses et ethniques passées que dans la volonté actuelle de certains groupes d'extrême droite de « contrôler les idées des autres » (CB : 256). Le verbe « contrôler » s'avère ici un euphémisme, car le roman nous rappelle malheureusement que certaines cellules, telles que le Ku Klux Klan, ne visent rien de moins que l'anéantissement de l'Autre.

Le roman se clôt dans un bain de sang où le personnage pilier de l'univers fictionnel de Noël meurt. En effet, dans un attentat terroriste perpétré par les membres d'un groupe radical de droite d'origine étasunienne, les *White Rights Watchers*, Maryse et une soixantaine d'autres participants du Sommet seront la cible de ces intégristes qui s'opposent viscéralement à cette figure de « métis » si présente à la grande rencontre. D'ailleurs, le portrait des victimes confirme à quel point, en cette fin de siècle, l'idée même d'identité nationale se présente comme un concept totalement dépassé :

On avait classé les cadavres selon leur passeport ou les déclarations de leurs familles, mais à y regarder de plus près, il s'est avéré qu'un ressortissant français était arménien, un Amain, israélien, le Suisse, albanais, la Marocaine, berbère, une Anglaise, indienne et l'Indien, pakistanais, la Congolaise était kényane, le Péruvien, quechua, un Mexicain, guatémaltèque, un autre, amain et agent double, *et caetera...* (CB : 427)

Dans cette attaque, c'est non seulement « la liberté de parole » (CB : 415) qui est visée, mais aussi, voire surtout, l'hétérogénéité identitaire. Pour ces idéologues de droite, il ne fait aucun doute que « le métissage mène à l'affaiblissement des races et des cultures » (CB : 117). À ce propos, les *White Rights Watchers* émettent leur position dans un communiqué où ils déclarent que

Les sociétés civiles actuelles sont décadentes et dénaturées par suite de la dilution de la race aryenne, ils dénoncent la montée du « Red Power » en

Amérique, prônent un retour à l'apartheid pour les noirs et l'éradication des Juifs. (CB : 422)

Cette crainte de voir disparaître *l'idée* d'une race pure¹⁰⁹ n'est pas uniquement l'apanage d'extrémistes de droite. De cela, Maryse en avait été témoin à l'intérieur même du grand Sommet de la fraternité, à la suite de la conférence qu'elle avait donnée sur le métissage :

Ça cause, et très fort. [...] Ça parle de dégénérescence, décadence, dégradation, de pureté perdue, bref, le métis serait une mixture imbuvable, empoisonnée, fatale. Ça craint! Ça craint fort de disparaître, de se voir absorbé, acculturé, amalgamé, dilué, avalé par la barbarie de la bâtardise. (CB : 117)

Pour nous résumer, comme témoin de son époque, Francine Noël présente dans son roman le thème du métissage identitaire sous deux principaux aspects. D'un côté, elle montre combien une harmonieuse fusion des cultures peut rendre l'humain davantage riche et ouvert d'esprit, mais aussi qu'elle peut également appeler la haine de ceux qui craignent l'amalgame des cultures. Malheureusement, dans *La conjuration des bâtards*, pour reprendre les mots de Valérie Raoul qui offre une étude du partage du territoire et du langage à travers toute l'œuvre romanesque de Noël, « il est clair que ceux (ou plutôt celles) qui ne sont pas conformes, qui essaient d'aller vers les autres, de surmonter ou d'apprécier les différences, risquent de perdre [...] leur vie¹¹⁰. »

C'est donc toujours en respectant le thème du métissage que nous proposerons d'étudier, dans cette dernière partie, ce que nous nommons « l'impureté des liens », c'est-à-dire la représentation qu'offre Noël de la famille actuelle, plurielle.

¹⁰⁹ Nous insistons sur « l'idée » de race pure, car cette expression souligne tout le caractère inventé de cette fiction créée par l'imaginaire tordu de l'homme.

¹¹⁰ RAOUL, Valérie, « Le lieu commun » disputé : partage du territoire et du langage entre les sexes et les ethnies dans les romans de Francine Noël », dans DUPRÉ, Louise, LINTVELT, Jaap, M. PATERSON, Janet (dir.), *Sexuation, espace, écriture. La littérature québécoise en transformation*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2002, p. 344.

De l'impureté des liens

Comme l'a déjà souligné Lori Saint-Martin, *La conjuration des bâtards* possède l'originalité de présenter « une grande réflexion sur les pères [...], des plus ignobles aux plus extraordinaires [...] [qui ferait] le procès du père traditionnel [...] pour ensuite proposer un nouveau père tendre, à visage humain¹¹¹ ». Bien que cet aspect mériterait à lui seul une analyse, nous nous attarderons plutôt à la composition inusitée qu'offre Noël de la cellule familiale qui repose désormais non pas sur un bagage génétique commun, mais plutôt sur un partage des valeurs¹¹².

Depuis la publication de *Maryse*, en 1983, le thème des liens de l'amitié occupe énormément d'espace dans l'œuvre romanesque de Francine Noël. À ce point, même, que celui-ci occulte en partie une alliance pourtant très présente dans la littérature québécoise, celle de la famille traditionnelle¹¹³. Nous retrouvons bien sûr quelques noyaux familiaux plus classiques, la famille O'Sullivan, Légaré et Ladouceur, mais chacun de ces foyers comportent quelques « irrégularités » ou, plutôt, brise l'image traditionnelle de la famille. Ainsi, Maryse et Laurent ont leur fils Alexis, mais ont aussi adopté une enfant du Liban. La muse Elvire et son poète national Oubedon ont quant à eux deux fils, Hugo et Tristan, mais ce dernier est considéré comme un « drop-out¹¹⁴ », car son

¹¹¹ SAINT-MARTIN, Lori, « La famille et le monde : métissage, bâtardise et nouvelles alliances dans *La conjuration des bâtards* de Francine Noël », dans Jeanette DEN TOONDER (dir.), avec la collaboration de VAN'T LAND, Hilligje, *Les voix du temps et de l'espace*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Convergences; 40 », 2007, p. 309-310.

¹¹² Avec raison, la masculinité est un thème de plus en plus étudié dans le champ des sciences humaines. Notamment, Isabelle Boisclair, avec la collaboration de Carolyne Tellier, ont publié en 2008, *Nouvelles masculinités (?) L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*, chez Nota bene.

¹¹³ À ce sujet, en 2009 Yuho Chang a publié aux éditions du Septentrion *Famille et identité dans le roman québécois du XXe siècle*, où il a étudié dans, *Trente Arpents*, *Le Survenant*, *Marie-Didace*, *Bonheur d'occasion*, *Les Plouffe*, *Le Cabochon*, et, surprise, *Maryse* et *Myriam première*, le thème de la famille qui traduirait selon lui la réalité du Québec.

¹¹⁴ Présenté comme tel dans le glossaire des personnages.

père refuse presque jusqu'à la toute fin de le reconnaître. Finalement, le foyer de François et Marité représente ce qu'il est convenu d'appeler une famille reconstituée, car il comprend leur fille, Myriam, mais aussi un fils que Marité a eu avant sa rencontre avec François, Gabriel¹¹⁵. Aussi, au fil des années, des liens précieux se sont noués entre chacune de ces familles dites traditionnelles auxquelles les couples de parents sont considérés comme tantes et oncles par la jeune génération. Lori Saint-Martin rappelle justement que dans l'œuvre de Noël,

à la famille traditionnelle, synonyme ici de querelles stériles, de valeurs sclérosantes et d'identités figées, se substitue donc un réseau fluide d'amitié, monde harmonieux ou du moins capable de gérer ses conflits à l'interne¹¹⁶.

Aussi, à Mexico se greffent à la famille de Maryse une galerie de personnages essentiels : l'historienne Mariana et sa fille Elvira, la journaliste Bérénice, la prostituée Mercedes ainsi que M. Quán, l'agronome qui rédigera le fameux manifeste. Bref, toutes ces alliances, qu'elles se trouvent à Montréal ou à Mexico, sont le fruit d'une vision du monde partagée par toutes et tous, à savoir la foi en les valeurs de solidarité, d'ouverture et de justice sociale et l'espoir de contrer les inégalités sociales et politiques grandissantes de cette fin de siècle.

¹¹⁵ D'ailleurs, il est intéressant de constater l'originalité de la classification familiale du glossaire des personnages. Par exemple, la famille O'Sullivan inclut les parents et les enfants, mais aussi Ofélia, l'amie d'Agnès et d'Alexis, Nounou leur garde du corps, Roció l'aide-ménagère et Triolet, le chat de la maison. On retrouve également dans la famille Légaré amant et maîtresse, et aussi Lilith, sorcière et masseuse adoptée par la famille. Pour d'autres exemples consulter l'annexe.

¹¹⁶ SAINT-MARTIN, Lori, « La famille et le monde : métissage, bâtardise et nouvelles alliances dans *La conjuration des bâtards de Francine Noël* », dans Jeanette DEN TOONDER (dir.), avec la collaboration de VAN'T LAND, Hilligje, *Les voix du temps et de l'espace*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Convergences; 40 », 2007, p. 316.

Quand le Monde se fait dos

Francine Noël dépeint dans *La conjuration des bâtards* une grande fresque des immenses transformations sociales et économiques qu'engendre le néolibéralisme, cette « logique économique désormais toute puissante [qui] [...] régit entièrement nos vies.¹¹⁷ ». Comme nous l'avions également souligné dans notre second chapitre, ce système économique possède tout un poids idéologique qui encourage la scission entre la nouvelle classe dominante, à laquelle appartiennent notamment les multinationales, et la masse ordinaire qui subit les contrecoups d'un tel système. Ainsi, dans le roman de Noël, les moins nantis économiquement se retrouvent bien souvent encore plus appauvris et, socialement, la mondialisation des marchés ouvre la voie à de nombreux commerces inhumains comme la traite des femmes et des enfants. La romancière dénonce également l'impunité de ces nouveaux acteurs, particulièrement dans la description qu'elle offre du personnage de Jim Smith qui parvient toute sa vie à triompher par des abus de toutes sortes. Appartenant à la catégorie « Méchants officiels et imbéciles » du glossaire des personnages, Smith finira par contre par mourir dans l'attentat terroriste perpétré au Sommet, ce qui constitue en somme « une espèce de joie vengeresse » (CB : 410). Ce troisième tome expose à bien des égards les répercussions malheureuses dans la vie de ses personnages qu'entraîne le pouvoir de la nouvelle droite économique et morale. Ainsi, faut-il rappeler que le sauvage attentat terroriste commis au Sommet par un groupe

¹¹⁷ L'AUT'JOURNAL SUR LE WEB. *Les enfants de Maryse*, [En ligne], avril 2000, <http://archives.lautjournal.info/autjourarchives.asp?article=692&noj=188> (Page consultée le 6 mars 2008).

d'extrême droite constitue la réplique la plus radicale à la globalisation des cultures si présente dans ce nouveau contexte mondialisé ?

Dans ce roman qui se termine dans un bain de sang, l'espoir semble toutefois vouloir se perpétuer car au lendemain de la catastrophe, la tribu éprouvée de Maryse forme un réseau de résistants altermondialistes et signataires du manifeste rédigé dans l'urgence par M. Quán qui permet de rêver un nouveau monde. Il est d'ailleurs tout indiqué que cette solidarité se poursuivra hors des frontières de Mexico où tous promettent de retrouver avec soulagement la rue Mentana et son jardin, lieu réconfortant par excellence. Comme nous l'avons vu, les liens sont tissés serrés dans cette constellation de personnages où les amis font office de sœurs et frères, et les enfants de cousines et cousins. Cette nouvelle cellule dynamique, reposant d'abord et avant tout sur un partage de valeurs telles que l'ouverture et la fraternité, est aussi le résultat des nombreux mouvements migratoires opérés par l'ouverture des frontières et l'attrait sans cesse grandissant pour l'Autre et l'ailleurs. Bref, pour reprendre une fois de plus les mots de Lori Saint-Martin, cette famille particulière, « en accueillant les gens d'autres sang, d'autres origines nationales, [...] esquisse le modèle d'une alliance à la fois publique (politique et internationale) et privée (fondée sur les affinités et les amitiés¹¹⁸. »

Enfin, si *La conjuration des bâtards* se clôt sur une note d'espoir, le portrait qu'offre Francine Noël de cette fin de millénaire est somme toute assez sombre dans cet univers où la gauche et la droite se tournent perpétuellement le dos pour mieux se détester. Le

¹¹⁸ SAINT-MARTIN, Lori, « La famille et le monde : métissage, bâtardise et nouvelles alliances dans *La conjuration des bâtards* de Francine Noël », dans Jeanette DEN TOONDER (dir.), avec la collaboration de VANT LAND, Hilligje, *Les voix du temps et de l'espace*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Convergences; 40 », 2007, p. 317.

véritable espoir ne résiderait-il pas à croire en la force d'un dialogue fondé sur l'écoute de l'Autre? De cela, il en a été que très peu question au cours de ces 513 pages...

* * *

CONCLUSION

Je suis allergique au mot *conclusion*. Il y a dans ce mot quelque chose qui suggère la fermeture, l'enfermement, le verrouillage. Conclure, c'est mettre la clef à la porte de la pensée, c'est se croire au pinacle d'un savoir, c'est se mirer comme un paon dans sa queue.

Luc Bureau, *Terra erotica*.

Voies/x parallèles

Il est vrai que la définition du mot *conclusion* commande de boucler la boucle, de poser le cadenas sur une porte que l'on voudrait laisser entrouverte afin que d'autres lumières puissent s'y faufiler. D'ailleurs, il n'est pas question de vouloir enfermer la littérature – une discipline ouverte –, dans une forme figée, fermée car, contrairement aux sciences dites « pures », la littérature appelle une multitude d'interprétations qui appellent, elles, une multitude de « conclusions ». C'est pourquoi nous tenterons de surpasser la simple synthèse des éléments en apportant plutôt un regard surplombant la centaine de pages que nous venons de produire.

Au terme de cette analyse, la véritable question à débattre est, en excluant le fait d'appartenir à une catégorie générique commune – le roman de la route –, que partagent les fictions de Hamelin, de Dupont et de Noël ? On pourrait d'abord évoquer la grande part de réel que compte chacune des trois « fictions ». Rappelons-nous un instant que

l'élément central du *Joueur de flûte*, la bataille de l'île Mere, s'inspire grandement d'un combat écologiste qui a eu lieu au milieu des années 80 sur l'île Meares et qui opposait une compagnie forestière à des bandes autochtones¹¹⁹. Ou encore, Francine Noël qui, inspirée par les grands mouvements altermondialistes comme le Sommet de la Terre de Rio de 1992, voit au moment de l'écriture de *La conjuration des bâtards* son œuvre dépassée par l'Histoire. *La logeuse* d'Éric Dupont, vu son caractère caricatural, est peut-être le plus fictif de ces romans, mais il est celui qui renferme le plus de références historiques : qu'on pense à la grève étudiante de 2005, à l'épisode des libéraux qui ont accordé des permis de travail à des prostituées étrangères, ou encore au personnage de Jeanne Joyal qui n'est pas sans rappeler quelques figures de bons vieux souverainistes bornés. C'est toutefois dans la description de la dure réalité du village de Notre-Dame-du-Cachalot que nous pouvons certainement faire le plus de parallèles avec les difficultés que vivent *réellement* les régions ressources. Enfin, malgré ce lieu commun selon lequel les écrivains transforment le réel et l'adaptent ensuite dans un support fictif, en l'occurrence le roman, force est de constater la grande part de références sociales et historiques dans ces trois œuvres. Mais cela n'est que détail...

À la suite de cette étude des romans de Hamelin, Dupont et Noël, l'élément convergent qui s'impose réside dans la *source* du conflit idéologique présent dans les trois œuvres. En effet, comme nous souhaitons l'avoir bien décrit dans notre analyse, chacun des romans met en lumière deux visions du monde totalement opposées.

¹¹⁹ Le site internet de *L'Encyclopédie canadienne* résume bien cet épisode historique. Pour plus de détails, voir <http://thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=F1ARTF0005189>

Chez Hamelin, les écologistes et Autochtones se braquent contre une compagnie forestière qui aspire raser plusieurs hectares de forêts. Nous avons vu que pour les uns, la nature doit principalement être protégée et laissée à l'état « naturel », alors que chez les autres, elle est considérée comme un « matériau », une « ressource » au très grand potentiel économique; c'est dire que deux conceptions irréductibles de la nature s'opposent ici à une vision utilitariste de celle-ci. Chez Dupont, un petit village se transforme en bastion socialiste pour se protéger des influences extérieures néfastes du capitalisme et établit son propre code de conduite qui doit orienter tout le patelin à un merveilleux « vivre-ensemble ». Finalement, nous avons vu que chez Noël, le Sommet de la Fraternité de Mexico, haut lieu de rassemblement d'altermondialistes venus de partout recréer le monde en sept jours, s'avère une rencontre pied de nez au néolibéralisme qui évacue les valeurs de justice et d'égalité de son programme. En bref, dans ces trois romans, un énorme choc idéologique a lieu et nous tenterons dans les prochaines lignes de mettre au jour l'origine de celui-ci avec l'aide d'une autre discipline « ouverte », la philosophie.

De la perte de sens

Dans son célèbre « traité à l'usage des jeunes générations », *Apprendre à vivre*, l'ancien ministre de l'Éducation français et philosophe Luc Ferry entraîne le lecteur dans une passionnante vulgarisation de l'histoire de la philosophie, de la sagesse antique à la postmodernité. Le chapitre sur la philosophie contemporaine apporte quant à lui beaucoup de lumière sur une idéologie aujourd'hui généralisée qui trouve ses premiers balbutiements au 18^e siècle. Ferry nous explique en effet que « l'avènement du monde de

la technique¹²⁰ », terme créé par Heidegger qui indique une conception du monde dans laquelle disparaît le souci des fins – des *idéaux*, et où seule la compétition sert d'impératif vital, serait lentement apparu avec la création de la science moderne qui propose alors « l'émergence d'un projet de domination de la Terre, de maîtrise totale du monde par l'espèce l'humaine¹²¹ ». Toutefois, derrière cette volonté se cachent au cœur du programme deux *finalités*, « la liberté et le bonheur¹²² », ce que le pur monde de la technique contemporaine exclut. Ainsi, Ferry explique plus loin que

pour que notre vision du monde devienne pleinement technicienne, il faut donc un pas supplémentaire. Il faut que le projet des Lumières soit intégré dans le monde de la compétition, pour ainsi dire « enchâssé » en lui de sorte que le moteur de l'histoire, le principe de l'évolution de la société, [...] cesse d'être lié à la représentation d'un projet, d'un idéal, pour devenir le seul et unique résultat de la compétition elle-même¹²³.

Aujourd'hui, l'exemple de la mondialisation – ultime projet mécanique basé sur la concurrence généralisée, prouve combien Heidegger avait raison d'appréhender le sabotage des idéaux supérieurs ou *transcendants*. Ferry souligne en effet toute la dimension *absurde* de ce programme planétaire animé par la volonté de « maîtriser pour maîtriser, de dominer pour dominer [...] par la compétition, par l'obligation absolue de "progresser ou périr"¹²⁴ » ; la mondialisation, ainsi expliquée, apparaît plus que jamais *insensée*. On s'en doute bien, ces quelques détours théoriques nous amènent maintenant à jeter un regard philosophique sur notre corpus.

¹²⁰ FERRY, Luc, *Apprendre à vivre. Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations*, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 2009, p. 246.

¹²¹ *Ibid.*, p. 244.

¹²² *Ibid.*, p. 247.

¹²³ *Ibid.*, p. 248.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 249-250.

Soyons réalistes : exigeons l'impossible¹²⁵!

Il nous apparaît désormais clair que *Le joueur de flûte*, *La logeuse* et *La conjuration des bâtards* s'avèrent trois œuvres qui mettent au jour le lourd combat contre l'hégémonie d'une vision technicienne du monde. Ainsi, cristallisés par la peur¹²⁶, trois principaux groupes aux idéaux semblables résistent au monde de la technique à l'aide de différents moyens de résistance. Il s'agit, dans l'ordre, des écologistes, des socialistes et des altermondialistes.

Chez Hamelin, les écologistes¹²⁷ livrent une bataille à la Westop-Pacific, une compagnie forestière, nous l'avons vu, déterminée à récolter rapidement le plus grand nombre d'arbres possible. Inspirée par la *mathématique des forêts*, terme que nous définissait plus tôt Robert Harrison, la forestière se dévoile toutefois comme un produit purement 21^e siècle par la course frénétique à l'accroissement et au profit à laquelle elle participe. Dans *La logeuse*, le village de Notre-Dame-du-Cachalot tente de réaliser l'utopie socialiste en plaçant rois et maîtres les principes de bonheur collectif et d'égalité. Toutefois, la mort et l'agonie de ses deux principales industries – papetière et minière, fragilise beaucoup la survie du bastion. En effet, la présence d'un syndicat au sein de la Petticoat Paper Co mène l'usine à sa fermeture. Aussi, étant dans l'urgence de renflouer ses caisses, la municipalité décide de vendre les droits d'exploitation de son gisement d'ennui (!), un précieux gaz qui est par la suite commercialisé sous plusieurs appellations. Enfin, les

¹²⁵ Célèbre formule révolutionnaire d'Ernesto Che Guevara.

¹²⁶ Ferry explique que devant la disparition des *fin*s au profit de l'unique logique des *moyens*, la peur, diffuse et multiforme, « tend à devenir la passion démocratique par excellence » (*Ibid.*, p. 252). Voilà qui revient à dire que la poursuite des idéaux se fonde dorénavant dans l'urgence de la catastrophe appréhendée.

¹²⁷ Le terme « écologistes » inclut évidemment les Autochtones qui vivent en interrelation avec la nature adoptant, ainsi, une posture écologiste.

altermondialistes du roman de Noël, devant l'impunité des multinationales qui détiennent l'immense majorité du pouvoir économique planétaire, sont transportés par une soif de justice et s'associent afin de recréer en sept jours un nouveau monde sous le signe de l'éthique.

Nous remarquons ainsi que les trois romans proposent une même *résistance* à l'invasion du *monde de la technique*, incarné parfaitement par la mondialisation. Dans les trois cas, il est incontestable qu'une vision du monde purement technicienne parasite la vie de la majorité des personnages : « le mal qui ronge toute chose à la base, c'est le commerce », nous rappelle *Le joueur de flûte*, « l'argent c'est la gangrène du monde », nous souffle *La logeuse* et, finalement, *La conjuration des bâtards* nous dit froidement qu'aujourd'hui plus que jamais, « tout se vend et tout s'achète ». Afin de renverser la vapeur du capitalisme mondialisé, seule l'*utopie* occupe le rôle de voie *possible* : voilà essentiellement tout le paradoxe sur lequel repose notre corpus.

Enfin, il vaut la peine en terminant de reprendre sous forme de tableau synthèse les principales théories que nous venons de développer en les appliquant à notre corpus :

	Vision humaniste	Vision technicienne
Groupes ou représentants	Écologistes (JF) Socialistes (L) Altermondialistes (CB)	Industrie forestière (JF) Industrie papetière et minière (L) Multinationales (CB)
Principales valeurs communes au corpus	Transcendantes : Solidarité Égalité Partage	Immanentes : Compétition Domination Profit individuel

Et le roman de la route?

Au terme de cette lecture politique sur la diversité des voix dans le roman de la route actuel québécois, quelles conclusions pouvons-nous tirer? Pour être honnête, bien peu... L'analyse d'un corpus composé de seulement trois œuvres peut-elle être représentative d'un mouvement particulier, d'un signe annonciateur d'un renouveau de la littérature? Sûrement pas... Par contre, il est permis de croire que l'essoufflement du genre autofictif¹²⁸, ainsi que la très grande place qu'ont occupée les tyrannies de l'intimité dans les deux dernières décennies feront place à une littérature davantage tournée sur l'horizon extérieur.

D'ailleurs, il n'est pas exagéré de considérer les trois romans de notre corpus comme de véritables témoins de notre époque tiraillée entre ses idéaux et sa participation à la course effrénée qu'implique notre mode de vie actuel, c'est-à-dire entre son *vouloir* et son *pouvoir*. Ainsi, nous croyons que par sa qualité de générer de multiples discours, le roman de la route s'avère certainement non seulement un genre offrant un état du monde complexe, mais aussi, voire surtout, un observateur de notre histoire¹²⁹. C'est pourquoi nous croyons que les œuvres présentant le chronotope de la route favorisent la présence d'une « prise de parole ». En ce sens, le roman de la route est le genre tout indiqué pour mettre en place ce type de corrélation spatio-temporelle et c'est pourquoi il s'inscrit comme un discours littéraire permettant la représentation du politique.

¹²⁸ D'ailleurs, les deux dernières créations littéraires de celle que l'on pouvait considérer comme la reine de l'autofiction, Nelly Arcan, marquent une nette coupure avec ses œuvres précédentes. Quoique certains esprits malins aient fait un rapprochement entre le triste suicide de l'écrivaine et le sujet traité dans son ultime œuvre, *Paradis clef en main* est présenté par la maison d'édition Coups de tête comme étant « le cinquième livre de Nelly Arcan, qui s'aventure ici, et avec brio, dans la fiction ».

¹²⁹ Il est quand même curieux que le plus « ancien » de nos romans – *La conjuration des bâtards* publié en 1999, soit celui qui représente le mieux le climat *actuel* social, politique, économique et culturel...

ANNEXE

ANNEXE I

GLOSSAIRE DES PERSONNAGES

Pour les gens qui, en cours de lecture, se demanderaient : mais qui est donc cet individu que je n'ai pas aperçu depuis cinquante pages? voici le *Who's who* des personnages de ce roman. Les autres, non inclus dans la présente liste, sont secondaires, où [s*ic*] historiques, négligés par l'auteur.

Montréal

Famille Ladouceur (rue du parc Lafontaine)

François, professeur et écrivain
 Marité Grand'maison, députée à Québec, amie de Maryse
 Gabriel, médecin, fils de Marité
 Myriam, comédienne, fille de Marité et de François
 Blanche Grand'maison, mère de Marité
 Clara Fraser, scénographe, amie de Myriam
 Félix Beaulieu, amant de Myriam

Famille Légaré (rue Mentana)

Elvire, mère et muse domestique
 Cher Antoine, infirmier, amant d'Elvire
 Adrien Oubedon, poète, ancien amant d'Elvire
 Hugo, étudiant, fils d'Elvire et d'Adrien Oubedon
 Tristan, drop-out, fils d'Elvire
 Lilith, sorcière et masseuse, adoptée par la famille
 Guenièvre, historienne, maîtresse d'Hugo

Mexico

Famille O'Sullivan (rue Fresnos)

Maryse, écrivaine
 Laurent, urbaniste et ingénieur
 Alexis, fils de Maryse et Laurent
 Agnès, fille adoptive de Maryse et de Laurent
 Ofelia, amie d'Agnès et d'Alexis
 Nounou, garde du corps
 Rocío, aide-ménagère
 Triolet, chat de la maison

Famille Flores

Mariana, historienne
 Elvira, étudiante, fille de Mariana
 Patricio, oncle maternel d'Elvira, riche
 Lupita, aide-ménagère
 Tom du Bronx, travailleur de rue à New York
 La Congolaise, poultrice
 Ignacio, ami de Tristan et d'Hugo, étudiant en droit

Lima/Montréal

Bérénice Nuuru, journaliste, amie de Maryse
 Carlos Fraga, océanographe, époux de Bérénice, riche
 Rafael Garci, pédiatre d'origine espagnole

Managua

Mercedes Rios, prostituée
 Claudio, enfant adopté par Maryse et Laurent, décédé

Autres amis de Maryse et Laurent

Monsieur Quán, agronome (Nanjing)
 José Pedral, philosophe et professeur à la Unam
 Le peintre-poète
 Marie-Lyre Flouée (MLF), comédienne, décédée

Alliés

Don Rodolphe, chaman, maître spirituel de Tristan
 Murrieta, garçon de courses à l'Hôtel Maria Cristina
 L'archange Gabrielle, anesthésiste

Méchants officiels et imbéciles

Kid Gaufrette et la Gaufre, voisins et ennemis de Gabriel,
 Tristan et Hugo
 Le roi du Pathfinder
 Jim Smith, homme d'affaires véreux, très riche
 Le señor Pavón, psychiatre animalier

Médailles et clins d'œil (par ordre d'entrée de page)

René Lévesque, premier ministre du Québec de 1976 à 1985
 Denis Fraser, père de Clara
 Oskar Panizza, écrivain (1853-1920)
 Dieu, son pigeon, Yaveh et Allah
 Olivier, ami d'enfance de Gabriel
 Allan Cohen, orthophoniste
 Aline de Gingras, bénévole et amateur de théâtre
 Ariane de la rue Mentana, amie d'enfance de Myriam et Gabriel

Source : Noël, Francine, *La conjuration des bâtards*, Montréal, Leméac, 1999, p. 511-513.

BIBLIOGRAPHIE

I. Corpus étudié

DUPONT, Éric, *La logeuse*, Montréal, Marchand de feuilles, 2006.

HAMELIN, Louis, *Le joueur de flûte*, Montréal, Éditions du Boréal, 2001.

NOËL, Francine, *La conjuration des bâtards*, Montréal, Leméac, 1999.

II. Ouvrages théoriques

ARON, Paul et Alain VIALA, *Sociologie de la littérature*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », no. 777, 2006.

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman* (trad. de Daria Olivier), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1993.

BAKHTINE, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen âge et sous la Renaissance* (trad. de Andrée Robel), Paris, Gallimard, coll. « Tel ; 70 », 1973.

BARSKY, Robert (dir.) et avec la collaboration de Dominique FORTIER, *Introduction à la théorie littéraire*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1997.

BARTHES, Roland, *Le plaisir du texte*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel quel », 1973.

BOISCLAIR, Isabelle (dir.) et avec la collaboration de Carolyne TELLIER, *Nouvelles masculinités (?) L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*, Québec, Éditions Nota bene, 2008.

BUREAU, Luc, *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Dossiers documents », 1984.

BUREAU, Luc, *La Terre et Moi*, Montréal, Éditions du Boréal, 1991.

BUREAU, Luc, *L'idiosphère. De Babel au village universel*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 2001.

BUREAU, Luc, *Terra erotica*, Montréal, Fides, 2009.

CAMBRON, Micheline, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1989.

- CASSIRER, Ernest, (trad. de Jean Lacoste), *Rousseau, Kant, Goethe. Deux essais*, Paris, Belin, coll. « Littérature et politique », 1991.
- CHANG, Yuho, *Famille et identité dans le roman québécois du XX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2009.
- COLONNA, Vincent, *Autofictions & autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004.
- DESCARTES, René, *Discours de la méthode* (1637), 6e partie, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1966.
- DUBOIS, Claude, G., *Problèmes de l'utopie*, Paris, Archives des lettres modernes, coll. « Études de critique et d'histoire littéraire; 85 », 1968.
- DUPUIS-DÉRI, Francis, *Pour une littérature de combat*. Montréal, Éditions du Silence, 1998.
- FERRY, Luc, *Apprendre à vivre*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2009.
- GAUVIN, Lise, *L'âge de la prose*, Montréal/Rome, VLB éditeur/Bulzoni editore, 1992.
- GODBOUT, T., Jacques, en collaboration avec Alain CAILLÉ, *L'esprit du don*, Montréal, Éditions du Boréal, coll. « Boréal compact ; 67 », 1995
- GODIN, Marc-Antoine, « Dérappages suivi de Vers une définition du roman de la route », [S.I. : S.N], Thèse de maîtrise, Université Mc Gill, 1999.
- GUILLAUMIN, Colette, *L'idéologie raciste : genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais ; 410 », 2002.
- HARRISON, Robert, (trad. de Florence Naugrette), *Forêts : essai sur l'imaginaire occidental*, Paris, Flammarion, 1992.
- HEATH, Joseph et Andrew POTTER, (trad. de Michel Saint-Germain et Élise De Bellefeuille), *Révolte consommée. Le mythe de la contre-culture*. Outremont, Éditions du Trécarré, 2005.
- HUSTON, Nancy, *Pour un patriotisme de l'ambiguïté. Notes autour d'un voyage aux sources*, Montréal, Fides, coll. « Les grandes conférences », 1995, 38 p.
- HUSTON, Nancy, *Professeurs de désespoir*, Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac, 2004.
- KANT, Emmanuel, *Critique de la faculté de juger*, (trad. de Alexandre J.-L. Delamarre, Jean-René Ladmiral, Marc B. de Launay, Jean-Marie, Vaysse, Luc Ferry et Heinz Wismann), Paris, éditions Gallimard, coll. « Folio essais », 1985.

- LANDOWSKI, Eric, *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.
- LEGAULT, Céline, « 40 ans sur la route : l'évolution de la représentation de la femme dans le roman de la route au Québec de 1964 à 2004 », [S.I. : S.N], Université d'Ottawa, 2006.
- MAALOUF, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.
- MORENCY, Jean, Jeanette DEN TOONDER et Jaap LINTVELT (dir.), *Romans de la route et voyages identitaires*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006.
- NEPVEU, Pierre, *L'écologie du réel : mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Éditions du Boréal, coll. « Boréal compact ; 98 », 1999.
- ONFRAY, Michel, *Théorie du voyage. Poétique de la Géographie*, Paris, Livre de Poche, coll. « Biblio Essais », 2006.
- OUELLET, Pierre (dir.), *Le soi et l'autre : l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003.
- PATERSON, Janet, M., *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2004.
- PELLETIER, Jacques, *Que faire de la littérature? L'exemple de Hermann Broch*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Essais critiques », 2006.
- RAJOTTE, Pierre (dir.), *Le voyage et ses récits au XXe siècle*, Québec, Éditions Nota bene, 2005.
- RAOUL, Valérie, « Le lieu commun » disputé : partage du territoire et du langage entre les sexes et les ethnies dans les romans de Francine Noël », dans DUPRÉ, Louise, LINTVELT, Jaap, M. PATERSON, Janet (dir.), *Sexuation, espace, écriture. La littérature québécoise en transformation*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2002, p. 329-349.
- RUANO-BORBALAN, Jean-Claude, « La construction de l'identité », *L'identité, L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, 1998, p. 1-13.
- SAINT-MARTIN, Lori, « La famille et le monde : métissage, bâtardise et nouvelles alliances dans *La conjuration des bâtards* de Francine Noël », dans DEN TOONDER, Jeanette (dir.), avec la collaboration de VAN'T LAND, Hilligje, *Les voix du temps et de l'espace*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Convergences; 40 », 2007, p. 299-323.

TROUSSON, Raymond, *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1975.

III. Articles de périodiques

ANONYME, « *La conjuration des bâtards. Les espoirs de Francine Noël romancés* », *La Tribune*, Vendredi, 7 janvier 2000, p. B5.

BERQUE, Augustin, « Milieu et identité humaine », *Annales de géographie*, nos 638-639, 2004, p. 385-399.

BERTIN, Raymond, « Francine Noël. La légende du siècle », *Voir*, jeudi 28 octobre 1999, p. 16.

DESROCHERS, Julien, « De l'engagement collectif au repli narcissique. Représentation et influence de l'univers social dans quatre romans québécois des années 1980 », *Québec français*, no 134, été 2004, p. 48-51.

FORTIN, Marie-Claude, « Oiseau rare », *La presse*, 23 avril 2006, p. 13 du cahier « Arts et spectacles ».

FORTIN, Marie-Claude, « *La logeuse. Un bonheur de lecture* », *La Presse*, 23 avril 2006, p. 13 du cahier « Arts et spectacles ».

LACHANCE, Lise, « Justice pour tous », *Le Soleil*, 27 novembre 1999, p. D9.

LEBLANC, Gisèle, « La mentalité "Main Street" dans "Each Man's Son" de Hugh MacLennan et "Poussière sur la ville" d'André Langevin », *Revue de l'Université de Moncton*, 21, no 2, 1988, p. 47-59.

MARCOTTE, Gilles, « Le millénaire, entre Mexico et Bouctouche », *L'Actualité*, no. 3, vol. 25, 1^{er} mars 2000, p. 71.

MEMMI, Albert, « Les fluctuations de l'identité culturelle », *Esprit*, no 228, janvier 1997, p. 94-106.

MONTPETIT, Caroline, « Vol plané au-dessus d'une enfance gaspésienne. Un entretien avec le romancier Éric Dupont », *Le Devoir*, 6 septembre 2008, p. f2.

OUELLET, Pierre, « Le temps d'après l'histoire et le postmodernisme », *Tangence*, no 39, mars 1993, p. 112-131.

PELLETIER, Jacques, « Renaissance du roman social? », *Voix et Images*, Vol. 8, no 2, hiver 1983, p. 371-377.

PELLETIER, Jacques et SAINT-MARTIN, Lori, « Je suis une femme dans un pays », *Voix et images*, Vol. XVIII, no 2, hiver 1993, p. 224-238.

ROBIN, Régine, « Le sociogramme en question. Le dehors et le dedans du texte », *Discours social/Social discourse*, vol. 5, nos 1-2, p. 7-32.

VIGNEAULT, Alexandre, « L'imagination au pouvoir », *La Presse*, 4 novembre 2001, p. B1 et B2.

IV. Sites Internet

AFFAIRES INDIENNES ET DU NORD CANADA, [En ligne], 17 mars 2009, <http://www.ainc-inac.gc.ca/> (Page consultée le 19 mars 2009).

L'AUT'JOURNAL SUR LE WEB. *Les enfants de Maryse*, [En ligne], avril 2000, <http://archives.lautjournal.info/autjourarchives.asp?article=692&noj=188> (Page consultée le 6 mars 2008).

COUPS DE TÊTE. *Paradis clef en main de Nelly Arcan*, [En ligne], 28 janvier 2010, <http://www.coupsdetete.com/index.php?id=24> (Page consultée le 28 janvier 2010).

HISTORICA-DOMINION. *L'encyclopédie canadienne*, [En ligne], janvier 2010, <http://thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=F1ARTF0005189/>, (Page consulté le 20 janvier 2010).

LE MONDE DIPLOMATIQUE. *L'essence du néolibéralisme par Pierre Bourdieu*, [En ligne], mars 1998, <http://www.monde-diplomatique.fr/> (Page consultée le 14 avril 2009).

LE NARRATIF ET LE NATUREL. *Le site de l'écocritique au Québec*, [En ligne], 16 décembre 2009, <http://www.ecocritique.ca/> (Page consultée le 16 décembre 2009).